
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01689958 5





4 ex.
pap. holl.

MÉMOIRES

D'UNE

HONNÊTE FILLE

Avec le portrait de l'auteur par G. STAAL

Alf. Delvau



PARIS

ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

—

1865

MÉMOIRES

D'UNE

HONNÊTE FILLE

IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., 30, RUE DU BAC.


G.STAAL



MÉMOIRES

D'UNE

HONNÊTE FILLE

Avec le portrait de l'auteur par G. STAAL



PARIS
ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1865

A Monsieur Achille Faure, à Paris.

Cherbourg, à bord de la *Victoria.*

Vous voyez que mes adieux étaient sincères, monsieur, puisque je vous écris d'ici, à bord d'un navire de l'État, qui, dans quelques heures, en levant l'ancre, me fera perdre de vue à jamais cette terre de France où je ne laisse rien — que des souvenirs.

Celui de votre femme, monsieur, m'accompagnera jusqu'au bout de ma vie mortelle. Elle a eu pour moi de telles paroles d'encouragement, elle m'a donné de telles marques de sympathie, qu'il y aurait de l'ingratitude à oublier, &, quoique l'oubli soit souvent un bienfait, je me souviendrai.

Elle aura traversé ma vie comme un rêve, mais un rêve qui ne m'a laissé que de la joie au cœur. Si l'on pouvait guérir des maux que l'on s'est faits & de ceux que vous ont faits les autres, j'étais

sauvée par elle. Mais je ne devais pas l'être ! Il eſt écrit que je dois mourir de mes blessures, & c'eſt pour lui éviter, à elle qui a l'âme si compatissante, le spectacle de mon agonie, que je m'exile. En reſtant, je m'exposais à commettre une de ces fautes irréparables que le monde traite légèrement, mais qui, à mes yeux comme aux vôtres sans doute, eût été une lâcheté. Il ne faut pas qu'il n'y ait que les hommes d'héroïques : c'eſt pour être digne de votre amitié, monsieur, & de celle de votre femme, qui m'eſt si précieuse, que je pars.

Avant de partir du moins, j'aurai essayé de lui prouver quelle importance j'attache à son eſtime, plus précieuse encore pour moi, à qui tant de gens ont refusé la leur. Elle m'a accueillie avec bonté, presque sans me connaître ; je veux qu'elle me connaisse tout entière. Dans ces derniers jours, ma résolution de m'expatrier étant irrévocable, j'ai récapitulé ma vie, j'ai revécu mon passé, depuis la première heure de ma naissance jusqu'à celle-ci : c'eſt ce mémorial fidèle, sincère, naïf même, que je vous envoie pour elle. Il n'a d'autre mérite que sa sincérité ; mais, tel qu'il eſt, j'ose la prier de l'accepter comme un témoignage de la reconnaissance & du dévouement de la pauvre

MANETTE THÉVENET.

P. S. — A cet envoi permettez-moi de joindre un portrait. Ce n'eſt pas parce qu'il eſt le mien que j'ose espérer que votre femme le conservera, mais c'eſt l'œuvre d'un artiſte de talent, de beaucoup de talent, dont vous savez aujourd'hui le nom, qui se trouve sur toutes les lèvres. Je lui lègue une toile de maître !

MÉMOIRES

D'UNE

HONNÊTE FILLE

S'il était permis de choisir le lieu de sa naissance comme il eſt permis à beaucoup de gens de choisir le lieu de leur mort, j'aurais demandé à naître dans les champs, qui sentent si bon, au milieu des bois, où l'on entend de si joyeuses chansons. Les paysans ne sont pas riches, ils ne sont même pas heureux; mais leur pauvreté revêt je ne sais quelle poésie sauvage qui la rend supportable, mais leurs misères ont je ne sais quelle saveur âpre qui les ennoblit. Tandis que dans les villes, à Paris surtout, la misère eſt abjeƈte & la douleur triviale.

Malheureusement nos parents ne nous consultent pas plus qu'ils n'ont été eux-mêmes consultés par les leurs : nous naissons comme nous pouvons, & souvent sans qu'ils le veuillent. C'eſt ainsi que je suis née

à Paris, rue Fer-à-Moulin, dans le quartier Saint-Marcel, où il y a des pauvres à remuer à la pelle & des vices à remplir des tombereaux. Mon père ne faisait pas exception à la règle, ma mère encore moins : je veux dire que, mariés de bonne heure, ils avaient de bonne heure connu la pauvreté, malgré leur courage & leur économie. Il était ouvrier, elle était ouvrière, & tous deux avaient grand'peine à joindre les deux bouts, grâce aux chômages & aux maladies qui leur survenaient plus souvent qu'à leur tour. Cependant, malgré cela, peut-être eussent-ils vécu sans trop se plaindre, s'ils n'avaient pas eu d'enfants. Mais un garçon d'abord, mort en nourrice, puis une fille, morte de la rougeole, puis une autre fille, moi, épargnée par la maladie comme si j'avais mérité de l'être; ce surcroît de dépenses avait porté le désordre dans le budget, si difficile à équilibrer déjà, du jeune ménage. Quand le moulin ne tourne plus, la mouture manque : ma mère cessant de travailler, la gêne était entrée chez nous, puis avec la gêne la misère, &, au bout de tout cela, la mort. Mon père avait succombé à la fatigue comme un cheval de fardier sous une trop lourde charge.

J'avais alors environ trois ans, &, quoique à cet âge les impressions soient bien fugitives, même les plus sérieuses, je vois encore mon père sur son pauvre lit dont on avait vendu le dernier matelas, & où il ne reſtait plus qu'une paillasse; je le vois encore m'attirer à lui de ses pauvres chers bras amaigris, puis me presser contre son visage, où coulaient de grosses larmes. Un rude homme, pourtant, & qui n'avait jamais pleuré!

— Chère enfant! pauvre femme!

Ce furent ses dernières paroles. Ma mère m'a dit plusieurs fois depuis qu'elle n'avait jamais vu sur un visage humain une plus effrayante expression de douleur & de regret. Pauvre père! il lui en coûtait en effet d'abandonner ainsi deux créatures qu'il adorait, de les laisser ainsi en proie à toutes les angoisses de la misère : il s'en voulait comme un soldat d'une désertion.

Je me rappelle aussi le jour où on l'enterra. Ma mère, folle de douleur (car elle perdait tout en perdant *son homme*, un rude ouvrier qui n'avait jamais boudé devant la besogne, & qui rapportait exactement chaque samedi sa paye au logis), ma mère avait été retenue par des voisines désireuses de lui épargner cette suprême douleur de la *reconduite*, &, pour que la famille du défunt fût représentée, je suivais le corbillard avec la maman Rateau, une brave sexagénaire qui demeurait dans notre maison, & dont le petit-fils, à peu près du même âge que moi, était mon compagnon de jeux. A côté de moi, tenant ma robe comme je tenais celle de la mère Rateau, marchait ma petite amie Delphine, une orpheline, cotonnière à la filature des Cent-Filles, de la rue Censier. Derrière nous venaient trois ou quatre personnes, le marchand de vin du coin de la rue du Pont-aux-Biches, qui estimait beaucoup mon père, quoiqu'il ne le vît pas fréquemment devant son comptoir; un commis du patron chez lequel il avait travaillé pendant huit ans, sans encourir le moindre reproche; puis un ouvrier, Roupanel, son camarade, son *matelot*, comme il l'appelait (il avait servi dans l'infanterie de marine), qui

semblait mener son propre deuil, tant il pleurait, répétant à chaque pas qu'il aurait eu moins de chagrin à perdre son frère. En revenant du cimetière, il pleurait encore.

Moins d'une année après, Roupanel était inſtallé chez nous, avec les droits d'un mari & d'un père, quoiqu'il ne fût pas marié avec ma mère, & qu'il ne fût pour moi qu'un étranger; plus qu'un étranger même, car je ne l'aimais pas & il ne m'aimait guère, malgré le soin que nous prenions l'un & l'autre de dissimuler notre antipathie. Assurément, quand il surprenait une de mes petites révoltes (& j'en manifeſtais souvent en le voyant assis sur la chaise de mon père, devant la table de mon père, buvant dans le verre de mon père (un verre que je lui avais acheté pour sa fête!), assurément, en surprenant sur mon visage les traces de l'hoſtilité que je couvais en moi, il devait bien rire, lui, un homme, de moi, une enfant. Que pouvait-il craindre de moi? rien! Moi, au contraire, j'avais tout à craindre de lui, de ses brutalités déguisées sous des cajoleries auxquelles je ne me prêtais qu'avec répugnance, malgré l'envie que j'avais de ne pas chagriner ma mère. Les parents ne se doutent pas de ce qui se passe dans ces petites cervelles, sous ces petits fronts sans rides, derrière ces yeux limpides; ils ne savent pas que certains événements éveillent plus tôt qu'il ne le faudrait ces jeunes intelligences, qui ont alors, comme des intelligences plus mûres, la compréhension des choses de la vie, qui recueillent, qui observent, qui comparent, à leur insu, & qui s'en trouvent impressionnées d'autant. Ma mère ne savait pas que cette brusque subſtitution d'un étranger à

notre père, que son installation dans les habitudes intimes de ce pauvre mort si vite oublié par elle, froisserait, ou, si le mot est trop ambitieux, effaroucherait la tendresse de sa fille, qui ne pourrait pas avoir les mêmes raisons qu'elle pour oublier. Elle avait beau me dire vingt fois dans la journée, en parlant de Roupanel, devant lui ou en son absence :

— As-tu porté la soupe à ton père? Le bourgeron de ton père est-il prêt? Ton père est-il venu? Donne cela à ton père...

Je sentais bien qu'il n'était que Roupanel, & pas autre chose, c'est-à-dire un ouvrier brutal, ivrogne, dont la jovialité me causait encore plus d'effroi que ses emportements, parce qu'alors ses petits yeux, brillants sous l'influence du vin, clignotaient d'une façon étrange en s'arrêtant sur moi. Oui, je n'aurais pas redouté sa colère, à ce qu'il me semble, du moins, mais j'avais peur de ses moments de gaieté...

Au bout d'une année, donc, j'avais un petit frère & une petite sœur, deux bessons, nés à une heure d'intervalle l'un de l'autre, &, quoiqu'ils fussent les enfants de Roupanel, je les aimais du même cœur que s'ils eussent été les enfants de mon père. Ils étaient si gentils d'ailleurs, si mignons, que j'aurais été une bien mauvaise fille de ne pas les manger de caresses, comme je faisais aux heures où j'étais chargée de veiller sur eux, ma mère étant au lavoir ou au cabaret; car j'ai besoin de faire cet aveu qui me coûte & dont je demande pardon à sa chère ombre. Il est de tradition, chez le peuple, de noyer ses soucis dans le vin : & maman était si malheureuse! D'abord, c'était Roupanel qui l'y avait entraînée, comme contrainte, afin

de s'étourdir ensemble, lui disait-il; puis elle l'y avait suivi sans murmurer, puis elle l'y avait rejoint, puis elle y était allée seule. Cela arrive souvent, ces choses-là, chez nous autres, petites gens.

Il ne me déplaisait pas de jouer ainsi à la petite maman. Mon petit frère & ma petite sœur me servaient de poupées. Je les dorlotais, je les mignonnais à bouche que veux-tu, à faire croire aux passants que j'étais leur mère pour de bon, quoi qu'alors je n'eusse pas huit ans. Et avec cela, sérieuse & pénétrée de l'importance de mes fonctions!

Cependant, comme il ne faut pas que l'enfance perde ses droits, je n'étais pas fâchée d'avoir de temps en temps un peu de liberté pour aller gaminer sur la place Scipion, avec ma petite amie Delphine, dite *mademoiselle Chiffon,* & avec deux ou trois autres petites *chiffons,* filles de pauvres comme Delphine & moi. Les demoiselles de bourgeois qui jouaient le dimanche sur le seuil de leurs maisons, en pleine rue Fer-à-Moulin (où il ne passe jamais de voitures), au volant ou aux Grâces, nous faisaient souvent presque commettre le vilain péché d'envie; nous soupirions de ne pouvoir jouer, non pas avec elles, mais de la même façon qu'elles, & nous en étions réduites à nous asseoir en rond auprès d'un tas de sable qui se trouvait au fond de la place Scipion, le long du mur de l'ancien cimetière de Clamart, & à confectionner des petits *pâtés,* ou, lorsque nous étions fatiguées d'être assises, à lutter ensemble à qui ferait le meilleur *fromage* avec nos jupons en guenilles. J'aimais la compagnie de Chiffon, certes; mais je préférais encore celle de mon ami Jean, le petit-fils de la mère Rateau, celui

que j'appelais « mon petit mari » & qui m'appelait sa « petite femme. » Bon & cher Jean! il eût volontiers partagé tout ce qu'il avait avec moi; malheureusement il n'avait rien ou peu de chose. Quand sa grand' maman le croyait à l'école mutuelle de la rue Pascal, il était en train de faire la dînette avec moi, non plus alors sur la place Scipion, trop en vue du logis, mais dans le grand terrain de la rue du Petit-Moine, où poussaient si dru tant de mauvaises herbes. Son panier vidé, les tartines mangées, la bouteille d'eau rougie bue, il arrivait quelquefois que, possesseur d'un sou (une grosse somme pour les enfants), Jean s'empressait d'aller le convertir en un cornet de mélasse, notre dessert, que nous savourions à tour de rôle avec une gravité risible & un plaisir dont je rougis un peu aujourd'hui.

O les belles heures de l'enfance! & comme elles s'envolaient vite! Nous ne nous disions rien, pourtant, Jean & moi, & d'ordinaire les gens qui ne se disent rien s'ennuient; mais nous n'avions pas le temps de nous ennuyer. Assis à même l'herbe, ou accroués sur nos talons, en face l'un de l'autre, nous *jabottions* comme de petites pies, en cueillant à droite & à gauche des poignées d'herbe que nous nous jetions en riant au visage. Puis, tout à coup, au moment où je m'abandonnais le plus au charme de ne rien faire, je me rappelais avec effroi une commission dont on m'avait chargée, & même, sans dire adieu à mon cher Jean, je m'envolais à tire-de-jambes, en me reprochant amèrement ma paresse. Pour lui, délaissé par moi, & ayant les mêmes raisons qu'auparavant pour ne pas aller à l'école, il s'en allait jouer aux

loques, ou à la marelle, ou au cheval fondu, sur le boulevard de l'Hôpital, ou au Marché-aux-Chevaux, où j'allais promener les bessons, pour me retrouver avec lui. C'était mon protecteur, Jean : il me *revengeait* toujours quand on me battait. Que de fois déjà je l'avais vu bondir au milieu d'un groupe de cinq ou six gamins plus âgés que lui, & frapper de son petit poing jusqu'à la fatigue, jusqu'au sang! C'était pour moi qu'il accomplissait ces actions d'éclat, &, malgré les transes que cela me causait toujours, je ne savais pas lui en vouloir & je me serais bien gardée de le gronder. Pauvre Jean! C'était un bon petit garçon, au fond. Il était violent, indomptable, hargneux même avec tout le monde, mais il m'aimait & il adorait sa grand'mère, pour laquelle il se serait jeté dans le feu sans hésiter un seul instant. Cela faisait compensation, pour nous du moins.

Roupanel connaissait si bien le caractère de Jean, que lorsque cet enfant était là, il n'osait pas me battre, quelque démangeaison qu'il en eût, se rappelant sans doute à temps le jour où ce courageux petit diable, pour le punir d'une taloche injuste qu'il m'avait donnée, lui avait sauté au visage à coups de griffes, comme un chat, & l'eût certainement éborgné sans l'intervention d'un de ses camarades. Roupanel n'osait pas me battre devant Jean, ni devant ma mère, mais il s'en dédommageait lorsque nous étions seuls : c'étaient des *giffles* partout, & des coups de poing aussi, & des coups de pied aussi, & des coups de bâton aussi. Je dois dire qu'il épargnait le visage, soit qu'il ne voulût pas qu'on vît les marques de ses brutalités, soit pour un autre motif que je crois démêler au-

jourd'hui, malgré ma répugnance à reporter mon esprit sur ces triftes choses. Il avait remarqué que j'étais propre, soigneuse, délicate (j'insifte sur ces *qualités*, banales ailleurs, mais difficiles à rencontrer chez les petites filles du peuple, qui n'ont pas le temps de songer à ce qu'on appelle « de la coquetterie »), &, pour me faire pièce, pour m'humilier, pour provoquer une de ces petites révoltes d'enfant qui avaient l'air de l'amuser beaucoup & qui me causaient tant d'émotion, il me condamnait chaque matin à attendre le passage des attelages & à en ramasser *avec mes mains* les ordures deftinées à fumer deux orangers achetés pour fêter la naissance des bessons. Les orangers se trouvent bien de cela, paraît-il.

Heureusement, chaque matin, à l'heure de ma corvée, Jean se présentait là à point nommé, & comme le cher garçon n'avait pas les mêmes délicatesses que moi, il emplissait mon panier, qu'il tassait afin que mon tyran n'eût pas de reproches à m'adresser, & me le portait jusque sur notre palier. Quand ce n'était pas Jean, c'était mademoiselle Chiffon, qui ne craignait pas de se mettre en retard pour moi, quoique les contre-maîtres de la filature des Cent-Filles fussent très-sévères & ne pardonnassent point les inexactitudes. Pauvre Chiffon! elle n'eût pas mangé tous les jours à sa faim, si la mère Rateau n'avait pas eu soin de lui glisser sous son tablier un énorme chanteau de pain bis-blanc qu'elle grignotait tout le long du chemin & dont elle rapportait quelquefois des débris à la maison, la mère Rateau lui ayant souvent répété qu'il ne fallait pas perdre le pain du bon Dieu.

II

Chaque jour je grandissais à vue d'œil & me fortifiais d'autant. Les plantes saines poussent bien, même sans culture. J'étais même plus grande & plus forte que ne le comportait mon âge. A treize ans, j'avais l'air d'en avoir seize, au rebours de mon cher Jean qui, à quinze ans qu'il avait, ressemblait à un enfant de douze ou treize ans. Cela venait sans doute de ce qu'il était blond comme le soleil & que j'étais brune comme une taupe. En outre (& pour cela je m'en rapportais aux autres, n'ayant jamais eu occasion de me regarder dans un miroir, & ne sachant pas alors, d'ailleurs, en quoi consiſtait la beauté des femmes pour les hommes), en outre j'étais, à ce qu'il paraît, jolie, comme le sont toutes les jeunes filles. La beauté du diable ! Jean, qui avait deux ans de plus que moi, m'embrassait parfois en me disant d'un air étonné & ravi qui m'amusait beaucoup : — « Mais sais-tu que tu es *tout plein* jolie, Manette ?... » Et chaque fois qu'il me disait cela il me pressait avec plus de force & de tendresse sur sa poitrine, qu'il me semblait sentir battre avec plus de force aussi.

Les gens riches ne se doutent pas, non-seulement des amertumes de la pauvreté, mais encore de ses inconvénients. Les gens riches ont de vaſtes appar-

tements, une maison entière pour une seule famille. Leurs domeftiques ont leur chambre à part, leurs enfants leur chambre, leurs parents leur chambre, & l'on m'a dit que le mari avait aussi sa chambre séparée de celle de sa femme. Ils ne se voient qu'aux heures où ils sont disposés à se voir.

Les gens pauvres (& nous l'étions autant & plus que personne) n'ont qu'un seul logement, ordinairement composé d'une seule pièce qui leur sert à la fois de cuisine, de salle à manger, d'atelier, de chambre à coucher, de tout, & où ils vivent pêle-mêle, les grands avec les petits, les garçons avec les filles, les frères avec les sœurs, le mari avec la femme, comme les animaux dans leur terrier. Dans notre chambre de la rue Fer-à-Moulin nous vivions à cinq : Roupanel, ma mère, les deux bessons & moi, & il n'y avait qu'un lit pour nous cinq...

A mesure que je grandissais, & sans que je m'en rendisse bien compte, je me sentais plus gênée par la présence de Roupanel dans notre chambre, aux heures du lever & du coucher, — du lever surtout, parce que le soir il était encore facile de se coucher sans chandelle, ce que je ne manquais pas de faire, me couchant toujours la dernière, lorsque l'ouvrage que m'avait donné ma mère était terminé. Mais chaque matin j'étais au supplice : je sentais les yeux de Roupanel braqués sur mon visage, épiant mon réveil & se repaissant pour ainsi dire du désordre inséparable de ce moment-là. De sorte que je m'étais habituée à dormir en deux actes & à me réveiller de deux façons différentes : d'abord, je dormais deux ou trois heures d'affilée à poings fermés, comme on dort dans la jeunesse,

sans me préoccuper de rien, certaine que personne ne se préoccuperait de moi, &, à partir de là, je ne faisais plus que me reposer, mais sans dormir, de peur de surprise. D'où il arrivait quelquefois, comme conséquence de ces insomnies volontaires, qu'au moment où je me croyais le mieux réveillée, je m'endormais avec le plus de cœur, & cela bien au delà des limites permises, ainsi que me l'apprenaient un juron hypocrite de Roupanel & une verte réprimande de ma mère : — « Comment, longie, tu n'es pas encore à l'ouvrage ! » Ah ! comme je m'en voulais ces jours-là !...

Volontiers je me fusse plainte de ce supplice, afin de le faire cesser ; mais à qui ? A ma mère ? elle aimait Roupanel plus qu'elle n'avait aimé son mari peut-être, & d'ailleurs elle avait peur de lui, parce qu'il l'avait battue quelquefois & menacée souvent. A Jean ? il se fût porté à des extrémités violentes, & peut-être eût-il eu le dessous dans une lutte avec cet homme qui avait la barbe rousse & le regard fauve de Judas, son patron. A la mère Rateau, notre voisine, qui m'aimait presque autant que son petit-fils & me gâtait presque autant que lui ? dans son indignation, elle eût fait une esclandre dont ma mère eût certainement souffert & dont j'eusse moi-même pâti, très-certainement aussi. Il n'y avait rien autre chose à faire qu'à se taire : je me tus.

Un jour d'été, j'étais dans la chambre, en train de repasser le linge rapporté la veille du avoir. Roupanel était à l'atelier, & ma mère était allée reporter de l'ouvrage. Quant aux deux bessons, ma petite Rosette & mon petit Louis, elle les avait confiés en

partant à la mère Rateau, que l'on appelait avec tant de raison dans le quartier la *maman Gâteau*. Comme le temps était lourd, orageux, que la besogne à laquelle je me livrais n'avait rien de bien rafraîchissant, & que d'ailleurs j'étais parfaitement seule, la porte étant fermée, j'avais enlevé mon caraco d'indienne & ma robe, & n'avais conservé que mon jupon & ma chemise de toile écrue. Au moment où je travaillais avec le plus d'ardeur, voulant avoir terminé mon repassage avant le retour de ma mère, Roupanel entra...

Je ne l'avais pas entendu entrer, je ne m'aperçus de sa présence que lorsque je sentis sa main sur mon cou, cherchant de ses doigts tremblants à dénouer les cordons qui fermaient ma chemise. Roupanel n'était pas beau (les hommes n'ont pas besoin de l'être, & pourvu qu'ils soient bons & doux, cela nous suffit) : mais jamais son visage ne m'avait paru aussi hideux. Sa barbe rousse, hérissée comme un bourrasson d'épines, ses sourcils enchevêtrés dans le même désordre au-dessus de ses petits yeux de chat, brillants d'une lueur sauvage, l'empourprement sanglant de ses joues & de ses oreilles, la saillie exagérée des muscles de son front, tout cela était affreux à voir, & je fermai un inſtant les yeux, comme aveuglée par les odieuses pensées écrites en si gros caractères sur le visage de ce vilain homme. Je fermai un inſtant les yeux, mais pour les rouvrir aussitôt & chercher à conjurer le danger inconnu qui me menaçait. Si j'avais eu à la portée de mon bras un de mes fers, sur l'honneur! je n'eusse pas hésité à m'en servir : malheureusement mes fers étaient alors sur le fourneau, & la main de Roupanel me clouait à ma place.

— Je t'aime ! me râla-t-il à l'oreille, soit que son émotion fût trop forte, soit qu'il craignît que sa voix fût entendue du dehors, les fenêtres étant ouvertes. Je t'aime, Manette, je t'aime !... Veux-tu être à moi ?... Je quitterai Louise... Nous irons demeurer ensemble tous les deux, rien que nous deux... Je t'aime ! Je t'achèterai des robes... J'ai un livret à la Caisse d'épargne... Nous serons riches... Tu ne travailleras plus... Nous irons nous promener tous les jours... Nous *rigolerons* bien, va !... Veux-tu ? Veux-tu, Manette ? Veux-tu ?...

A mesure qu'il parlait, sa voix devenait plus rauque, sa respiration plus sifflante, & son visage s'empourprait davantage : il était horrible !

Le moment était suprême. Pauvre petite fille que j'étais, je n'avais pas à espérer le moindre succès de mes efforts pour sortir des griffes de cette bête féroce, dont la pression m'était aussi douloureuse que déshonorante. J'essayai de lutter, cependant, jusqu'à l'épuisement complet de mes forces, &, tout en luttant, je jetai un cri d'appel à l'adresse de la seule créature en qui j'eusse confiance (pardonne-moi, ma mère) ; j'appelai Jean.

Jean pouvait n'être pas dans le voisinage. Il ne devait pas y être à cette heure-là, occupé qu'il était à vagabonder toute la journée, quand il me savait retenue au logis par la besogne maternelle. Peut-être même, pour la première fois de sa vie, était-il à l'atelier où sa grand'mère l'avait placé en apprentissage, & où il n'avait jamais mis les pieds jusque-là. En tous cas, les fenêtres de la chambre étaient ouvertes, & mon cri était si aigu, si suppliant, si pressant, qu'il était

impossible que personne ne l'eût entendu, & que, l'ayant entendu, personne n'accourût...

Un coup de pied violent fut donné dans la porte, & une voix bien connue me cria :

— Je viens, Manette, je viens, n'aies pas peur !...

— Ah ! je suis sauvée ! merci, mon Jean ! murmurai-je, joyeuse, quoiqu'à bout de forces, à ce point même de ne pouvoir plus parler.

— Tu es perdue, au contraire... Jean vient de te perdre ! me ricana à l'oreille Roupanel, grisé par sa passion folle, & rendu plus furieux que jamais par l'intervention de Jean, qu'il haïssait de toute la violence de son amour pour moi.

Et, me jetant une main sur la bouche pour empêcher un second cri, sans même s'apercevoir que je le mordais jusqu'au sang, de l'autre main il essàya de m'entraîner vers le fond de la chambre. Je résiſtais toujours, mordant où je pouvais mordre, égratignant où je pouvais égratigner ; mais cela ne pouvait durer longtemps. Bientôt je me sentis enlevée de terre & je perdis connaissance...

— Ah ! gueux ! s'écria Jean en se précipitant au milieu de la chambre comme une trombe & en courant vers Roupanel, auquel il asséna en plein visage un si rude coup de poing, que le misérable me laissa retomber en poussant un rugissement de douleur & de rage.

Je me relevai, & me jetant toute en larmes au milieu des deux combattants, qui se tenaient à bras-le-corps & poussaient de sourdes exclamations, je criai :

— Jean ! Jean ! ne le tue pas ! ne le tue pas ! tu tuerais ma mère !...

Mais Jean ne m'écoutait pas ; il ſrappait toujours,

en-aveugle, comme un taureau furieux. Si des voisins n'étaient pas survenus, attirés par mes cris & par le bruit de la lutte, pour le lui retirer des mains, je crois qu'il l'eût tué en effet.

— Allez chercher la garde! criait-il. Ou plutôt, non!... je vais le conduire moi-même au poste, ce misérable, ce gueux qui ose toucher à Manette!... Tiens, gredin! tiens! tiens!

Chaque mot était un coup, & les coups comme les mots portaient. Roupanel écumait. Il était humilié de devoir sa défaite à un enfant; car Jean, malgré ses quinze ans sonnés, ressemblait plus à un enfant qu'à un adolescent, & il y avait quelque honte, pour un homme fait, à être vaincu par lui.

J'eus beau pleurer, j'eus beau supplier, au nom de ma mère, à qui la nouvelle de cet événement allait causer une profonde douleur; j'eus beau promettre, au nom de Roupanel, qu'il ne recommencerait plus : on l'emmena & je ne le revis plus.

III

Lorsque ma mère revint, j'étais plus morte que vive. L'émotion du matin était passée, ou à peu près; celle qui me faisait maintenant trembler comme une feuille venait de la peur que j'avais de recevoir ce que les parents appellent une *correction*. N'étais-je pas,

en effet, coupable du départ de Roupanel, de son emprisonnement & de la condamnation qui allait suivre? Si je n'avais pas été si grande fille, peut-être n'eût-il pas jeté les yeux sur moi, & la scène du matin n'eût pas eu lieu. J'avais beau être pour tout le monde aussi innocente que l'enfant qui vient de naître, aux yeux de ma mère je devais être coupable, & la preuve, c'eſt que son premier mot, en entrant dans la chambre, ſut un soufflet qui m'étourdit.

Pauvre chère maman! il fallait qu'elle souffrît bien pour être aussi injuſte! D'abord, cette brutalité me révolta, quoique je m'y attendisse; aujourd'hui, à la distance où j'en suis, je la comprends, je l'excuse. Innocente ou non, c'était moi qui devenais la cause des chagrins de ma mère, puisqu'à cause de moi on lui enlevait *son homme.*

Le soufflet reçu, je me réfugiai avec des larmes & des cris chez la mère Rateau, qui me reçut en son giron comme elle eût reçu sa fille, avec les mêmes caresses & les mêmes chatteries. Quel grand cœur elle cachait sous sa grossière enveloppe de faubourienne, cette petite vieille qui n'avait l'air de rien du tout & qui cependant, à soixante-cinq ans, trouvait encore moyen de faire vivre son petit-fils & deux ou trois enfants du voisinage, quoiqu'elle gagnât à peine de quoi vivre elle-même! Comment s'y prenait-elle pour cela? C'était son secret. On prétendait dans le quartier qu'elle avait une collection de *jaunets* de son âge cachés dans un bas de laine, ses économies. Que cela fût vrai ou faux, elle faisait des miracles comme une fée qu'elle était. Outre son petit-fils, qu'elle nourrissait à rien faire parce qu'il ne voulait pas aller en apprentissage,

ce qui l'affligeait sans qu'elle osât s'en fâcher, elle avait toujours pour manger sa soupe deux ou trois petites bouches goulues de la maison, entre autres la petite cotonnière de la filature des Cent-Filles, mademoiselle Chiffon, sa pensionnaire préférée, parce qu'elle était la plus malheureuse. Ah! la brave femme du bon Dieu que cela faisait! Et que Jean était donc criminel de la désoler, comme cela lui arrivait souvent, par son indiscipline, & surtout par ses *batteries* d'où il revenait toujours le visage & la blouse déchirés! Chère maman Gâteau!

Dans la soirée, ma mère vint me chercher, sa colère était tombée, il ne lui restait plus que de la tristesse. Je tremblais bien fort néanmoins lorsqu'elle me prit le bras pour m'emmener; mais je fus vite rassurée, lorsque, après m'avoir embrassée avec tendresse, elle se mit à pleurer toutes les larmes de son corps.

— Oh! le monstre! murmura-t-elle en me serrant avec énergie contre sa poitrine haletante. Le monstre!... Ma pauvre enfant!... Il a osé!.... Ah! j'en mourrai!...

C'étaient des cris à fendre l'âme, & puis encore des ruisseaux de larmes à lui noyer le cœur. Sa douleur sincère se partageait : malgré les efforts qu'elle faisait pour la concentrer tout entière sur moi, je devinais bien qu'elle s'adressait aussi à l'homme qu'elle m'avait imposé comme second père & qui, en somme, s'il n'était pas son mari légal, était le vrai père du petit Louis & de la petite Rosette. Elle voulait bien ne pas me haïr de l'en avoir privée; mais elle n'avait pas le courage de lui en vouloir de la mauvaise action qu'il avait commise.

Je revins avec ma mère, qui avait d'ailleurs besoin de moi pour les soins à donner aux enfants & pour l'aider dans le ménage, car elle avait rapporté de l'ouvrage pressé, &, maintenant que Roupanel emprisonné allait être dans l'impossibilité d'alimenter sa famille, il fallait travailler double. Je revins donc. Mais en entrant dans cette chambre où, quelques heures auparavant, j'avais éprouvé de si cruelles émotions, j'eus une attaque de nerfs d'autant plus violente que, la sentant venir & voulant en épargner le spectacle & le chagrin à ma mère, je m'efforçais de la combattre.

Ma pauvre maman était au désespoir, & sa douleur s'accroissait de l'ignorance où elle était du mal auquel j'étais en proie. Dans nos faubourgs, on ne sait pas ce que c'est que les attaques de nerfs; on les traite de *giries* & on passe outre. En me voyant rouler sur le carreau de la chambre avec des spasmes qui me secouaient la gorge, elle crut à quelque attaque d'épilepsie, & elle appela aussitôt ses voisines à son secours, en disant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! il ne me manquait plus que cela ! Voilà Manette qui tombe du haut-mal maintenant ! O mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

On m'entoura, on me fit respirer du vinaigre, on en jeta sur ma robe comme de l'eau bénite sur un suaire, &, finalement, je revins à moi. C'était une crise heureusement légère & sans conséquence aucune, grâce à l'excellence de ma constitution. Personne, de toutes les commères accourues là, ne pouvait comprendre l'état passager dans lequel je venais de me trouver, & peu s'en fallut même qu'il ne s'en trouvât quelques-unes d'assez charitables pour me reprocher d'avoir inquiété

mal à propos ma mère. Il y a des gens qui n'aiment pas à se déranger pour rien, c'eſt-à-dire pour peu de chose, & qui ne consentent à s'apitoyer que sur les souffrances physiques qui durent longtemps. Seule, la mère Rateau, accourue là comme tout le monde, comprit mon évanouissement & l'expliqua :

— Pauvre petite ! dit-elle en m'embrassant plus maternellement que ne l'eût fait ma mère. Pauvre petite ! C'eſt le saisissement qu'elle a éprouvé en entrant dans cette chambre où tantôt...

Elle n'acheva pas. Toute plébéienne qu'elle était, la mère Rateau avait des délicatesses inouïes, j'avais eu souvent occasion de le remarquer : ajouter un mot à ce qu'elle venait de dire, c'était évoquer une scène qu'il fallait chasser de ma mémoire. Elle se tut.

Les voisines se retirèrent une à une en s'entretenant de l'événement de la journée, qui allait servir d'aliment à leurs causeries pendant un mois au moins, & nous reſtâmes seules, ma mère & moi, avec les deux enfants.

— Soupe, Manette; moi, je n'ai pas faim ! me dit ma mère.

Je n'avais pas plus faim qu'elle. Mais pour ne pas l'affliger davantage en lui laissant voir combien j'avais encore le cœur gros, je fis semblant de manger en faisant manger les deux bessons. Ceux-ci, qui ne savaient rien de ce qui s'était passé, & qui, l'eussent-ils su, n'y eussent rien compris, riaient & bavardaient comme des pies borgnes... Puisque leur insouciance venait de leur ignorance, pourquoi ne reſtons-nous pas enfants & ignorants toute notre vie ?...

Je couchai Rosette & Louis, & ma mère & moi nous

travaillâmes assez avant dans la nuit, d'abord parce que l'ouvrage pressait, ensuite parce que nous comprenions bien toutes deux qu'il nous serait difficile, sinon impossible, de dormir avec l'esprit aussi chargé de soucis que nous l'avions.

Le lendemain, au petit jour, nous nous remettions à la besogne, & pendant trois heures nous n'échangeâmes pas un mot. On n'entendait que le froissement des étoffes & le grincement des ciseaux. Je n'osais souffler mot, respectueuse devant le chagrin de ma pauvre maman qui, certainement, songeait alors à une foule de choses.

Dans la matinée, on vint me chercher de la part du commissaire de police de notre quartier, pour faire ma déposition. Maman pâlit & me regarda entre les deux yeux d'un air si suppliant que j'en fus comme honteuse. Je ne croyais pas alors qu'il fût permis à une mère de s'humilier ainsi devant sa fille.

— Ne crains rien, chère maman, lui dis-je à l'oreille en l'embrassant.

En effet, chez le commissaire de police, où voulut me conduire elle-même la mère Rateau, je fis de mon mieux pour atténuer la brutalité de Roupanel, quoiqu'il eût été amené là du poste voisin pour être confronté avec moi, & que sa présence me causât une agitation impossible à dissimuler. Peut-être aurais-je réussi à faire croire au magistrat qu'on avait exagéré l'affaire ; peut-être même Roupanel eût-il été mis en liberté immédiatement, si ce diable de Jean, qui nous avait suivies à notre insu, n'était apparu & ne s'était interposé violemment pour prononcer le gros mot, le mot grave qui changea tout à coup la situation.

— C'eſt bien, mon enfant, c'eſt bien, madame, nous dit le commissaire de police en nous congédiant ; cela regarde maintenant M. le procureur du roi.

Involontairement, & comme pour le prendre à témoin que je n'étais pour rien dans ce qui allait lui arriver, je tournai la tête du côté de Roupanel : il était livide. Si ses yeux eussent été deux canons de piſtolet, je ne serais pas sortie vivante du cabinet du commissaire.

Une fois dans la rue, la maman Rateau dit, d'un accent de reproche, à son petit-fils :

— Jean, tu viens d'envoyer Roupanel au bagne !

— C'eſt sa place ! répondit brutalement Jean.

La mère Rateau, que l'âge courbait un peu, se redressa sous cette parole, &, devenant sévère pour la première fois de sa vie, elle fit un geſte qui éloignait d'elle à jamais l'enfant qu'elle avait jusque-là adoré, à qui elle avait passé tous ses caprices & pardonné toutes ses fautes :

— Va-t'en, méchant enfant, va-t'en ! lui cria-t-elle d'une voix qui me brûla les entrailles par son accent d'inexorabilité. Va-t'en, Jean ! je ne te connais plus ! Je ne veux plus être la mère d'un sans-cœur ! J'ai perdu ton grand-père, j'ai perdu ton père, je suis veuve aujourd'hui pour la troisième fois... Va-t'en !

Puis, cette malédiction solennelle prononcée, elle reprit sa marche d'un pas si ferme & si vif, que j'eus quelque peine à la suivre, moi qui lui donnais le bras.

Quant à Jean, il était d'abord reſté immobile & comme foudroyé par ces durs accents qu'il entendait sortir pour la première fois de la bouche de miel de

son aïeule. Je m'étais retournée plusieurs fois, & chaque fois je l'avais vu à la place où nous l'avions laissé, toujours immobile & comme pétrifié dans son immobilité. Je me retournai une dernière fois avant de quitter la rue du Marché-aux-Chevaux : Jean avait disparu.

Je reconduisis chez elle la mère Rateau, qui marchait toujours de son pas de gendarme, sans parler, & les yeux secs comme ceux d'une ſtatue. Je la reconduisis, d'abord parce que je ne savais comment annoncer à ma mère le malheur qui menaçait Roupanel, ensuite parce que j'espérais que Jean serait revenu à la maison de son aïeule, afin d'essayer de la désarmer par un repentir sincère : Jean n'était pas revenu.

Ce fut la première douleur sérieuse de mon cœur.

IV

Ma mère m'interrogea avidement pour savoir ce que j'avais répondu & ce qu'elle devait espérer ou craindre d'après mes réponses. Je lui dis la vérité quant à ce qui concernait ma déposition, mais je crus devoir la lui taire quant à ce qui concernait l'intervention de Jean. Comme tous les gens qui ont besoin d'espérer & qui, dans le naufrage de leur bonheur, s'accrochent à un brin d'herbe avec autant de confiance qu'à une poutre, elle ne chercha pas pour le moment à en ap-

prendre davantage, & elle m'embrassa pour me remercier.

Pauvre femme! Que devint-elle lorsqu'elle apprit l'affreuse vérité! Plus son espoir avait été grand, plus son désenchantement fut amer. Elle tombait de trop haut pour n'en être pas brisée.

D'abord, des inquiétudes. Roupanel ne revenait pas. Qui pouvait l'empêcher de revenir? Peut-être ne l'osait-il pas, à cause de moi. Cette idée s'ancra si profondément dans son esprit que, ne pouvant y résister, elle me l'avoua, en me suppliant de consentir à rester absente du logis pendant quelque temps, ce à quoi j'avais consenti. Le soir même du jour où nous avions parlé ensemble de la nécessité de mon départ, elle apprenait tout par une voisine qui venait lui lire la *Gazette des Tribunaux*.

Il paraît qu'il y a des douleurs si fortes, qu'il semble qu'elles tarissent subitement la source des larmes, en même temps que celles de la vie. J'avais déjà constaté cela un mois auparavant, lorsqu'en sortant de chez le commissaire de police, en pleine rue, la mère Rateau avait maudit son petit-fils Jean : j'eus une seconde & douloureuse occasion de le constater quand ma mère reçut ce coup en plein cœur. Elle ne pleura pas plus que n'avait pleuré la mère Rateau; mais, comme chez celle-ci, la douleur n'en fut que plus vive & n'en eut que plus de retentissement en elle. On a raison de le dire, les larmes soulagent.

Le lendemain, elle se mit au lit, qu'elle ne quitta plus. Le jour de la condamnation de Roupanel, qu'on lui cacha avec soin cependant, elle devina que tout était fini pour elle comme pour lui. Puisqu'il s'en

allait de son côté, elle devait s'en aller du sien. Vingt ans de travaux forcés! vingt ans! comment espérer se revoir jamais?

C'était un soir d'hiver, bien trifte, bien trifte! Cette maladie de ma mère, longue & coûteuse, avait aggravé notre misère au point que non-seulement nous manquions de bois pour nous chauffer, de vêtements pour nous couvrir, mais presque de pain pour nous nourrir. Avec cela il était cher, le pain, à cette époque, & le bureau de bienfaisance avait d'autres pauvres que nous à sa charge. Nous mourions de froid & nous serions morts de faim, assurément, si la mère Rateau n'était venue à notre aide en vendant une partie de son mobilier comme nous avions vendu le nôtre. Que lui importait, maintenant qu'elle était seule, que son ingrat petit-fils l'avait abandonnée! Il lui en refterait toujours assez, disait-elle, pour aller jusqu'au bout de ses jours, qu'elle appelait de tous ses vœux.

Ce soir d'hiver donc, ma mère, se sentant tout à fait mal, pria la voisine qui la gardait d'emmener les deux enfants pour leur épargner le spectacle de son agonie, &, les enfants partis, non sans qu'elle les eût couverts de caresses passionnées, elle m'attira à elle, &, réchauffant mes mains rougies par le froid dans ses mains brûlantes de fièvre, elle murmura :

— Quant à toi, Manette, je veux que tu reftes là, près de moi... Je veux que ce soit toi qui entendes mes dernières paroles & reçoives mon dernier souffle... Ce n'eft pas un spectacle bien gai, la mort, mais ce spectacle a son enseignement quelquefois, comme aujourd'hui... Approche-toi, chérie, approche-toi... là... plus près encore... Je sens que tu vas m'échapper pour

toujours... j'ai besoin de te respirer une dernière fois... Ne m'interromps pas surtout, je t'en prie... car j'ai des choses graves à te dire... & si tu m'interrompais, je n'en aurais pas le temps...

Tout en disant cela, ma pauvre maman couvrait mon front & mes yeux de baisers, & me *respirait* réellement, comme pour emporter de mon odeur avec elle, l'odeur de son enfant!

— Comme tu as froid, mon ange! reprit-elle en essayant de réchauffer mes mains toujours glacées. Comme j'aurai froid moi-même demain sous la terre!... ajouta-t-elle en frissonnant à cette pensée.

J'éclatai en sanglots; elle mit sa main sur ma bouche, en me disant d'un ton d'autorité étrange :

— Veux-tu bien te taire, Manette! Je ne veux pas t'entendre... non... tes sanglots me feraient trop de mal, & je souffre déjà assez d'avoir à me séparer de toi, de ma petite Rosette, de mon cher petit Louis...

Le souvenir de ses deux enfants la ramena à la réalité de sa situation.

— Je n'ai que le temps de te parler d'eux, Manette; écoute-moi, je t'en supplie, & promets-moi d'avance de faire tout ce que je te demanderai pour eux...

— Je te le promets, maman, je te le promets...

— C'eſt bien... Tu es une brave fille, Manette, tu seras une honnête fille... C'eſt bien!... me voilà rassurée comme si le notaire & le prêtre y avaient passé... Ecoute-moi. Ah! mon Dieu! je n'aurai pas le temps... Donnez-moi le temps, mon Dieu! Approche-toi, Manette... plus près encore... je ne te vois plus... là... bien... j'entends ton bon petit cœur battre... Manette... j'ai été coupable... je t'en demande pardon... J'ai oublié

ton honnête homme de père pour un misérable qui ne valait même pas la boue de ses souliers... J'ai introduit ce misérable chez moi, dans le lit même où tu es née, ma chérie, & où eſt mort mon pauvre brave mari... Ah! oui... j'ai été bien coupable... Manette, bien coupable... & je n'ose pas croire que tu me pardonneras... Dieu, j'en suis sûre, je ne l'ai pas offensé; mais toi, mon ange! toi, dont j'aurais dû respecter l'innocence & que j'ai eu l'infamie de mettre en contact avec ce monſtre!... Ah! j'ai été mauvaise mère comme j'ai été infidèle épouse, & je mérite d'avoir pour châtiment une mauvaise fille...

— Maman! chère maman! m'écriai-je en sanglottant de nouveau & en couvrant de baisers les mains de la pauvre femme. Maman! je n'ai rien à te pardonner, puisque je t'aime!... Tu as toujours été une bonne mère, maman; tu as toujours fait ton devoir, maman!

— Non! répondit ma mère d'un ton sec & comme se jugeant elle-même avec sévérité. Non! je n'ai pas fait mon devoir & je n'ai pas le droit d'espérer que tu feras le tien... Ce sont les exemples qui décident de l'avenir des enfants... Si les exemples sont bons, les enfants deviennent honnêtes; si les exemples sont mauvais, les enfants deviennent vicieux... Ah! Dieu! penser que mon Louis, que ma petite Rosette... Non! non!... c'eſt impossible! dis-moi que c'eſt impossible!

— Les bons exemples ne leur ont pas manqué de votre part, maman, ils ne leur manqueront pas non plus de la mienne, je vous le promets... J'aurai soin d'eux comme vous avez eu soin de moi... Je les élèverai comme vous m'avez élevée... Je ne serai pas seulement une sœur pour eux, je serai leur mère, je vous

remplacerai sans vous faire oublier... Je serai leur petite maman Manette, & quand ils seront grands tous deux...

— Quand ils seront grands, je ne les verrai pas! & j'aurais tant voulu les voir grands! interrompit ma mère, le cœur crevé par cette pensée. Il me semble que ma Rosette sera une si belle fille & mon Louis un si beau gars!... Ah! je ne les verrai pas!... je ne les verrai plus!... Mon Dieu! mes chers petits enfants!... ils auraient encore besoin de moi... Je ne veux pas mourir... Non! je ne veux pas!...

Elle se dressa d'un seul coup sur son séant, & me regarda de ses deux grands yeux noirs, encore agrandis par la fièvre & rendus effrayants par l'expression désespérée qui s'y lisait. Il semblait qu'elle cherchât en ce moment un moyen quelconque de prolonger sa vie, d'échapper à la mort qui l'étreignait & l'entraînait vers le cercueil, où elle se refusait maintenant à descendre, elle qui était si résignée tout à l'heure.

Mais cette énergie était factice. Le ressort se détendit : elle retomba sur l'oreiller, en murmurant mon nom. Il n'y avait plus sur son visage qu'une expression déchirante de prière, que je compris.

Elle était morte.

Mes cris & mes sanglots apprirent à nos voisins ce dénoûment attendu. On vint & l'on m'arracha à ce cadavre que je croyais toujours vivant, parce que la jeunesse se refuse à croire à la mort, & qu'il me semblait que, puisque Dieu m'avait donné une mère, ce n'était pas pour me l'enlever, surtout à un âge où j'en avais encore besoin.

J'étais orpheline!

V

Je ne sais pas ce que nous serions devenus, les bessons & moi, sans notre providence visible, la bonne maman Rateau : ce n'était pas à quatorze ans que je pouvais gagner la vie de trois personnes, quelque envie que j'en eusse.

Depuis le départ de Jean, la mère Rateau avait perdu de sa bonne humeur d'autrefois, sans rien perdre de son cœur d'or. Cet enfant, le souvenir vivant du seul fils qu'elle eût jamais eu & qu'elle avait regretté comme savent regretter certaines mères, cet enfant parti, toute joie était partie avec lui. Il était l'âme du logis de cette pauvre vieille femme qui, après l'avoir fait danser sur ses genoux pendant des années, éprouvait le besoin de le voir aller & venir autour d'elle. Il la faisait enrager souvent, & souvent elle le chassait, mais en riant, car lorsqu'il n'était plus là elle sentait alors lourdement sur ses épaules le poids des années & sur son cœur le fardeau de ses douleurs passées. Ce mauvais & cher enfant était nécessaire à sa santé & à sa vie. Aussi, par moments, se reprochait-elle amèrement la malédiction qu'elle lui avait adressée.

— Il avait été cruel pour Roupanel, disait-elle en hochant avec tristesse sa pauvre vieille tête grise, mais j'ai été cruelle envers lui... Je voulais le punir de sa

dureté, & c'eſt moi que j'ai punie !... Ah ! ma pauvre Manette! les grands parents sont moins sages que leurs enfants... J'ai été plus folle qu'il n'était fou... Car, enfin, sa brutalité à lui venait de l'impétuosité de son sang; tandis que la mienne, où eſt son excuse ?... Quand on a mon âge on devrait être plus raisonnable & reprendre les enfants avec plus de modération... Cela les corrige plus sûrement...

D'autres fois elle ajoutait :

— Il ne reviendra pas, le mauvais enfant ! Non, il ne reviendra pas !... Il ne m'aime pas... S'il m'aimait, il aurait compris que ma colère s'apaiserait un jour ou l'autre & que je n'étais pas femme à lui tenir rigueur bien longtemps... Le bouder, lui, le fils de mon fils bien-aimé, c'était bouder contre mon cœur... Où eſt-il maintenant ?... Que fait-il ? Je suis sûre qu'il ne mange pas tous les jours à sa faim & ne boit pas à sa soif... Et puis, lui qui était si faraud, qui aimait tant, le dimanche, à être pomponné & bichonné par sa grand'-mère, comment s'habille-t-il aujourd'hui ? A-t-il seulement une chemise sur le dos ?... Ah ! le mauvais enfant ! Non, il ne m'aime pas !... S'il m'aimait, il serait revenu !...

— Il reviendra, maman Rateau ! répondais-je quelquefois, pour la consoler, quoique le retour de Jean me parût improbable.

— Il ne reviendra jamais, te dis-je ! Tu ne connais pas Jean pour croire cela... Jean ? mais c'eſt un caractère infernal, diabolique... Il ne me pardonnera jamais de l'avoir maudit, de l'avoir chassé devant toi... Ah ! Manette, quel gros orgueil dans un si petit corps !... C'eſt effrayant à penser... Il ne sera jamais heureux,

cet enfant-là, jamais ! Je l'ai malheureusement élevé comme il n'aurait pas fallu qu'il le fût : il voudra toujours commander & ne voudra jamais obéir... C'eſt du salpêtre, c'eſt de la poudre; il s'enflamme d'un rien... Crac!... Soldat, il se ferait fusiller à la moindre occasion, pour indiscipline... Aussi j'ai eu soin de mettre à la tontine pour lui... C'eſt cinq cents francs de perdus... parce qu'enfin il peut amener un bon numéro... Mais s'il en amenait un mauvais, aussi?... De cette façon, il eſt sûr de ne pas partir... Il reſtera avec moi... s'il revient... Je lui trouverai une femme qui le forcera à mettre un peu d'eau dans son vin, une brave fille, travailleuse, honnête & bonne. Je n'irai pas loin pour la trouver, n'eſt-ce pas, Manette ?

Tout en disant cela, la mère Rateau me regarda en dessous d'un air qui donnait à sa physionomie un accent de bonté si irréſiſtible, que je m'élançai vers elle pour l'embrasser. Mais, dans le mouvement que je fis, j'éprouvai une douleur telle, que le cœur me manqua.

— Comme tu es pâle, ma mignonne, qu'as-tu donc? me demanda-t-elle, en me regardant avec attention. Comme tu es pâle, Manette ! répéta-t-elle en m'attirant vers son giron avec une sorte d'effusion brusque. Manette, ajouta-t-elle, souffres-tu quelquefois ainsi, mon enfant ?... Tes yeux sont plus cernés qu'à l'ordinaire... Tes chères petites joues me semblent plus tirées... Voyons, Manette, ne me cache rien... Tu sais que je suis ta grand'mère, ta seule mère maintenant... J'ai toujours eu beaucoup d'amitié pour défunt ton père, qui travaillait comme un cheval & qui avec cela était bon comme le bon pain... A cause de

lui, j'ai aimé un peu sa femme... Toi, je t'ai aimée à cause de toi, parce que tu es une vaillante fille & une honnête fille, n'eſt-ce pas ?

— Dame! maman Rateau, lui répondis-je en souriant, je ne sais pas si j'ai réussi, mais jusqu'ici j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'être.

— Oui... oui... j'en suis sûre, reprit la mère Rateau, qui ne me quittait pas des yeux & dont l'insiſtance à me regarder ainsi me paraissait bizarre. Oui... j'en suis sûre... pardi! Eſt-ce qu'une honnête petite frimousse comme celle-là serait trompeuse? Ainsi, mignonne, jamais ce coquin de Jean?...

J'ouvris toutes grandes mes oreilles, &, comme pour mieux entendre, tous grands mes yeux, croyant que la grand'maman allait achever sa phrase, & ne comprenant pas trop pourquoi elle l'avait commencée. Il paraît que c'était une queſtion qu'elle m'adressait là & que je venais d'y faire une réponse sans m'en douter, sans ouvrir la bouche en tout cas, car, m'attirant de nouveau dans son giron & m'embrassant avec plus de force & de tendresse :

— Tu es une sainte, ma mie, & je suis une vieille folle! s'écria-t-elle.

Sainte, je ne comprenais pas bien en quoi je méritais ce nom. Folle, assurément la mère Rateau ne l'était pas; cependant ses manières avec moi, depuis un quart d'heure, étaient bien étranges. Elle me regardait toujours curieusement, du moins à ce qu'il me semblait, & son vieux visage, qui reflétait fidèlement chacune des impressions de son âme, avait dans la même minute tant d'expressions différentes, que je m'y perdais. Il se passait en elle, à mon sujet, quelque chose

comme une lutte, voilà ce que j'y lisais de plus clair. Mais pourquoi cette lutte ? pourquoi cette obſtination de la mère Rateau à me manger des yeux pour ainsi dire? Voilà ce que je ne comprenais pas, à ce moment-là du moins.

— Manette aimée, reprit-elle d'une voix grave & comme altérée, en m'embrassant pour me faire excuser la gravité de cet entretien; Manette aimée, je vois bien que le bon Dieu t'a marquée de sa craie rouge, chère brebis, pour quelque dessein myſtérieux que je n'ose sonder... Tu es deſtinée à souffrir, ma mignonne... C'eſt un peu dans notre deſtinée à toutes... Celles qui meurent sans avoir connu la douleur sont des exceptions... Mais quelques-unes semblent plus particulièrement appelées à déchirer leurs genoux & leur cœur sur les ronces du chemin, sans autre consolation que l'accomplissement de leur devoir... Tu seras de celles-là, Manette... Voilà pourquoi je t'ai appelée sainte... Pourquoi je me suis traitée de folle? tu le sauras plus tard. Pour l'inſtant, je m'en confesse à toi, j'ai été folle tout à l'heure... J'ai eu une mauvaise pensée dont je te demande pardon une seconde fois...

— Chère maman Gâteau!... lui répondis-je en l'embrassant à mon tour avec effusion & en pleurant, sans avoir plus qu'une heure auparavant sujet de pleurer.

— Oui, pleure, ma mie, pleure! cela fait du bien... Je voudrais pouvoir pleurer... j'aurais le cœur moins gros... Mais puisqu'il en eſt ainsi, mignonne, il faut songer au plus pressé... Voyons... voyons... Va t'habiller le plus chaudement que tu pourras... Pauvre fille! je gage que tu n'as que ta robe d'indienne?...

Oui. Au mois de janvier !... Nous voilà bien loties !... Mais nous allons aviser à tout cela... Ramasse toutes tes petites hardes, ma fille, fais un paquet du tout, & reviens... Reviens vite surtout, parce qu'en hiver les jours sont courts & il faut que nous soyons arrivées à Saclay avant la nuit...

— Saclay ? La nuit ? Mais, chère grand'maman... Et les bessons ? lui dis-je stupéfaite.

— Les bessons ! les bessons ! répéta-t-elle avec une sorte d'humeur. Les bessons ! tu veux dire les bâtards de ce mis...

Elle n'acheva pas. Il lui sembla sans doute qu'il y avait des noms qu'il ne fallait jamais prononcer, de peur d'évoquer les souvenirs qui se rattachaient à eux. Son éclair de mauvaise humeur passé, elle reprit :

— Oui, ma fille, je sais que tu as promis à ta mère mourante de veiller sur eux, de les protéger contre le froid & contre la faim, sans te dire que tu acceptais là un rôle au-dessus de tes forces... Tu auras déjà bien de la peine à te retourner toute seule dans la vie, bien de la peine à trouver ton pain quotidien... Mais enfin, ma mie, ce n'eſt pas moi qui te détournerai de cet engagement... D'ailleurs, je te connais, j'essayerais en vain de t'en détourner. Tu as promis de servir de mère aux bessons, tu leur serviras de mère... Comme si, cependant...

Elle s'interrompit de nouveau, &, pour la troisième fois, m'attira sur sa poitrine, où elle me tint embrassée quelques inſtants.

— Va maintenant, ma fille, dit-elle en s'arrachant doucement à mon étreinte. Va faire tes préparatifs de départ, & reviens ici en toute hâte... Quant aux bes-

sons, sois tranquille, tu les reverras... ils ne sont pas perdus, va !

Je lui obéis, quoique sans être plus avancée, sans pouvoir deviner pourquoi toutes ces paroles & pourquoi surtout ce départ précipité. En arrivant dans ma chambre, j'y trouvai Rosette & Louis jouant, pour se réchauffer, avec mademoiselle Chiffon qui, ce jour-là, n'avait pas cru devoir aller à la filature.

— Ah ! Manette, comme tu te tiens mal depuis quelque temps ! me dit-elle en me voyant entrer. Vrai, ajouta-t-elle, je ne te reconnais plus !... Toi, d'ordinaire, qui te tiens si droite, te voilà fagotée comme un cerceau... Ah ! Manette, tu n'es pas assez coquette, non !...

Ces paroles de Chiffonnette étaient aussi incompréhensibles pour moi que celles de la maman Rateau ; mais je n'avais pas le temps de m'arrêter pour lui en demander l'explication. Mon départ me préoccupait. Je ramassai à la hâte quelques nippes dont je fis un paquet ; j'aurais cherché plus longtemps afin d'en ramasser davantage, pour obéir à la recommandation de la grand'mère : une douleur aiguë que je ressentais au côté m'en empêcha.

— Qu'as-tu, chérie ? me demanda Chiffon en me voyant m'appuyer sur une chaise. Qu'as-tu ? Te voilà toute verte ?...

La mère Rateau m'avait déjà fait la même observation ; seulement, elle m'avait trouvée pâle, & Chiffon me trouvait verte. Il y avait progrès !

— Je ne sais pas ce que j'ai, répondis-je en me secouant un peu pour reprendre courage ; mais je ne me

sens vraiment pas bien aujourd'hui... Ce ne sera rien, sans doute... Adieu, Chiffon...

— Quoi ! tu pars ?

— Je reviendrai demain... Je vais faire une course avec la maman Rateau... Puisque tu es ici, ma Chiffonnette, reste avec les bessons... Il y a encore un pain sur la planche... & voici les quelques sous qui me restent... Tu les fera dîner, n'est-ce pas ?

— Oui, ma chérie... Mais où vas-tu ?

— Je vais à... avec la mère Rateau...

Instinctivement je compris qu'il fallait taire le lieu où je me rendais, la grand'mère ne m'ayant pas autorisée à le révéler. J'embrassai Chiffon & les bessons, en les lui recommandant de nouveau, & j'allai rejoindre celle qui m'attendait.

VI

— Partons, ma fille, dit la mère Rateau, en me prenant le bras, après m'avoir jeté sur les épaules une vieille pelisse, encore en assez bon état, qui m'enveloppait des pieds à la tête.

Au moment où nous allions franchir le seuil de la maison, que j'abandonnais pour la première fois depuis que j'étais au monde, je m'arrêtai.

— Qu'as-tu, ma fille ? me demanda avec inquiétude la bonne femme. Souffres-tu davantage ? Dis-le...

Quoique ce départ soit indispensable, nous le remettrons... Ta santé avant tout...

— Non... je me sens mieux... Je vous remercie, grand'maman...

— Qui t'arrête sous cette porte cochère, alors? Eſt-ce pour te montrer aux passants dans la splendeur de ta pelisse, petite coquette?...

—Vous m'assurez, grand'maman, que les bessons...

— Eh! tes bessons!... tes bessons!... Puisque je t'ai dit de ne pas t'en inquiéter... Tu me prends donc pour une autre?

Elle s'empara de mon bras, le mit sous le sien, contrairement à ce qui se faisait d'ordinaire lorsque je sortais avec elle. Et non-seulement elle me portait pour ainsi dire, car je sentais à chaque inſtant son bras passé autour de ma taille & me soulevant avec précaution pour franchir un ruisseau ou descendre d'un trottoir; non-seulement elle me portait, mais encore elle portait mon paquet de hardes. J'étais confuse!

Nous marchions ainsi depuis un quart d'heure. La mère Rateau, tout en ayant pour moi ces maternelles attentions, regardait à chaque inſtant d'un côté & d'autre d'un air inquiet qui m'intriguait.

— Il n'en passera pas un! murmura-t-elle. Non, pas un! C'eſt comme un fait exprès!... Pas un!... Ils sont donc tous à la noce, ces bigres-là?...

— Après qui donc en avez-vous, grand'maman? lui demandai-je, ne pouvant m'empêcher de sourire.

— Eh! répondit-elle, ce sont ces bigres de fiacres... Ah! en voilà un... C'eſt bien heureux... Psitt!... psitt!... psitt!...

Le cocher entendit & s'arrêta.

— Monte, petite, me dit la mère Rateau en me soutenant avec précaution.

Et, quand je fus montée, s'adressant au cocher :

— Toi, lui dit-elle avec cette rudesse pleine de bonhomie des vieilles gens du peuple, toi, combien vas-tu me prendre pour me conduire au village du Chrift, près de Saclay ?...

— Saclay ? répondit le cocher d'un air ébahi.

— Oui, Saclay, quoi ! Saclay ! Qu'as-tu à me regarder ainsi ? Eft-ce que je t'ai vendu des pois qui ne voulaient pas cuire ? Je te demande combien tu vas me prendre d'argent pour me conduire à Saclay ?... C'eft clair, il me semble !

— C'eft que, la petite mère, je ne sais pas où il eft, moi, votre sacré Saclay ! dit le cocher en riant lui-même, & tout seul, de sa facétie.

— Tiens ! c'eft jufte, mon garçon ! je n'y pensais pas ! Eh bien, sais-tu où eft Bièvre ?...

— Pardi ! si je le sais ! Sur la route de Chevreuse, donc !...

— C'eft cela même... Eh bien ! mon garçon, quand tu seras arrivé à Bièvre, tu en auras encore pour une heure, & ce sera tout...

— Oui, la petite mère ; mais, pour arriver à Bièvre, il y a une satanée trotte !...

— C'eft pour cela que je veux la faire en voiture & non à pied... Voyons, tu m'as l'air d'un bon garçon ; mais je veux faire mon prix d'avance, parce que les cochers... enfin, suffit ! combien ?

— Dame ! la petite mère, pour vous ce sera quatre francs l'heure, hors barrière... Et puis, faudra me payer le retour.

— Tiens! cette farce! Eſt-ce que tu crois bonnement que je vais coucher à Saclay?...

— Je ne connais pas vos affaires, moi, la bourgeoise. Je dis seulement comme ça qu'il faudra payer le retour.

— Eh! on te le payera... Seulement, puisque tu es à l'heure, ne va pas trop doucement... ni trop vite non plus, bigre! ajouta vivement la maman Rateau. Non, non, pas trop vite... Ma fille eſt malade!...

Cette dernière recommandation faite, elle s'inſtalla auprès de moi, mit mes mains dans les siennes, plaça ses pieds sur les miens pour me réchauffer, & la voiture roula.

— Je suis donc malade, grand'maman? demandai-je au bout de quelques inſtants.

— Tu es malade sans l'être, ma fille, me répondit la mère Rateau, un peu embarrassée par ma queſtion.

— Pourquoi alors ne sommes-nous pas reſtées à Paris? A Paris, grand'maman, il y a des hospices pour les pauvres gens. Tandis que là où nous allons, à Saclay, il n'y a peut-être pas seulement de médecin..

— Ces petites filles sont terribles! s'écria la bonne femme avec une affectation de colère comique. Il faut qu'elles sachent & ceci & cela, & puis encore ceci & puis encore cela!... C'eſt impatientant! Me prends-tu pour une bête, dis?

— Oh! grand'maman...

— Oui, avec ça que tu te gênerais pour le penser, si c'était vrai? Eh bien, oui, là, je suis une bête, une vieille bête... Je m'intéresse aux autres comme si les autres s'intéressaient à moi... Je mourrai dans la peau d'une imbécile, c'eſt sûr!...

Cette boutade lui était à peine échappée que, pour en atténuer l'effet, elle redoubla de caresses auprès de moi.

— Ce n'eſt pas pour toi que je dis cela, au moins! s'empressa-t-elle d'ajouter. Tu es ma fille, toi! Une bonne & honnête fille!... Tu me rends en dévouement ce que je te donne en amitié... Oh! non, ce n'eſt pas à toi que j'adresserais jamais de ces paroles-là!... Tu n'as pas trop froid, ma mignonne?...

— Non, maman Rateau, répondis-je, touchée des soins affectueux de cette vieille bonne femme.

— Il ne faut pas m'en remercier, reprit-elle après une minute de silence & comme répondant à une chose que je ne lui avais pas dite, mais que peut-être elle avait devinée, ma gratitude; il ne faut pas m'en remercier... Ce que je fais pour toi eſt tout simple, & quand je t'appelle ma fille, ce n'eſt pas une simple marque d'affection que je veux te donner... Tu es véritablement ma fille, puisque tu es la promise de Jean... Ah! il ne faut pas rougir, Manette... Je vous ai assez souvent entendus parler de votre petit ménage à venir, des mioches & du reſte, quand vous me croyiez sommeillante dans mon fauteuil. Vous ne vous gêniez pas pour faire vos petits plans devant moi, l'aïeule, & vous aviez, pardi! raison. Cela les rendait plus sérieux, plus vrais, plus sincères. Eh bien! Manette, tout cela se réalisera... Jean eſt un chenapan, un mauvais sujet; mais grâce à toi, ma fille, il deviendra meilleur... Vous vous marierez ensemble. Je danserai à votre noce... Oui, je danserai, mademoiselle! Vous croyez donc qu'il n'y a que vous qui ayez des jambes?... Par exemple, ce sera la dernière fois!... Après, bernicle sansonnet! si je saute, ce sera le pas suprême.

— Maman Rateau ! lui dis-je d'un ton de reproche.

— Oui, je sais bien, les enfants n'aiment pas que leurs parents parlent de ces choses-là devant eux... Ça les attriſte, quand ce sont de bons enfants, d'honnêtes enfants comme toi, Manette... Mais c'eſt que, vois-tu, les vieux qui ont consciencieusement fait leur devoir, comme je crois avoir fait le mien, envisagent sans effroi l'heure où il leur faudra se séparer de tout ce qui les aime & de tout ce qu'ils aiment. La mort n'eſt brutale & laide que pour les gens qui ont eu une vie mauvaise. Ceux-là ont des terreurs que je comprends, parce qu'il leur semble qu'ils n'ont pas expié certaines fautes & qu'ils se demandent si l'expiation ne va pas leur arriver par-delà le tombeau... Mais pour quiconque a vécu selon la droiture & la vérité, rendant le bien pour le mal, un pain pour une pierre, la mort arrive comme le sommeil après une journée bien remplie : c'eſt une récompense!... Voilà des paroles un peu graves pour ton âge, ma fille, n'eſt-ce pas?... C'eſt que tu as plus que ton âge à présent, Manette... Hier, tu étais une enfant : tu es une femme aujourd'hui...

La vieille femme avait mis une telle solennité dans ces derniers mots, que j'en fus frappée comme d'une révélation. Je la regardai fixement : son regard avait une telle triſtesse & il était en même temps chargé d'une telle pitié, que je compris tout alors & que j'en fus remuée jusqu'au parfond des entrailles.

— Ah ! ma mère ! ma mère ! murmurai-je.

La maman Rateau ne s'y méprit pas.

— Ne fais pas de reproches aux morts, me dit-elle; songe plutôt aux vivants, Manette. Ta mère n'a pas eu tout le courage qu'elle aurait dû avoir, étant la

femme d'un aussi vaillant homme que ton père... Elle s'eſt laissée aller... & sa faiblesse lui a porté malheur autant qu'aux siens... Elle n'eſt plus : nous n'avons pas le droit de récriminer contre elle... Ce qui eſt fait eſt fait... Acceptons l'héritage du passé, quelque douloureux qu'il soit... Mieux vaut qu'elle t'ait légué la douleur que de t'avoir légué la honte.

— Mais n'ai-je pas la honte aussi? murmurai-je en frissonnant, & ce n'était pas de froid.

— Cher ange! me répondit la grand'maman en m'embrassant. Chère bonne fille! la honte & toi vous ne passerez jamais par la même porte, c'eſt moi qui te le dis... Ah! Manette, que ne puis-je vivre assez pour t'entendre me dire dans quarante ans d'ici, à l'heure suprême où l'on ne ment pas : « Maman Rateau, j'ai vécu comme vous, je meurs aussi tranquille que vous! »

La voiture gravissait une côte, & le cheval soufflait péniblement.

— Arrête, mon homme! cria la grand'maman au cocher.

La voiture s'arrêta; la bonne vieille femme descendit, m'empêchant de l'imiter.

— Je descends pour alléger un peu ce pauvre animal, dit-elle, mais toi tu vas me faire le plaisir de reſter dans cette boîte, où tu es à l'abri du froid. Si tu tiens absolument à mettre pied à terre, attends encore quelques minutes. En haut de cette montée doit se trouver une auberge où nous casserons une croûte... N'eſt-ce pas, l'homme?

— Ce ne sera pas de refus, la bourgeoise! répondit le cocher, séduit par la perspective d'un dîner qui ne lui coûterait rien.

— Oh! ne desserre pas tant ta courroie, reprit la grand'maman avec jovialité; ce ne sera qu'une croûte, je t'en avertis!...

Le cocher se mit à rire d'un gros rire assez niais, &, pour reconnaître sans doute à sa façon la générosité que témoignait sa « bourgeoise», il allongea un grand coup de fouet à son cheval, qui soufflait toujours, car la montée était rude.

— Voulez-vous bien laisser tranquille cette bête, animal! lui cria la maman Rateau. Si vous lui redonnez un coup de fouet, je ne vous donne pas un sou de pourboire, na!

— Ne vous fâchez pas, la petite mère, ne vous fâchez pas! Du moment que vous vous intéressez à ce carcan...

— Je voudrais bien t'y voir, toi, avec une voiture & trois chrétiens au dos! Tu tirerais la langue d'une aune au moins, & tu demanderais grâce... Et encore, tu aurais de la soupe & du bœuf dans le ventre, avec un litre, & cela tient au corps, & cela donne des forces, la viande & le vin; tandis que cette pauvre bête, qui traîne ta guimbarde sans murmurer, je gage qu'elle n'a rien mangé depuis l'écurie?...

— Faites excuse, la bourgeoise, répondit le cocher; Cocotte a eu ses deux picotins depuis ce matin, ration d'avoine & ration de foin...

— Oui, deux belles rations, je t'en moque! Si elles lui tombaient sur le pied, elles ne le lui écraseraient pas!...

Pendant ce dialogue pittoresque, qui avait lieu à côté de la voiture, & que la maman Rateau semblait prendre plaisir à entretenir, afin de me procurer quel-

que diſtraction, la voiture était arrivée au haut de la côte. J'aperçus la grand'maman qui cherchait à s'orienter, comme quelqu'un qui aurait passé jadis dans cet endroit & se rappellerait quelqu'un ou quelque chose.

— *Au Rendez-vous de la chasse.* — *Lepage, marchand de vin.* Voilà mon affaire... C'eſt ici... Dételle, mon homme... Nous irons casser une croûte, ma fille & moi, Cocotte & toi...

Et tout en disant cela, l'excellente vieille, qui semblait avoir retrouvé ses jambes de quinze ans, s'en vint m'ouvrir la portière de la voiture & m'aider à mettre pied à terre.

— Va doucement, ma fille... Un malheur eſt si vite arrivé! Là... Bien... Nous allons nous réchauffer un peu dans la maison... Père Lepage! Oui, c'eſt bien lui... Il eſt presque aussi vieux que moi... Il ne me reconnaît pas... Au fait, peut-être ne m'a-t-il jamais vue, cet homme?... Ce n'eſt pas tout ça, père Lepage, avez-vous du bouillon?

— Tout ce que vous voudrez, ma chère dame, dit-il en essuyant une table & en approchant deux chaises.

— Nous ne voulons que deux bouillons pour cette enfant & pour moi, avec une couple d'œufs frais... Vos poules ont bien pondu quatre œufs, je suppose, quoique nous soyons en hiver?... Quant au cocher, vous lui donnerez ce qu'il vous demandera... Je ne connais pas ses goûts, moi, à cet homme...

— Du vin, n'eſt-ce pas, mesdames?

— Pardi! la belle demande... Pour nous deux une chopine... Pour l'homme un litre, mais pas davantage : son cheval en serait malade!...

— Vous êtes bonne pour tout le monde, chère grand'maman! lui dis-je tout bas en lui baisant la main.

— Je n'aime pas ces manières-là, Manette; quand vous aurez envie de m'embrasser, j'ai mon visage : vous entendez?

— Oui, maman Gâteau!

Ce petit repas, qui n'était ni un dejeuner, ni un dîner, mais qui participait des deux, fut aussi gai que ma situation le permettait. La maman Rateau était d'une jovialité que je ne lui avais pas encore vue. Il semblait qu'elle voulût m'arracher aux pensées mélancoliques qui me trottaient par la cervelle, & certes elle y fût parvenue si la chose eût été possible.

— Comme vous êtes gaie, chère grand'maman! lui dis-je à la fin de notre dînette.

— Ça te chiffonne peut-être?... Eh bien, tant pis! Je me suis levée du bon pied ce matin, à ce qu'il paraît... Et puis... & puis... (on ne peut rien leur cacher, à ces petites filles!) quelque chose me dit que je ne tarderai pas à avoir des nouvelles de mon cher monſtre de Jean... Ah! il n'eſt pas mort, non! Je le saurais... quelque chose me le crierait & me barrerait le rire dans la gorge... Je te dis que mon petit Jean vit & que je ne tarderai pas à le revoir...

Nous nous remîmes en route, &, après une nouvelle ſtation à Bièvre, pour laisser de nouveau souffler le cheval, nous ne tardâmes pas à voir poindre, au bout d'une route qui n'en finissait pas, un petit groupe de maisons dont les toits s'échancraient sur le fond rouge du ciel. Il allait faire nuit, mais nous étions arrivées.

VII

Ce que j'avais aperçu au bout de la route, ce n'était pas le village de Saclay, mais une dépendance de ce village, connue sous le nom de Chrift, à cause d'une enseigne d'auberge qui s'y trouve inftallée depuis je ne sais combien d'années. Le Chrift donc se compose de sept ou huit maisons placées toutes sur les quatre lignes du carrefour formé par les routes de Paris, d'Orsay, de Chevreuse & des étangs de Saclay, &, comme toutes les maisons placées au bord des routes, elles sont occupées par des gens qui *logent à pied & à cheval.*

C'était à une de ces hôtelleries ruftiques que nous étions descendues, la mère Rateau & moi. Devant la porte on voyait de grandes roues, les unes vieilles, les autres neuves, pêle-mêle avec des moyeux & des brancards de charrettes. Je ne m'expliquais pas trop pourquoi tout cela, à cette porte d'auberge; je ne compris qu'en relevant la tête & en lisant sur l'enseigne : *Champoudry, aubergiste-charron.*

— Entrons, ma fille, me dit la mère Rateau en me prenant le bras & en m'aidant à marcher, quoiqu'il me semblât que son aide était inutile. Toi, l'homme, ajouta-t-elle en se retournant vers le cocher, débride Cocotte, donne-lui son picotin, &, quand elle

aura mangé, tu viendras souper avec nous si cela te convient. Nous repartirons dans une heure.

Au moment où nous entrions dans la première pièce de l'auberge, servant de salle aux buveurs, quelqu'un qui s'y trouvait disparut subitement par l'une des deux portes du fond, soit pour aller prévenir de notre arrivée, soit pour tout autre motif. La mère Rateau, qui avait l'air de connaître les aitres de la maison, n'attendit pas qu'on vînt au-devant d'elle pour savoir ce qu'elle voulait : elle ouvrit la porte qui venait de se refermer & nous nous trouvâmes dans une seconde pièce, plus propre que la première & donnant sur la cour. Il n'y avait personne.

— Qu'eſt-ce que c'eſt ? qu'eſt-ce que c'eſt ? s'écria la maman Rateau étonnée. Personne ! Maison déserte !... Hé ! la Champoudry ! Jeanne ! Joseph !... Ils sont sourds, les bigres !... Si nous étions des voleurs, pourtant ! La Champoudry ! la Champoudry !... Viendras-tu ?... Viendrez-vous à la fin ?... Il fait un froid de loup ici... il n'y a rien dans la cheminée... Assieds-toi, ma fille... Avec cela qu'on n'y voit goutte... Drôles de paroissiens, tout de même, ces gens de campagne... Ah ! voilà quelqu'un !... ce n'eſt pas malheureux ! Eſt-ce toi, Jeanne ?

— Oui, c'eſt moi, la mère, répondit une voix émue. Honorine, de la clarté, s'il vous plaît, & des fagotins !...

Quelques minutes après, une servante entra dans la chambre où nous nous trouvions, apportant une chandelle emmanchée dans un chandelier de fer, & une brassée de menu bois qu'elle jeta sur les landiers de la cheminée & à laquelle elle mit le feu. J'aperçus alors

devant moi, embrassant avec effusion la maman Rateau, une femme d'une trentaine d'années, d'une physionomie douce & riante, plus sympathique & plus propre que ne le sont ordinairement les figures des paysannes des environs de Paris.

— C'eſt très-bien à toi, Jeanne, de m'embrasser ainsi à tire-larigot, lui dit la bonne vieille ; outre que cela me fait plaisir de sentir tes joues fraîches sur mes vieilles joues de papier mâché, cela me prouve que tu n'as pas perdu tes habitudes avec moi, & que par conséquent tu as toujours le même bon cœur... Je t'en remercie... Mais dis-moi pourquoi tu as tant tardé ? Comment ! tu laisses ta maison seule !... Où eſt donc Joseph ?... On ne travaille plus à cette heure...

— Il va venir, la mère, répondit madame Champoudry. Approchez-vous du feu, mon enfant, ajouta-t-elle en venant à moi & en me prenant les mains avec une cordialité qui me toucha.

— Figure-toi, Jeanne, que c'eſt ta sœur, cette petite-là, & traite-la comme telle, reprit la mère Rateau. La pauvre chère fille eſt un peu souffrante ; mais avec des soins, & surtout avec de la bonne amitié, cela passera comme une lettre à la poſte... Quel gentil & doux visage elle vous a, hein ?... C'eſt mignon à faire croire que c'eſt né dans des langes de soie, & ç'a été pondu dans des guenilles !... Aime-la bien, la Champoudry ; elle t'aimera de même, j'en réponds.

— Je l'aime déjà, maman Rateau, & pour elle & pour vous ! répondit madame Champoudry en m'embrassant.

— Bien ! la connaissance eſt faite... Maintenant je

suis tranquille... Où eſt donc Joseph? Il tarde bien, ton homme!...

C'était la seconde fois que la mère Rateau faisait cette queſtion à madame Champoudry, &, cette fois-ci comme la première, il me sembla remarquer un certain embarras sur son visage & dans sa contenance.

Mais cet embarras, je fus seule à le remarquer, car celle qui l'avait provoqué par ses queſtions reprit bientôt d'une voix brusque :

— Tu ne demandes par des nouvelles de ton filleul, la Champoudry? L'aurais-tu oublié comme il a oublié les autres?

— Jean?... répondit la femme du charron en balbutiant.

— Oui, Jean... pardi! eſt-ce qu'il y en aurait deux, par hasard?... Je ne t'en connaissais qu'un jusqu'ici...

Pour le coup, madame Champoudry était troublée, visiblement troublée : il fallait y mettre de la bonne volonté pour ne pas s'en apercevoir. Elle rougissait, pâlissait, jetait des regards suppliants à la maman Rateau, qui n'y faisait pas attention, & des regards inquiets sur les deux portes de la salle, principalement sur celle qui donnait sur la cour.

— Tu me répondras quand tu en auras le temps, reprit la mère Rateau. Le mien vaut cher aujourd'hui, quatre francs l'heure, & je n'ai pas le droit de le gaspiller. Si mon vieux bas ne s'était pas démaillé ce matin & n'avait pas laissé échapper quelques écus de mon âge par quelques-uns de ses trous, je ne sais pas comment nous aurions fait, Manette & moi, pour venir jusqu'au Chriſt... Enfin, il paraît qu'il y a une Pro-

vidence pour les honnêtes gens!... Ma Jeanne, presse un peu le souper pour le cocher & nous, pendant que je m'en vais tailler une bavette ou deux avec cette enfant... n'eſt-ce pas?

— Il sera fait selon votre désir, maman Rateau, répondit la femme du charron, en profitant avec empressement de l'occasion qui lui était offerte d'échapper à une émotion dont nous n'avions pas le secret.

Quand elle fut partie :

— Chère grand'maman, dis-je à la bonne vieille femme, j'ai peur que ma présence ici ne soit une gêne pour madame Jeanne... &...

— Tu as peur... tu as peur?... dit la maman Rateau en m'interrompant. Tu es une petite bête de poltronne... Tu es ici chez toi, puisque tu es chez la Jeanne de la mère Rateau... Jeanne eſt ma quasi fille... je l'ai vue naître comme toi... je l'ai mariée... & bien mariée, puisqu'elle a épousé un honnête homme d'ouvrier... Les deux font la paire... Deux cœurs d'or, quoi! Ils me rendent une fève pour un pois & se croient obligés à de la reconnaissance en surcroît de l'amitié que je leur demande... Si je n'avais pas été assurée de rencontrer ici pour toi un abri hospitalier, je ne t'y aurais pas amenée. Sois sans crainte, te dis-je. Ici, rien ne te manquera, tu auras tout ce que tu voudras, & à gogo, soins dévoués, caresses maternelles & désintéressées... Seulement, ne t'avise pas d'exiger la lune : ils seraient chagrins d'avoir à te la refuser, n'étant pas assez riches pour offrir de telles fantaisies à leurs amis... Contente-toi de choses plus modeſtes... Je repartirai tout à l'heure, parce que je ne découche jamais... à mon âge on a des habitudes impérieuses...

Et puis il faut bien que je m'occupe de tes bessons... Mais je reviendrai bientôt, je te le promets... Et d'ailleurs, tu sais écrire comme je sais lire, c'eſt-à-dire passablement : écris-moi tous les quatre ou cinq jours comment tu te trouves ici, &, si tu as besoin de moi, j'accourrai...

— Je reſterai donc longtemps ici ? m'écriai-je avec une sorte d'effroi.

— Là, là ! ne vas-tu pas te croire perdue, parce que tu es à sept lieues de Paris ?... Je te conseille de te plaindre ! Tu n'auras pas à faire œuvre de tes dix doigts ici, mais rien de rien... Tu te lèveras quand tu voudras... tu mangeras à tes heures... tu feras la grasse matinée & mèneras la grasse vie des gens à rentes... Excusez !... Allons, avoue que cela te changera un peu, mignonne ?... Ah ! pendant que j'y songe, un conseil... Je connais la Champoudry comme je te connais & j'en réponds comme de toi-même : elle voudra, te voyant mal nippée, remonter un peu ta garde-robe... Laisse-la faire, &, surtout, ne te crois pas obligée de l'aider... Tu n'es pas ici pour travailler, mais pour prendre un repos que tu as bien gagné... L'hiver sera vite passé, &... Mais voilà Joseph !...

Ce n'était pas Joseph, mais Honorine, la servante de l'auberge, qui venait mettre le couvert. La maman Rateau se tut alors, & étendit ses vieilles bonnes mains vers la flamme ardente du foyer.

— Bigre de temps ! N'eſt-ce pas, ma fille ? dit-elle au bout de quelques inſtants en s'adressant à la servante, une grosse fille rougeaude qui n'avait pas l'air trop déplaisant.

— Oui, madame Rateau, répondit celle-ci.

— Tu me connais par mon nom & je ne te connais pas par le tien : comment cela se fait-il ? demanda la grand'maman en relevant la tête avec étonnement & en dévisageant la servante.

— Cela se fait, madame Rateau, qu'on parle assez de vous ici depuis que j'y suis pour que je vous connaisse sans vous connaître...

— Ah ! Et depuis combien de temps es-tu ici, ma fille ?

— Depuis la Saint-Jean dernière, madame Rateau.

— Et tu t'y plais, dans cette auberge ?

— C'eſt la maison du bon Dieu ! Je n'ai jamais vu des maîtres si doux à servir... Ils ne vous commandent pas, ils vous *disent*, & on eſt heureux de leur obéir... Je ne demande qu'une chose au ciel tous les dimanches, quand je suis à genoux sur le pavé de l'église de Saclay, c'eſt de faire croître cette maison en joies & en biens & d'y reſter jusqu'à la fin de mes jours...

L'arrivée de madame Jeanne, suivie de M. Joseph Champoudry, arrêta la servante dans son élan de reconnaissance.

— A table, maman Rateau, à table ! dit madame Jeanne, en indiquant à la brave vieille femme la place où l'on avait mis son couvert, un couvert d'argent, & son verre, un verre à fleurs d'argent, tandis que nous avions, nous, de petits verres tuyautés & des couverts en étain, le tout reluisant de propreté.

— Il faut, auparavant, que Joseph me dise pourquoi il a tant tardé à venir me présenter ses devoirs ! répondit la mère Rateau d'un air qu'elle voulait rendre sévère & qui n'était que bienveillant.

— Chère maman, répondit M. Champoudry avec

enjouement après l'avoir embrassée, ne fallait-il pas se débarbouiller un peu pour vous faire honneur ? Le feu de la forge ne vous rend pas faraud, allez !

— Joseph, tu n'es qu'un coquet! dit la mère Rateau en dépliant sa serviette.

La nappe était de toile bise, les serviettes aussi, mais serviettes & nappe sentaient bon la fleur de lavande. Les assiettes étaient vulgaires, mais réjouissantes à contempler avec leurs coqs jaunes & rouges peints au milieu. Le vin était un peu âpre, mais il semblait exquis, à moi surtout, habituée à boire de l'eau. La soupe était grossière, mais succulente : *elle tenait au corps*, comme disait la maman Rateau. Enfin, il y avait, répandu sur cette table & sur tous les visages qui m'entouraient, comme un parfum d'honnêteté & de bonté qui me gagnait vite le cœur. Les gens & les mets étaient appétissants. J'en oubliai presque les soucis de ma position. D'après ce qui m'avait été révélé en route par les discours de la mère Rateau, j'allais entrer dans l'inconnu, mais le seuil en était rassurant.

Tout le long du repas, il ne fut queſtion que de moi, à ma grande confusion. Ce qu'avait dit madame Jeanne, son mari le confirma avec une cordialité d'expressions qui me tira les larmes des yeux.

— Veux-tu bien ne pas pleurnicher comme ça ! me dit la mère Rateau en tirant doucement ma serviette, avec laquelle, dans mon trouble, je m'essuyais les joues.

— Grand'maman, lui répondis-je, je pleure de la joie que j'éprouve à voir combien madame Jeanne & son mari vous ressemblent...

— Pardi ! puisque ce sont mes enfants !...Toi aussi, tu me ressembles, Manette... Il n'y a que Jean qui ne vous ressemble pas, mes enfants...

En disant ces mots qui rouvraient la blessure douloureuse de son cœur, la mère Rateau s'était arrêtée, &, comme si nous eussions été des étrangers pour elle, elle reſta quelques minutes absorbée dans une sorte de rêverie dont elle ne sortit que pour pousser un cri.

— Jean eſt ici ! je le savais bien, moi ! il eſt ici ! il eſt ici ! répéta-t-elle avec joie en désignant une casquette accrochée au mur de la salle.

M. Champoudry & sa femme se regardèrent.

La maman Rateau voulut se lever.

— Reſtez, la mère, dit M. Joseph en la retenant doucement par le bras. Puisque vous avez découvert le pot aux roses, il n'y a plus moyen de vous rien céler... Cette satanée casquette ! nous l'avons assez cherchée... Enfin !... Nous pourrions vous dire que ce n'eſt pas celle de Jean, d'autant plus qu'il nous a supplié de vous taire sa présence ici... Mais le mensonge m'étrangle la gorge, la vérité eſt plus honnête... j'aime mieux parler net & franc... Jean était ici il y a une heure : il a disparu en vous voyant entrer, la petite & vous ; il a fui sans demander son reſte... Il eſt loin maintenant, s'il court toujours... Depuis le jour où vous l'avez chass.....

M. Joseph se reprit pour dire :

— Depuis le jour où il a démérité de vous, la mère, Jean a compris qu'il n'avait plus qu'une chose à faire : c'était de racheter par une bonne conduite la vilaine action qu'il avait commise en vous affligeant mal à propos... Il eſt venu ici, où il savait qu'il serait ac-

cueilli à cœur ouvert, & il a mis ses bras à notre disposition... Nous ne voulions pas d'abord, parce que, voyez-vous, la mère, quand on n'en a pas l'habitude, c'eſt rude le métier de charron... Mais le petit diable s'eſt montré si résolu à gagner le pain qu'il mangeait, il nous a si bien menacés, Jeanne & moi, de se laisser mourir de faim si nous persiſtions à refuser son aide, qu'il a fallu en passer par où il voulait... Je lui ai mis en main une doloire, & il s'eſt amusé d'abord à faire des copeaux... Puis il nous a regardés travailler, mon ouvrier & moi, & peu à peu il a appris à charronner comme un homme... En quelques mois, cela, la mère ! Ah ! c'eſt un vaillant gars que vous avez là !...

— Bon cher Jean ! murmura la maman Rateau, attendrie. Cher bon enfant ! je le reconnais bien à ce que vous m'en dites... Il m'a punie cruellement en me laissant pendant si longtemps sans nouvelles de lui ; mais je lui avais déjà pardonné, je lui pardonne encore... Le ciel eſt miséricordieux... il bénit ma vieillesse...

Pendant que la mère Rateau parlait, nous nous étions levées spontanément, madame Jeanne & moi, & nous nous étions jetées à son cou.

— Ah ! chers enfants ! murmura-t-elle de nouveau, que vous êtes bons d'aimer une pauvre vieille femme comme moi, qui ne pourra vous en récompenser !...

Puis, tout à coup, s'interrompant & nous repoussant doucement :

— Mais il eſt parti tête nue, alors ! s'écria-t-elle. Tête nue, par un froid pareil ! il prendra du mal, c'eſt sûr !... Ah ! le méchant enfant ! le méchant enfant !... Où eſt-il allé par ce temps, à cette heure ?...

— Je l'ignore, répondit le charron. Quand Jeanne eſt accourue me dire sa fuite précipitée, & la cause de cette fuite, j'ai pris mes jambes à mon cou & j'ai essayé de le rattraper... Ah ! ouiche ! je t'en moque ! le bigre, comme vous dites, la mère, le bigre avait de l'avance sur moi, il tenait la corde, & j'ai compris que je le poursuivrais en vain... D'ailleurs, m'eſt avis que vous ne tarderez pas à le revoir, la mère; car il a pris la route de Paris, &, quoique la rue Fer-à-Moulin soit un peu loin du Chriſt, je ne serais pas étonné que ce soir... ou demain...

— Je m'en vais... Adieu, mes enfants! dit la maman Rateau en se levant précipitamment. Donne-moi mon tartan, Jeanne... Prenez bien soin de Manette, surtout... Vous m'en répondez... Adieu... je reviendrai bientôt... Écris-moi, Manette...

— Comment, la mère, vous ne reſtez pas avec nous? s'écria le charron d'un ton de reproche où se lisait un chagrin sincère.

— Honorine eſt en train d'apprêter votre lit ! ajouta madame Jeanne, en joignant ses inſtances à celles de son mari pour retenir la maman Rateau.

— Eh bien ! & ma voiture, mes enfants ? répondit la brave vieille femme en s'arrachant à nos étreintes. Et ma voiture ?... Et mon cocher ?...

— Je vais le payer & le remercier, dit vivement le charron en ouvrant la porte.

— Tu vas me faire le plaisir de reſter tranquille, toi ! répliqua avec brusquerie la maman Rateau. Hé ! l'homme ! y êtes-vous ? ajouta-t-elle en hélant le cocher, qui fumait sa pipe dans la première salle de l'auberge.

— Voilà, notre bourgeoise, voilà ! dit il en se levant assez difficilement, comme un homme qui aurait eu un peu trop de vin dans les jambes.

Le charron & sa femme reconduisirent la mère Rateau jusqu'à la voiture, en m'empêchant de les suivre, à cause du froid, devenu très-vif. Bientôt un sourd roulement se fit entendre sur le pavé de la route, puis le bruit s'atténua petit à petit, puis je n'entendis plus rien que les battements précipités de mon cœur.

Aussitôt rentrée avec son mari, madame Jeanne vint à moi, &, devinant que j'avais besoin de repos, elle me conduisit dans la chambre qui m'était destinée.

— Chère Manette, dit-elle en m'embrassant avant de prendre congé de moi, cette chambre est la vôtre ; elle était destinée à la fille que le ciel nous avait envoyée & qu'il nous a reprise si vite. Personne autre ne l'a habitée avant vous... Si vous vous y trouvez mal, nous vous en chercherons une autre dans la maison... Mais, sauf erreur, celle-ci me paraît la meilleure... Et puis, si vous avez besoin de quelque chose, vous n'avez qu'à appeler, sans vous déranger : notre chambre est à côté, nous vous entendrons. Bonsoir, ma fille... Que Dieu vous garde !

Et, après s'être de nouveau assurée que rien ne me manquait des choses nécessaires, après avoir jeté quelques sarments sur le feu pour le raviver, elle s'en alla.

Pour la première fois de ma vie j'allais dormir sous un toit étranger, dans une chambre qui n'était pas celle où j'étais née, où mon cher père & ma pauvre maman étaient morts, où j'avais jusque-là vécu en compagnie de mes chers petits bessons...

VIII

Ainsi que j'eus depuis plus d'une occasion de le conſtater, on dort mal, & quelquefois même on ne dort pas du tout, la première nuit qu'on passe sous un autre toit que le sien, quelque hospitalier que soit ce toit étranger, quelque agréable que soit ce toit nouveau. L'âme a ses habitudes comme le corps, & chaque fois qu'on les change, ou qu'on les modifie seulement, elle proteſte. En outre, la transition était trop brusque, le contraſte trop grand. Il y avait trop loin de notre pauvre chambre de la rue Fer-à-Moulin, si froide, & de notre pauvre lit, si dur, à cette chambre ruſtique, chaude comme un nid, à ce large lit à baldaquin de serge verte, dans lequel j'étais comme perdue, presque étouffée sous les couvertures de laine & les draps de toile bise, blancs de lessive. Une reine n'eût pas été mieux couchée, & peut-être eût-elle dormi. Cela me fut impossible, & les longues heures de cette nuit d'hiver furent employées par moi à rêvasser, triſte ressource !

J'avais l'esprit assiégé de mille soucis. Je songeais à mes chers bessons & à l'engagement que j'avais pris au lit de mort de notre mère de veiller sur eux, de les élever dans la pratique du bien & de les diriger vers le bonheur. Je me demandais, avec des tressaillements

de terreur & des serrements de cœur douloureux, comment je ferais pour ne pas manquer à cet engagement sacré. Car ce n'est pas tout de promettre, il faut tenir; ce n'est pas tout non plus de vouloir, il faut encore pouvoir. Je voulais fermement, ardemment, mais comment pourrais-je? Pour l'heure présente j'étais dans le dénûment le plus absolu, dans la plus effroyable des misères, sans vêtements, sans pain, sans argent & sans moyens d'en gagner, puisque j'étais malade. Et malade pour combien de temps? Je l'ignorais, & cette nouvelle ajoutait encore à mes angoisses. De moi, je ne m'en souciais guère; &, seule, certainement je n'eusse pas conçu la moindre inquiétude de l'avenir ni du présent, non par insouciance, mais parce qu'après avoir fait tous mes efforts pour réussir à vivre, je me serais volontiers résignée à mourir. Mais je n'étais pas seule, mais les bessons étaient là-bas, dans la grande chambre froide de la rue Fer-à-Moulin, sans pain, presque sans vêtements, les pauvres chers anges! tandis que moi, qui eusse dû rester pour les réchauffer sur mon giron, de mon souffle & de mes caresses, je me dorlotais dans une bonne chambre bien close, dans un bon lit moelleux, comme une sans-cœur!

Et puis cette maladie, au bout de laquelle il y avait une honte; oui, une honte, quoi qu'en eût dit, pour me rassurer, l'excellente mère Rateau! cette maladie m'obsédait d'avance; je m'en parlais à chaque instant presque à l'exclusion de mes autres soucis. Qu'allait-il arriver? Comment me regarderait-on désormais? Et puis encore... & puis... j'étais bien jeune... Peut-être qu'au lieu de la honte, la mort allait venir... La mort! Et mes pauvres chers bessons? La mort! Ah! plutôt

la honte, mille hontes! pourvu que je pusse élever ces deux orphelins à qui j'avais juré de servir de mère.

Une fois élevés... eh bien! je serais libre alors, je m'appartiendrais, je pourrais disposer de moi & me punir du crime d'un autre, du crime d'un homme que je n'avais pas le droit de maudire...

Vers le matin je m'endormis, assez profondément même, puisque en ouvrant les yeux je m'aperçus qu'on était venu plusieurs fois pendant mon sommeil : le feu était allumé dans la cheminée, les meubles étaient rangés, mes vêtements enlevés. Le jour était trifte, & il était assez difficile de savoir exactement l'heure, comme je l'aurais sue par exemple chez moi, sans horloge ni montre, habituée que j'étais à la marche du soleil autour de la chambre. Mais je devinais bien qu'il devait être tard, & je ne tardai pas à en être assurée.

La porte s'ouvrit & madame Jeanne entra sur la pointe du pied.

— Ah! je suis réveillée, madame Jeanne, vous pouvez marcher sans crainte! lui dis-je en souriant.

Elle accourut vers mon lit, se pencha & m'embrassa sur les deux joues.

— Comment avez-vous passé la nuit, chère enfant? me demanda-t-elle en me prenant les mains, que j'avais brûlantes. Un peu de fièvre; vous n'avez pas assez dormi, ajouta-t-elle en hochant la tête.

— Oh! madame Jeanne! c'eft pour vous moquer? il doit être au moins midi!...

— Pas encore, mais cela ne tardera pas. Quand je dis que vous n'avez pas assez dormi, mon enfant, je veux dire que vous avez mal dormi... Les aiguilles de

l'horloge ont beaucoup marché, & votre petite cervelle aussi, n'eſt-ce pas?

— J'en conviens.

Madame Champoudry hocha de nouveau la tête & reprit :

— Il ne faut pas, mon enfant, il ne faut pas! Je veux, & ce vouloir-là eſt une prière, je veux que vous reſtiez bien sage, bien sage... ou nous nous fâcherons tout rouge... Vous ne voulez pas m'affliger?...

— Ce serait mal reconnaître vos bontés, madame...

— D'abord, mon enfant, entendons-nous bien : il n'y a pas plus de madame que de mademoiselle entre nous; vous vous appelez pour moi Manette comme je m'appelle Jeanne pour vous... Appelez-moi la Champoudry, comme les commères mes voisines, si cela vous arrange mieux, je n'y mets point obſtacle... Mais ce à quoi je m'oppose, & formellement, c'eſt à toute parole sentant la reconnaissance... Je n'ai encore rien fait pour vous, vous ne me devez rien, & moi, au contraire, je dois tout, & même autre chose à la maman Rateau... Je vous conterai cela plus tard, quand j'aurai votre confiance...

— Vous l'avez tout entière déjà, madame Jeanne! m'écriai-je, émue de ces accents bienveillants qui me rappelaient si bien ceux de la chère grand'maman.

— Non, non, reprit madame Champoudry, je ne l'ai pas encore tout à fait, il faut que la neige fonde... Mais je suis sûre que cela viendra, car vous êtes une bonne petite fille, & même assez grandette pour être une bonne petite femme...

L'allusion, quoique entourée de délicatesse, m'entra dans le cœur comme une flèche. Je sentis que je rou-

gissais. Madame Jeanne s'en aperçut, &, sans essayer d'expliquer sa parole, m'embrassa pour se la faire pardonner.

— Voyons, mon enfant, reprit-elle du même ton affectueux, vous sentez-vous en appétit? Vous avez mangé comme une mauviette, hier au soir : vous devez avoir faim?...

— Je vais me lever & descendre, répondis-je en cherchant de l'œil mes vêtements de la veille.

— Ma chère Manette, j'ai assez d'âge pour être votre mère, puisque ma petite Louisette aurait aujourd'hui le vôtre... (Ici la voix de madame Jeanne trembla un peu.) Je vous supplie donc d'avoir pour moi l'obéissance d'une fille comme j'aurai pour vous, je vous le promets, la tendresse d'une mère... Vous êtes malade... Si cela n'eût rien été, maman Rateau ne vous aurait pas enlevée à vos petites habitudes, elle ne vous eût pas privée de la présence de votre sœur & de votre frère, de vos chers bessons... Vous voyez que je suis bien au courant?... Quoique malade, il n'y a pas lieu de prendre inquiétude... Il suffit que vous gardiez le lit durant quelque temps... Cela ne sera rien... Aux premières anémones vous pourrez aller courir dans les prés...

— Et à quelle époque poussent-elles, les anémones? lui demandai-je, effrayée par le vague de cette date.

— Comment, petite ignorante, vous ne savez pas à quel moment de l'année viennent les anémones! s'écria madame Jeanne en riant d'un bon rire sain qui montrait, sans qu'elle parût y mettre de vanité, trente-deux dents irréprochables.

— Nous ne savons rien, nous autres filles de pau-

vres gens, lui répondis-je. Je ne sais même pas ce que c'eſt qu'une anémone... Pourtant, j'adore les fleurs!...

— Nous en cueillerons ensemble, Manette.

— Mais... ces anémones... quand viennent-elles, s'il vous plaît, madame Jeanne?...

— Elles viennent... elles viennent... Elles viendront bientôt... En attendant, mon enfant, prenez bien soin de votre chère petite personne... Ne vous laissez pas manquer de feu, surtout... Quand vous aurez besoin de quelque chose, n'importe quoi, frappez sur le plancher avec ce bâton que j'ai placé exprès à la tête de votre lit, dans la ruelle... Honorine ou moi nous monterons... Tout à l'heure vous aurez un bon bouillon... C'eſt celui que je fais tous les jours pour les rouliers qui s'arrêtent à notre auberge, & bien des duchesses s'en contenteraient, allez! en supposant toutefois que ces dames-là mangent de la soupe grasse...

Là-dessus elle me quitta & ne tarda pas à revenir avec un bol de bouillon fumant qu'elle posa sur une petite table, à côté de mon lit, à la portée de ma main. Puis elle redescendit, en me disant qu'elle allait revenir aussitôt. Je l'attendis. D'ailleurs, le bouillon était trop chaud pour être bu.

Dix minutes environ se passèrent sans qu'elle revînt. J'attendis dix minutes encore, puis je me décidai à boire. Le bouillon n'était plus chaud, mais il n'était pas encore froid, & je trouvai que les rouliers étaient des gens bien heureux d'en avoir tous les jours de pareil à leur disposition.

Enfin madame Jeanne remonta. Je remarquai son visage animé, ses yeux rouges comme si elle eût pleuré; mais je ne me crus pas autorisée à faire tout haut

cette remarque, bien qu'elle m'attriſtât, parce qu'il me semblait que je devais être pour quelque chose dans ce changement de physionomie.

— Buvez ce doigt de vin, mon enfant, me dit-elle en me versant à boire d'une longue bouteille qu'elle venait d'apporter... Buvez, buvez, mignonne, cela vous fortifiera, ajouta-t-elle en voyant que j'hésitais.

Pendant que je me relevais pour boire, elle s'empressa d'arranger les oreillers & de me border.

— Nous ferons votre lit tantôt, chère fille, reprit-elle, & alors vous pourrez vous lever un peu, puisque vous en avez si grande envie... Mais, je vous en préviens, vous n'irez pas plus loin que la cheminée... D'ailleurs il fait un temps à ne pas mettre un païen dehors... Et cependant, ajouta-t-elle en soupirant, il y a nombre de chrétiens qui sont sur les routes à présent, même ceux qui n'y ont que faire...

— Pauvre chère maman Rateau! pauvre Jean! murmurai-je.

— Ça me fait du bien, mignonne, de vous entendre parler ainsi! me dit madame Jeanne en m'embrassant comme pour me remercier.

— J'ai pensé toute la nuit à elle, & aussi à lui, repris-je. Chère grand'maman! à son âge! se trouver la nuit sur une grande route déserte, par un mauvais temps, presque seule, puisque ce cocher, sur son siége...

Madame Champoudry m'interrompit :

— Elle n'était pas seule, ma mignonne!... Quelqu'un l'a accompagnée depuis Saclay jusqu'à la rue Fer-à-Moulin, & il n'aurait pas fallu qu'on songeât à

lui malfaire : ce quelqu'un-là se serait fait tuer pour la défendre...

— Brave Jean! m'écriai-je en sentant deux grosses larmes me couler le long des joues.

— Vous avez donc deviné que c'était lui?... Et qui donc en effet eût été capable de ce dévouement-là? Qui donc, si ce n'eſt lui? D'abord ça allait tout seul, quoiqu'il fît froid & qu'il eût la tête nue... Ça allait tout seul... Il se tenait tant bien que mal accroché derrière la voiture, en ayant soin de ne pas se montrer au cocher & encore moins à la maman Rateau, que cela eût navrée de le voir ainsi, par ce froid, à peine vêtu... Mais le retour, c'eſt ça qui a été rude! car il eſt revenu cette nuit même, à pied!... Il avait accompagné sa grand'mère : cela lui suffisait...

— Pauvre Jean!... Je suis sûre que la maman Rateau ne s'eſt doutée de rien?...

— Heureusement & malheureusement, mon enfant. Heureusement, parce que, comme je vous le disais, elle eût eu le cœur navré de penser que pour elle il s'était exposé à prendre du mal... Malheureusement, parce que ne sachant rien, ne se doutant de rien, elle qui espérait voir son petit-fils, ne fût-ce qu'un inſtant, a pu croire qu'il la boudait toujours, & elle a dû en souffrir... Ah! c'eſt un bien bon cœur, Jean, mais aussi une bien mauvaise tête!

— C'eſt pour cela, chère madame Jeanne, que vous avez pleuré tout à l'heure, n'eſt-ce pas? m'écriai-je involontairement.

— Pour cela & pour autre chose, Manette, répondit madame Champoudry sans se fâcher de mon indiscrétion. Oui, certes, j'ai été chagrine en apprenant, de sa

bouche même, que Jean n'avait pas voulu se montrer à sa grand'mère, qu'il aime bien pourtant, à sa façon... Mais ce qui m'a chagrinée au même point, c'eſt quand...

Madame Jeanne hésitait, cherchant un biais pour me dire ce qu'elle avait à me dire, & ne le trouvant pas.

Je vins à son aide :

— Ce qui vous a chagrinée, bonne madame Jeanne, lui dis-je, c'eſt qu'il ait refusé de se montrer à moi, ou plutôt de me voir, n'eſt-ce pas?...

— Oui, c'eſt cela, chère enfant... j'essayerais en vain de vous le cacher... Et c'eſt ce qui m'a fait peine... Et c'eſt pour cela que j'ai pleuré comme une Madeleine... Le cruel! il vous aime, pourtant, mais à sa façon, comme il aime sa grand'mère...

— Jean eſt un bon garçon, repris-je d'une voix un peu altérée, car j'étais sensible à cette injure imméritée, d'abord à cause de l'injure, ensuite à cause de celui de qui elle venait; Jean eſt un bon garçon, un brave garçon... Je l'aimais, je l'aime encore, comme une sœur aime son frère...

— Mais, malheureuse! s'écria madame Jeanne en m'interrompant, mais, ma chère Manette... Ah! ces enfants-là me feront perdre la tête! ajouta-t-elle en m'embrassant pour me cacher son embarras.

Qu'avait-elle voulu me dire?

IX

Des jours & des jours se passèrent. Je gardais toujours la chambre, dont tous les objets m'étaient aussi familiers que si je l'eusse habitée depuis mon enfance.

C'était bien la chambre imaginée par une mère pour sa fille. Ce n'était pas riche, mais cela abondait en excellentes intentions, en minuties dont on ne connaît l'importance qu'à l'user. Les meubles étaient de vieux meubles de campagne, en chêne bruni par le temps, sur lequel les clavures de fer reluisaient comme de l'argent. Les chaises & deux fauteuils, du même âge que les meubles, étaient recouverts de cette étoffe si gaie à l'œil que portaient en robes nos grand'mères & que l'on essaye aujourd'hui de remettre à la mode. Outre sa glace à trumeau, la cheminée était ornée de deux globes de verre sous lesquels on voyait une foule de reliques fanées qui certainement étaient autant de choses ayant appartenu à la petite Louisette, à cette chère morte que nulle sœur vivante n'avait remplacée dans le cœur de sa mère, vraiment inconsolable de sa perte & ne voulant pas en être consolée. C'étaient des souliers d'enfant, presque des souliers de poupée, ce qu'on appelle des petits *cocos*, qui n'avaient jamais marché, cela se devinait à leurs semelles intactes; puis des joujoux avec lesquels on avait dû apaiser les dou-

leurs de la dentition, un hochet en ivoire, un collier de corail, une petite croix à la Jeannette, je ne sais plus quoi encore, tout un monde de ces charmantes inutilités, de ces adorables babioles que les mères sont si heureuses de donner à leurs enfants, qui sont si joyeux de les posséder. Accrochés de chaque côté de la glace, & ornés de brins d'immortelles arrachés sans doute à la couronne de la morte, étaient deux portraits au daguerréotype un peu effacés, représentant Louisette à deux âges différents, deux dates extrêmes, dont la première était une espérance & la seconde un regret : Louisette à peine née & Louisette à peine morte.

Ces deux petits portraits attiraient obstinément & spécialement mon attention durant les longues heures de rêverie auxquelles j'étais condamnée. Cette enfant que je n'avais jamais vue, je la ressuscitais par la pensée, je la voyais marcher ses premiers pas, ses chers petits petons roses dans ses petits cocos bleus; je l'entendais bégayer ses premiers mots de tendresse, qui sont plus un langage d'oiseau qu'un langage humain, & chaque fois que je l'évoquais ainsi, la voyant me sourire & l'entendant me parler, je sentais mon flanc tressaillir & mes entrailles se remuer... Il se faisait en moi un travail dont je ne me rendais pas bien compte; mes pensées prenaient une couleur qu'elles n'avaient pas eue jusque-là : je devenais grave en devenant femme.

Mes préoccupations personnelles ne m'empêchaient pas de songer aux autres, aux bessons, à grand'maman Rateau, à Jean...

Dès le lendemain de mon arrivée au Christ, j'avais griffonné quelques lignes de ma meilleure écriture, de

ma plus grosse écriture devrais-je dire, à l'adresse de la mère Rateau, d'abord pour la rassurer sur le compte de son petit-fils & lui annoncer son retour à l'auberge de madame Jeanne; ensuite pour être rassurée moi-même sur le compte de mes bessons par les nouvelles que je la priais de m'en donner. Je n'oubliais pas non plus ma petite amie Chiffonnette; outre que je l'aimais beaucoup comme une compagne assidue de mes premières années & de mes premiers jeux, je lui étais reconnaissante des soins de sœur aînée qu'elle avait eus pour mon petit Louis & ma petite Rosette. Je priais la maman Rateau d'embrasser mille fois pour moi tout ce cher petit monde qui me tenait tant au cœur, en soupirant d'être empêchée de l'embrasser moi-même.

Quant à Jean, sa conduite à mon égard m'attriſtait & j'essayais de me l'expliquer afin de pouvoir la lui pardonner. Il était revenu au Chriſt, avait repris ses habitudes que rien n'avait interrompues, car Jean était sobre, il aimait le travail, & l'atelier le voyait plus souvent que le cabaret, me disait madame Jeanne, que j'interrogeais fréquemment sur lui. Il était revenu au Chriſt, mais il s'était toujours obſtinément refusé à se montrer à moi, malgré les invitations pressantes que lui avait faites à ce sujet sa marraine, qu'il s'était plu ainsi à chagriner sans vouloir faire connaître le motif de son obſtination.

— Jean ne m'aime plus! disais-je alors à madame Champoudry, quand, mise par moi sur ce chapitre qui m'intéressait tant, elle était forcée de m'avouer, ce qui lui coûtait, les réponses nettes & claires de son filleul. Jean ne m'aime plus! Jean ne m'aime plus! répétais-je triſtement.

— Mais si ! mais si !... il vous aime toujours, ce sauvage enfant ! répondait madame Jeanne avec une sorte d'impatience amicale qui m'étonnait toujours. Mais si, il vous aime, Manette, & c'eſt précisément parce qu'il vous aime qu'il ne veut pas vous voir... Chaque fois que je lui parle de cela (car vous devez bien penser que je ne me rebute pas de ses sauvageries & que je reviens à la charge aussi souvent que je le peux); chaque fois que je lui parle de cela, il me regarde fixement entre les deux yeux, comme prêt à éclater, à m'ouvrir tout entier son cœur, qu'il entre-bâille seulement & où je vois grandir chaque jour un chagrin qui l'étouffera si l'on n'y porte remède, puisque je l'ai vu pleurer en prononçant votre nom...

La conversation en reſtait là , soit que madame Champoudry fût empêchée de la continuer, soit qu'elle hésitât à m'éclairer tout à fait sur les véritables sentiments de Jean & qu'elle préférât que la révélation m'en vînt de lui ou du hasard.

M. Champoudry qui, lui, n'avait pas les mêmes raisons inconnues pour refuser de me voir, montait auprès de moi aussi fréquemment que cela lui était possible afin de s'assurer par lui-même de l'état de ma santé. Ce rude homme, habitué à parler aux rouliers & aux chevaux, trouvait pour causer avec moi, pendant de courtes minutes il eſt vrai, un accent & des paroles d'une douceur extrême : l'âme de sa femme voltigeait sur ses lèvres & dans ses yeux. Lorsqu'il était là, je ne me sentais pas en présence d'un homme. .

Six semaines environ après mon arrivée dans la maison du charron, j'accouchais, au milieu de douleurs inouïes, d'un enfant, d'un garçon.

Je ne me crois pas un monſtre, & cependant, je le confesse en toute humilité, lorsque la sage-femme présenta cet enfant à mes caresses, je le repoussai avec horreur, je suppliai à grands cris qu'on me l'ôtât de la vue. J'étais une mauvaise mère, oui, une mère dénaturée; je reniais le fruit de mes entrailles parce qu'il n'était pas le fils de mon amour, mais bien l'enfant du crime!

Madame Champoudry, si bonne d'ordinaire, sentit le miel de son cœur se changer en fiel devant ma farouche attitude, inexplicable & par conséquent impardonnable pour elle. Elle si tendre, si pitoyable, si miséricordieuse, elle trouva pour flétrir mon insensibilité un mot cruel que j'entends encore siffler à mon oreille. Devant ce mot dont elle voulait faire un châtiment mérité, & qui n'était qu'une insulte gratuite, je me redressai tout d'une pièce sur mon lit de douleur, pâle, frissonnante, indignée... puis je retombai lourdement sur l'oreiller, résignée à souffrir davantage, & de grosses larmes roulèrent dans mes yeux & m'obscurcirent le regard :

— Ma mère, ma mère! murmurai-je, comme prenant cette chère morte à témoin.

— Pardonne-moi, Manette, pardonne-moi! murmura à son tour madame Jeanne en buvant de ses baisers les larmes qu'elle me faisait répandre. Manette, pardonne-moi, je t'en conjure!...

Et comme je ne répondais pas, ne le pouvant pas, puisque je suffoquais, elle crut que je lui gardais rancune de sa colère & elle se mit à sangloter en me demandant de nouveau pardon.

Enfin la parole me revint. Je tournai mes yeux tou-

jours noyés vers cette pauvre chère femme qui s'accusait à son tour si injuftement de dureté, de mauvais cœur & qui se disait à elle-même l'injure qu'elle m'avait adressée quelques minutes auparavant, s'imaginant ainsi me la reprendre ; &, d'une voix où vibrait toute la reconnaissance que je ressentais pour ses soins maternels :

— Vous êtes bonne & je vous aime, madame Jeanne, lui dis-je.

Puis, sûre d'avoir été comprise, je fermai les yeux & les lèvres, n'ayant plus la force de parler ni de voir, & heureuse de me réfugier en moi-même pour y trouver une juftification dont j'avais besoin.

— Laissons-la dormir, la chère fille ! murmura madame Jeanne en tirant les rideaux.

Je reftai seule, bien seule, & véritablement *délivrée* alors.

Dormir ! je l'essayai, mais sans y parvenir. Tout ce que je pus obtenir, ce fut un demi-sommeil, une somnolence pleine de charme, où l'on se sent comme bercée par le rêve sans quitter terre pour cela. Pendant une heure, deux heures peut-être, je reftai dans cet état indéfinissable, que j'aurais voulu prolonger & qui malheureusement cessa tout à coup.

A la porte de la chambre quelqu'un sanglotait, mais si fort que j'en fus réveillée. Je me dressai sur mon lit pour mieux écouter, étonnée. Qui pleurait ainsi ? Ce ne pouvait être madame Jeanne. Peu à peu, des mots sans suite alternant avec les sanglots, je crus diftinguer la voix de mon ami Jean. Lui ! Et pourquoi pleurait-il donc ainsi ?

— Jean ! eft-ce...

J'allais dire : Eſt-ce toi ? Je me repris pour demander :

— Eſt-ce vous, Jean ?...

On ne me répondit pas d'abord, & les sanglots cessèrent, mais pour continuer avec plus d'intensité.

— Ah ! Manette! Manette! murmura Jean.

— Pourquoi n'entrez-vous pas, Jean? lui criai-je d'un accent de reproche. La clef eſt sur la porte, entrez, je serais heureuse de vous voir & de vous embrasser, mon ami Jean...

— Adieu, Manette ! me cria-t-il.

J'insiſtai, j'appelai Jean de tous les noms d'autrefois, en donnant à ma voix toutes les caresses de la prière : Jean fut sourd, & bientôt il devint muet, car je n'entendis plus rien, ni cris, ni sanglots. Il avait sans doute disparu.

J'écoutai avec attention pendant quelque temps encore, sans parvenir à saisir le moindre son. Le silence le plus profond régnait maintenant sur le palier comme dans ma chambre. J'avais très-soif : je bus quelques gorgées d'une potion qui chauffait sur une veilleuse placée près de mon lit, & cette fois je m'endormis profondément.

Quand je me réveillai, il faisait nuit. A mon chevet, épiant mon réveil, était assise la bonne madame Jeanne.

— Où eſt-il? lui demandai-je en l'apercevant.

Je parlais de Jean : elle crut que je lui demandais des nouvelles de *l'autre*.

— On a soin de lui, répondit-elle. Nous l'avons donné à la Robin-Rose, de Saclay, qui eſt accouchée

depuis un mois & qui a assez de lait pour deux enfants... N'aie pas peur pour lui, ma fille...

Madame Champoudry me tutoyait maintenant, & cette familiarité, loin de me choquer, me réconfortait comme une caresse : je me sentais mieux sa fille ainsi.

Je renonçai pour l'inſtant à l'entretenir de Jean.

— Maman Rateau nous a promis de venir demain ou après, reprit-elle tout en arrangeant les oreillers sous ma tête & en me bordant, comme elle ne manquait jamais de le faire chaque fois qu'elle se trouvait dans ma chambre, pour s'occuper, pour ne pas reſter oisive. Et avec la maman Rateau, ajouta-t-elle, il va sans dire que nous verrons tes petits bessons... Tu grilles d'envie de les manger de baisers, n'eſt-ce pas ?

Mon regard répondit éloquemment, chargé qu'il était de reconnaissance.

— Je t'ai promis qu'aux premières anémones tu serais sur pied, reprit madame Jeanne, & le printemps te tient parole : il y a déjà des anémones dans les bois & des marguerites dans les prés... Dans huit ou dix jours tu iras en cueillir de quoi faire des couronnes à tes bessons... Jusque-là, chère fille, continue à être bien sage, à ne pas faire d'imprudence, & la mère Jeanne sera contente de toi !...

Là-dessus, m'ayant embrassée sur les deux joues & sur les deux yeux, elle me quitta, en me recommandant d'essayer de dormir.

Je lui obéis comme à ma propre mère.

X

Malgré la promesse qu'elle en avait faite à madame Champoudry, la maman Rateau ne vint pas. Quant à celle que madame Champoudry m'avait faite à moi-même, elle se réalisa : au bout de quinze jours j'étais sur pied, j'allais & venais dans la maison, où j'essayais de payer mon hospitalité en tâchant de me rendre utile, mais sans pouvoir y parvenir ; car, chaque fois que je voulais aider Honorine dans sa besogne, madame Jeanne s'y opposait en me disant que cela ne me regardait pas.

— Quand tu iras tout à fait bien, ajoutait-elle, je ne dis pas : tu nous aideras alors à faire des bavolets & des jupes pour les petites personnes, & des robes pour les grandes. Mais, d'ici là, reste tranquille, s'il vous plaît...

Madame Champoudry & son mari étaient pour moi aussi affectueux qu'au premier jour. Cependant je voyais bien qu'ils avaient quelque peine secrète, malgré le soin qu'ils prenaient de me la cacher. Ils évitaient de parler de Jean devant moi, & j'évitais à mon tour de leur demander où il était. Je le devinais parti, & parti à cause de moi, qu'il ne voulait pas revoir. A cause de moi donc ces braves gens, qui aimaient Jean comme un fils, souffraient, d'autant plus qu'ils fai-

saient contre chagrin bon cœur & bon visage. C'était mal payer ma dette de reconnaissance. Aussi j'appelais de tous mes vœux le moment où, les forces m'étant revenues avec la santé, je pourrais prendre congé d'eux & songer sérieusement à aller quelque part gagner ma vie, je veux dire celle de mes deux bessons &... d'un troisième enfant.

On était vers le milieu du mois de juin. Un matin que j'étais sur le seuil de l'auberge, assise sur une chaise, rêvant assez triftement, le piéton de Saclay passa &, s'arrêtant devant notre porte, il tira une lettre de son sac de cuir & en lut tout haut la suscription : MADAME *Manette Thévenet*, *chez Madame Champoudry*, *aubergiste*.

— C'eft moi, monsieur, lui dis-je avec empressement, en me levant & en allant recevoir la lettre.

Je crus d'abord qu'elle était de la mère Rateau & qu'elle m'annonçait, avec son arrivée prochaine, celle de mes chers bessons. Mais ayant lu & relu sa suscription avant de l'ouvrir, & ayant remarqué ce qu'elle avait d'étrange, je compris qu'elle ne pouvait être de la grand'maman, & j'en brisai l'enveloppe en me demandant de qui elle pouvait bien être alors.

C'était une lettre de Jean, une lettre de quatre pages d'une grosse écriture irrégulière. Je la lus avec émotion :

« *Je vais vous faire de la peine*, *Manette*, *je vous en demande bien sincèrement pardon. Vous n'avez dû rien comprendre à ma conduite tout le temps que je suis resté chez ma marraine pendant que vous y étiez. Je vais vous l'expliquer autant qu'il me sera pos-*

sible de le faire, en vous priant d'avance d'excuser les mots qui çà & là pourront vous blesser. Les mots viennent de mon ignorance des usages du monde; mais mes intentions viennent de moi, & je n'ai pas l'intention de vous affliger, encore moins de vous blesser. Vous avez l'intelligence qu'il faut pour comprendre les choses difficiles à dire.

« Manette, je vous aime depuis que vous êtes au monde. Nous avons joué ensemble, nous avons grandi ensemble, &, en grandissant, moi j'ai pris pour vous une affection de plus en plus forte. Nous étions quasiment comme frère & sœur pour tout le monde; mais, pour moi, nous étions autre chose. A force de vous entendre m'appeler votre petit mari *& de vous appeler* ma petite femme, *je me suis imaginé qu'il ne serait pas impossible qu'un jour nous fussions réellement mari & femme* pour de bon. *C'est ce qui m'a perdu, Manette. Et cependant, quoi de plus naturel & de plus permis que ce rêve? Vous étiez bien jolie pour une fille du peuple, plus que bien jolie, bien belle, mais enfin vous étiez du peuple comme moi, aussi pauvre que moi, & moi aussi honnête que vous. Nous nous valions, à ce qu'il me semble, & il me semble aussi que nous aurions pu être heureux.*

« Ah! ma chère Manette, ma chère Manette! Tu ne sauras jamais à quel point je t'aimais, ni avec quelle violence mon cœur battait quand je songeais au jour où, endimanchés tous les deux, sortant de la mairie & de l'église, la grand'maman en tête, nous nous en irions danser le rigodon nuptial A la Belle Moissonneuse *ou* A l'Arc-en-Ciel! *J'avais vu passer bien des mariés, en vagabondant dans le quartier;*

mais jamais aucune mariée ne m'avait paru aussi belle que toi, ni aucun marié aussi heureux que je l'aurais été ce jour-là... ce jour-là, qui ne viendra jamais, jamais, jamais!

« *Misérable Roupanel! Pourquoi ne me l'a-t-on pas laissé écharper?... J'aurais eu je ne sais quelle sauvage volupté à lui fouiller la poitrine avec mes ongles pour lui arracher du cœur les battements de bonheur qu'il avait éprouvés en te tenant dans ses bras, le monstre!... Ah! ce n'avait été qu'une minute, lorsqu'en entrant dans la chambre dont je venais d'enfoncer la porte à coups de pieds, trop tard, trop tard, trop tard! j'aperçus... Ah! le sang me monta aux yeux & m'aveugla... Cette minute m'a sonné depuis bien des heures d'insomnie, de désespoir, de rage, de folie... Oui! j'ai été fou parfois, mais fou furieux! Parfois il me prenait des envies forcenées de te tuer, Manette, & de me tuer après, tant ce souvenir m'obsédait &* m'insupportait... *Je vous en demande pardon, Manette!*

« *Plus tard, sans oublier, car c'était impossible, je me suis fait une raison, &, comme je vous aimais assez pour vous épouser malgré la tache ineffaçable qu'avait laissée sur votre vie jusque-là si pure un misérable que la loi n'a pas assez sévèrement puni, je m'étais dit ceci :* Si l'enfant meurt, *j'épouse la mère, qui redevient alors jeune fille;* si l'enfant vit, *je me condamne à mourir, ne pouvant vivre sans Manette & ne voulant pas d'elle avec sa honte vivante. Ah! comme j'ai souhaité la mort de cet enfant, de votre enfant! Manette, pardonnez-moi! Autant j'aimais vos bessons, quoiqu'ils fussen*

eux aussi, de petits Roupanel, autant je haïssais d'avance cette créature conçue dans l'ignominie... J'espérais, oui, j'espérais! Vous étiez jeune, très-jeune à l'époque du crime... Il me semblait impossible que ce qui a lieu pour les autres femmes eût lieu pour vous, qui n'étiez pas encore femme... Je me trompais, & la Nature cette fois s'est trompée elle-même... Vous êtes devenue mère... L'enfant vit... Il est très-bien portant... Vous l'aimez peut-être... car c'est ainsi, paraît-il : d'où qu'il vienne, l'enfant est sacré pour sa mère, à croire parfois qu'il ne vient que d'elle seule, & non pas d'un autre... Votre enfant vit... Vous avez entendu mes sanglots à travers la porte de votre chambre... Je venais de le voir passer dans les bras de ma marraine, à qui j'avais failli l'enlever pour l'écacher contre la muraille... Pardonnez-moi, Manette! J'en ai horriblement souffert : c'est ma punition & mon excuse... Pardonnez-moi & recevez mon adieu. Je ne vous importunerai plus jamais maintenant ni de mes sanglots, ni de mes lettres, ni de mes reproches, ni de mes menaces...

« Adieu, Manette! je t'aimais & je t'aime encore. C'est parce que je t'ai aimée, c'est parce que je t'aime que je te fuis pour l'éternité. Nous ne nous reverrons plus, même là où l'on dit qu'on se revoit après la mort. J'ai trop souffert ici-bas pour vouloir souffrir encore là-haut...

« JEAN. »

— Qu'as-tu donc à pleurer ainsi, ma fille? me demanda madame Jeanne, survenant comme j'achevais la lecture de cette douloureuse confession.

Involontairement je froissai la lettre qui la contenait & la cachai dans ma main, pour qu'il ne prît pas fantaisie à ma bienfaitrice de me demander à la lire.

— Des secrets avec moi, Manette! s'écria-t-elle d'un ton de reproche, presque offensée.

— Oh! madame Jeanne! madame Jeanne! répondis-je, à mon tour offensée qu'elle me supposât capable de faire des cachoteries avec elle.

— Je n'ai pas le droit de savoir qui t'écrit, ma fille, reprit-elle d'une voix radoucie. Seulement, comme je te vois pleurer, je me crois autorisée à m'inquiéter du sujet de ton chagrin, voilà tout. Mon cœur t'eſt toujours ouvert, Manette, il ne te sera jamais fermé : tu peux y verser sans crainte toutes tes confidences, comme en un tombeau.

— Oh! ma chère mère! lui dis-je. Je comprends à présent ce que vous vouliez me dire à propos de Jean...

— Il t'a écrit ce qu'il n'osait t'avouer de vive voix, n'eſt-ce pas? s'écria madame Champoudry, heureuse que Jean eût enfin parlé.

— Comme il m'aimait, madame Jeanne! comme il m'aimait!

— Il t'aimera ainsi jusqu'à la fin de ses jours, Manette, sois-en sûre; & tu n'auras pas à te repentir d'être sa femme... Allons! allons! tout s'arrange mieux que je ne l'espérais. . Nous aurons une noce cette année!...

En voyant madame Jeanne si joyeuse, je n'eus pas le courage de la détromper. J'eus au contraire celui de sourire.

— Tu me montreras sa lettre... plus tard, n'eſt-ce

pas, petite cachotière?... dit-elle en jetant du grain à ses poules, qui picoraient sur la route.

— Oui... plus tard, répondis-je en souriant de nouveau, mais avec effort.

Elle rentra, &, de peur qu'en revenant elle ne me surprît pleurant, je m'en allai du côté des étangs, le long des saules, où je m'assis pour pleurer à mon aise.

XI

Les étangs de Saclay, que sépare la route de Jouy, occupent une superficie immense & forment un désert très-pittoresque. Inconnus des Parisiens, à cause de leur éloignement de tout chemin de fer, c'eſt à peine si, en automne, ils sont battus par quelques chasseurs, — de véritables amateurs, car le gibier aquatique pullule là comme les animaux dans l'arche, & je prenais plaisir à voir s'envoler de leurs roseaux une foule de grands oiseaux à plumage charmant : flamants aux pattes roses, grues à la crête d'or, poules d'eau au rire moqueur, & d'autres encore.

A l'extrémité du second étang, juſte au-dessus de la vanne, eſt un petit pavillon habité par le garde & sa famille. C'eſt le côté le plus agréable, quoique désert aussi, de cette vaſte plaine inondée. C'était là que je dirigeais le plus volontiers mes promenades depuis

qu'il m'était permis de sortir. J'étais dans une solitude complète, mais sans qu'il y eût pour moi le moindre danger à redouter : la route de Jouy n'était pas loin, & le pavillon du garde était tout près.

Je m'assis à l'ombre d'un saule, sur l'herbe, & je relus la lettre de mon cher Jean.

Cette lettre, malgré ses brutalités, ne me choquait pas, comme semblait l'avoir craint celui qui me l'avait écrite. J'y revoyais mon compagnon d'enfance tout entier, avec ses emportements & sa tendresse. Il m'aimait... d'amour! Le sentiment particulier dont il était victime n'était plus cette douce & sereine amitié qui me causait tant de plaisir, mais sans me faire battre le cœur trop fort. J'aimais Jean, moi, d'une façon tranquille & sûre; je m'étais habituée à le regarder comme mon protecteur naturel depuis la mort de mon père; je grandissais dans l'idée que nous grandirions ainsi ensemble jusqu'à l'heure où l'on est assez grand pour se marier. Il ne me répugnait nullement de penser qu'un jour j'aurais le sort de ma mère, c'est-à-dire qu'ouvrière & femme d'ouvrier j'aurais une taulée d'enfants autour de mes jupes me demandant du pain avec de petits cris de moineaux effrontés. Je n'avais aucune raison pour me rêver une autre existence, & si celle-là n'était pas précisément brillante, elle n'était pas non plus si sombre que je dusse d'avance regimber contre elle. Ainsi donc, d'après le cours ordinaire des choses, j'étais destinée à devenir tôt ou tard madame Jean. C'était affaire conclue, sans que personne cependant en eût ouvert la bouche. On se fiance ainsi dans nos faubourgs.

Quant à l'amour, à ce sentiment tumultueux qui

fait courir le sang avec plus de force dans nos veines, qui nous brise le cœur sous l'émotion, qui nous éblouit, qui nous brûle, qui nous consume, je l'ignorais... alors! J'acceptais, sans les comprendre, les violences de tendresse de mon cher Jean, de deux ou trois ans moins jeune que moi; je les acceptais, mais je ne les lui rendais pas.

Ce jour-là, en relisant sa lettre sur le bord de l'étang, au bruit monotone des rainettes mises en gaieté par le soleil, en voyant clairement combien notre exiftence, à lui & à moi, aurait pu être heureuse, & comment elle se trouvait irrémédiablement troublée par le fait d'un crime que je n'avais pas commis & dont j'étais condamnée à porter la honte jusqu'à la fin de ma vie; — en voyant cela, l'amertume me prit, des idées noires tourbillonnèrent dans ma tête affaiblie par les derniers assauts subis. Cet enfant que haïssait si violemment Jean, je l'avais haï, moi aussi, en même temps que lui, mais, hélas! sans avoir les mêmes droits que lui de le haïr. L'indifférence cruelle que je lui avais témoignée dès la première minute de sa naissance & qui avait si juftement indigné l'excellente madame Jeanne; l'indifférence que je lui témoignais encore en ne cherchant pas à le voir & en me contentant seulement de m'informer de sa santé comme j'aurais pu le faire à propos de l'enfant d'une étrangère, — cette indifférence, j'en souffrais sans pouvoir la vaincre. J'en souffrais d'autant plus que, quoique comprenant combien elle était coupable, je n'avais pas le courage de me la reprocher, parce que je comprenais aussi quel obftacle cet enfant était à mon repos, à mon bonheur & à ma réhabilitation aux yeux de la société, qui

repousse les filles mères & qui croit toutes les fautes remises par le mariage.

— Me voilà malheureuse & déshonorée à jamais! murmurais-je. Jean, le seul brave cœur qui eût consenti à m'épouser malgré la tare, involontaire mais indélébile, dont eſt couverte ma réputation, Jean s'éloigne de moi, je ne le reverrai plus; sa lettre m'indique assez combien sa détermination eſt irrévocable... Qui voudra de moi maintenant? personne. Et reſtée seule, sans mari, sans protecteur, avec cet enfant qui sera la preuve vivante de ma honte, on me montrera du doigt, on me repoussera; les mères vertueuses éloigneront de mon contact leurs demoiselles irréprochables, les femmes qui n'ont pas failli me jetteront au visage la boue de leur mépris... O Dieu! puisqu'il y a déshonneur pour moi à vivre, pourquoi ne permettez-vous pas que je meure?...

Peu à peu, en m'abandonnant à ces pensées amères, sœurs des pensées siniſtres de mon cher Jean, je m'étais levée, &, sans avoir une exacte conscience de ce que je faisais, je descendis le talus au bord duquel j'étais assise quelques minutes auparavant, & j'avançai droit devant moi, écartant les roseaux qui obſtruaient l'entrée de l'abîme où je voulais me réfugier...

Un cri me réveilla à temps. A temps aussi un bras me retint. Un pas de plus & je disparaissais sous l'eau verte du marécage.

Le cri avait été poussé par une dame arrêtée en haut de la berge. Le bras appartenait à un jeune homme dont le regard, en rencontrant le mien, me causa une impression singulière. C'était aigu, cela me tortillait le cœur, & cependant je n'en souffrais pas.

— Mais tu es donc folle, ma petite!.. s'écria-t-il. Pardon, mademoiselle... mais vous alliez vous noyer!..

Sa voix était émue en prononçant ces paroles-là : il avait eu peur pour moi! pour moi qui souriais comme font les enfants & les fous!

Il m'aida à remonter le talus le long duquel j'avais glissé sans m'en apercevoir, & une fois qu'il se fut assuré que j'étais tout à fait hors de danger, il me lâcha le bras.

La dame alors s'approcha de moi & sembla me regarder avec plus de curiosité que d'intérêt.

— Comprenez-vous quelque chose à cela, milady? lui dit le jeune homme en me regardant aussi, mais avec plus d'intérêt que de curiosité. Si jeune, si jolie, si mignonne, avoir des idées pareilles?... Car, avouez-le, mon enfant, c'est volontairement que vous alliez vers l'étang?...

— Je ne sais pas, monsieur, répondis-je. Je rêvais... Je ne suis pas encore bien réveillée, ajoutai-je, puisque j'oublie de vous remercier du secours que vous m'avez apporté... Sans vous, j'allais sous l'eau verte... Noyée! O mes pauvres bessons! murmurai-je en frissonnant de terreur en songeant qu'ils auraient pu rester seuls au monde, être orphelins une seconde fois.

— Vous avez raison, Hector, cette petite est vraiment belle... Cette pâleur bistrée, ces yeux qui ressemblent à deux diamants noirs nageant dans du lait, cette bouche d'une chair de grenade, ces dents, ces oreilles, tout cela forme un ensemble ravissant...

C'était la dame que le jeune homme avait appelée milady qui parlait ainsi en me caressant la joue de sa

main gantée. Je rougissais de ses éloges, & encore plus des regards de son compagnon, &, pour me donner une contenance, je tressais machinalement deux tiges de roseaux. Ma main tremblait.

— Quel merveilleux modèle pour votre Ophélia, milady! reprit le jeune homme, dont j'aimais à entendre la voix, qui chantait pour ainsi dire.

— J'y songeais, Hector... Oui... on irait bien loin sans rencontrer ce type exquis... Hamlet lui-même reconnaîtrait en elle sa pâle amoureuse... Elle faisait très-bien tout à l'heure au milieu de ces hautes herbes... Oui... oui! vous avez raison... c'est mon Ophélia!.. c'est mon Ophélia!

Milady paraissait très-heureuse de sa découverte, à laquelle je ne comprenais encore rien. Dans sa joie elle sautait comme une jeune fille, quoiqu'elle eût passé depuis longtemps l'âge où l'on peut danser sans être ridicule. Elle était très-belle, certes, milady, mais elle n'était plus jeune, & plus que la bonne madame Champoudry elle eût pu être ma mère.

— Comment t'appelles-tu, mon enfant? me demanda-t-elle.

— Manette, madame.

— Un joli nom! dit le jeune homme dont, sans oser le regarder, je cherchais à deviner la position auprès de cette dame.

— Eh bien! Manette, si tes parents ne s'y opposent pas toutefois...

— Je n'ai plus de parents, madame...

— A merveille! dit milady.

— Pauvre enfant! murmura le jeune homme.

— A merveille! reprit milady. Les parents ont tou-

jours des préventions ridicules & des prétentions exorbitantes... Au moins avec cette petite on s'entendra vite... Voyons... Minette...

— Elle a dit Manette, milady, fit observer le jeune homme en souriant.

Je n'en voulais pas à milady d'avoir travesti mon nom, mais je sus gré à son compagnon de l'avoir retenu.

— Minette... Manette... les deux noms se valent! reprit milady. Manette donc (vous voyez, Hector, que je suis obéissante), voulez-vous venir avec nous, ma petite? Nous allons à Paris... Vous logerez chez moi... vous serez habillée, nourrie, blanchie, sans avoir autre chose à faire qu'à poser de temps en temps dans mon atelier...

— Elle ne sait pas ce que c'est que poser, cette enfant! dit le jeune homme. Il faut lui expliquer qu'il s'agit pour elle de vous servir de modèle, que son visage étant à peindre, vous voulez le peindre, le mettre dans un tableau destiné à la prochaine exposition...

— Je vous remercie, monsieur... je remercie aussi madame, répondis-je. Mais, quoique je n'aie pas de parents, il m'est impossible d'accepter l'offre bienveillante que vous me faites... Je ne me refuse pas à vous servir comme vous voulez que je vous serve, pour vous prouver ma reconnaissance. Je ne suis pas encore bien portante... Aussitôt que j'irai mieux... j'aurai l'honneur de me rendre chez vous, madame...

— Elle s'exprime comme un ange, cette enfant-là! s'écria le jeune homme en me baisant la main, ce qui me fit rougir jusqu'aux oreilles.

— Oh! shocking! Hector! shocking! dit milady en faisant semblant de se courroucer de cette familiarité de son compagnon, qui fit semblant d'en être confus.

— C'est par amour de l'art, milady, répliqua ce dernier; elle a la main aussi distinguée que le visage...

— Alors vous allez lui baiser les joues & les yeux par amour de l'art?

— Volontiers, si elle y consent! s'écria gaiement le jeune homme. Permettez-vous, mon enfant?

— Tout ce que vous voudrez, monsieur Hector... répondis-je tout bas, en sentant que je rougissais davantage.

Il m'embrassa sur les joues & sur les yeux comme il y était autorisé. Cette fois je me sentis pâlir.

— Hector! Hector! voulez-vous bien vite finir? s'écria milady en voyant que son compagnon s'apprêtait à recommencer.

— Les pêches n'ont pas une peau plus douce, plus parfumée, plus savoureuse! s'écria-t-il.

— Mettez une sourdine à votre enthousiasme, Hector, je vous prie! dit milady en riant.

Puis elle ajouta, en tirant d'un petit carnet d'ivoire une carte qu'elle remit à son compagnon :

— Donnez-lui mon adresse, afin qu'elle sache où me trouver lorsqu'elle en aura l'envie.

Le jeune homme me remit la carte en s'inclinant gracieusement. Je me crus obligée à une révérence polie, & je la lui fis si prolongée, paraît-il, qu'elle parut ironique.

— Parfait! parfait! s'écria milady en riant aux éclats, de manière à montrer ses grandes dents. Par-

fait, Hector! elle vous rend la monnaie de votre pièce... Elle est charmante, cette enfant! Et maintenant, partons, s'il vous plaît!

Le jeune homme lui offrit avec empressement son bras, qu'elle prit & sur lequel elle s'appuya nonchalamment.

J'étais restée immobile, dans le sentier herbu qui côtoie l'étang, les regardant marcher. Ils se retournèrent à demi.

— A bientôt, petite! dit milady.

— A bientôt, Manette! dit le jeune homme en m'envoyant de la main un baiser que je crus sentir sur mon visage & qui me troubla comme le premier.

Je les suivis des yeux pendant longtemps. Ils ne se retournèrent plus. Au moment où ils arrivaient sur la chaussée qui sépare les deux étangs, une voiture apparut, un équipage avec laquais devant & derrière! Ils montèrent dedans & la voiture les emporta du côté de Versailles.

Si je n'avais eu entre les mains la carte que m'avait remise M. Hector, je me serais imaginé avoir rêvé.

Je revins toute songeuse à l'auberge de madame Champoudry.

XII

Vers le soir de ce jour-là, si fécond en émotions pour ma chétive personne, une nouvelle sinistre courut dans la village, apportée par je ne sais qui : on se battait à Paris!

Je n'avais jamais vu de révolution, j'ignorais de quelle façon cela se passait, mais mon inſtinct de plébéienne me disait que cela devait être une terrible chose, une chose horrible, la révolte désespérée des affamés contre les gens heureux, la guerre des gueux contre les riches! J'entrevoyais confusément des spectacles affreux, des scènes lamentables, des égorgements impitoyables, des tueries féroces! Il me semblait entendre, quoique à la diſtance où j'étais cela fût impossible, il me semblait entendre le bruit du canon & celui du tocsin, si formidables, si terrifiants tous les deux... Et, avec ce bruit du tocsin & du canon, les cris des femmes, des mères, des sœurs, des enfants, dont les maris, les fils, les frères, les pères, se trouvaient dans cette mêlée sanglante...

Alors, songeant à mes bessons, aux périls qu'ils pouvaient courir dans un quartier sans doute insurgé comme les autres, je voulus partir sur-le-champ pour Paris afin de les arracher à ces dangers ou de les partager avec eux & de mourir en les défendant comme je l'avais promis à leur mère, la mienne! Mais, usant pour la première fois d'une autorité que leur donnaient leur amitié & le sentiment de leur devoir, le charron & sa femme me retinrent de force, & malgré mes révoltes, malgré mes cris de colère, m'enfermèrent dans ma chambre, dont ils fermèrent la porte à double tour. J'étais prisonnière!

Heureusement (car je méditais une évasion qui n'eût pu se terminer que d'une manière tragique, les fenêtres de la chambre étant à une trop grande diſtance du sol de la cour), heureusement, une heure après cette lugubre nouvelle de Paris en révolution, une de

nos braves voisines de la rue Fer-à-Moulin, envoyée par la mère Rateau, toujours prévoyante & bonne, amenait au Chriſt mes deux chers bessons.

Si je les embrassai, si je les mangeai de caresses, il ne faut pas le demander! J'avais faim d'eux, en effet, depuis plus de quatre mois que je ne les avais vus! J'embrassai aussi madame Jeanne, en lui demandant pardon pour toutes les vilaines paroles qui m'étaient échappées dans mon désespoir. Elle me pardonna volontiers, mais elle reſta triſte, non plus à cause de moi, à cause de Jean & de la mère Rateau, reſtés à Paris.

En Février, notre bonne vieille amie n'avait pas cru devoir nous envoyer les bessons, bien que Paris, à cette époque, eût été déjà le théâtre d'une insurrection; pour qu'elle les envoyât aujourd'hui, il fallait que l'affaire fût plus grave, & qu'il y eût danger à les laisser à Paris. Mais, puisqu'il y avait danger pour eux, il n'y avait pas un danger moindre pour elle...

Pourquoi ne venait-elle pas se réfugier durant quelques jours au Chriſt, dans ce village tranquille?

Pourquoi? La voisine à qui elle avait donné l'importante mission de me ramener mes chers bessons nous l'apprit. La mère Rateau n'avait pas voulu quitter Paris parce que son petit-fils s'y trouvait, parce que, le matin même de ce jour néfaſte, il était venu l'embrasser avant d'aller se faire tuer sur une barricade quelconque, parce qu'elle avait voulu courir à sa recherche & empêcher ce suicide qui la tuait elle-même!...

Pauvre sainte vieille femme! Était-elle assez éprouvée, celle-là! Et qu'étaient donc les misères de mon cœur auprès des siennes?...

M. Champoudry & sa femme étaient accablés par cette nouvelle. Ils aimaient Jean comme leur fils & ils adoraient la grand'maman Rateau comme leur mère. Ils devinaient bien que, si l'un mourait, l'autre mourrait aussi, & ils se demandaient avec anxiété ce qu'ils devaient faire. Hélas ! il n'y avait rien à faire. La mère Rateau, après avoir remis les deux enfants à la garde de Dieu & de sa voisine, était partie en disant qu'elle ne rentrerait chez elle qu'avec son petit-fils mort ou vivant, & elle était femme à tenir sa parole. Comment donc espérer que Jean, parti, lui aussi, avec l'intention bien arrêtée de ne pas rentrer, serait retrouvé vivant ou mort par sa grand'mère ? C'était de la folie !

La soirée & la nuit se passèrent dans ces irrésolutions & dans ces transes. Le lendemain aussi. Mais le troisième jour, n'y pouvant plus tenir, le charron, qui depuis deux jours brûlait d'aller à Paris pour savoir des nouvelles de la mère Rateau, & hésitait de peur d'affliger sa femme, le troisième jour au matin il s'écria brusquement :

— Femme, je pars !

Madame Jeanne devint plus trifte encore à cette nouvelle ; mais elle ne dit pas un mot, elle ne fit pas un gefte pour retenir son mari, qui partit aussitôt, emmenant l'obligeante voisine que des affaires rappelaient à Paris.

Nous pleurâmes toute la journée, madame Champoudry, Honorine & moi, pendant que les bessons, insouciants comme on l'eft à leur âge, s'amusaient à courir après les oies sur la route.

Quelques voisines vinrent, rapportant une foule de

bruits plus siniſtres les uns que les autres, qu'elles tenaient du piéton d'Orsay ou d'un roulier de Versailles, ou d'un maraîcher de Bièvre; & ce qu'elles nous dirent, loin de nous rassurer, augmenta d'autant nos angoisses.

Le soir, M. Champoudry n'était pas revenu. Madame Jeanne conçut quelque inquiétude & ne voulut pas se coucher. Je m'y refusai comme elle, malgré ses inſtances; Honorine en fit autant, & toutes trois nous passâmes la nuit à épier les bruits de la route. Nous nous mettions sur le seuil de l'auberge & nous essayions de percer les ténèbres pour apercevoir plus vite celui que nous attendions dans une si cruelle anxiété.

Nous n'eûmes cette joie qu'à l'aube, une joie qui ne tarda pas à se changer en triſtesse! M. Champoudry avait passé la plus grande partie de la journée de la veille à s'informer de ce que pouvait être devenue la maman Rateau, & tous les renseignements qu'il avait recueillis à son sujet s'accordaient tous malheureusement : la pauvre vieille femme était rentrée, vieillie de dix ans en un jour, & des rares paroles qu'on avait pu lui arracher on avait dû conclure que son petit-fils, son Jean bien-aimé, pris les armes à la main sur une des barricades du quartier, avait été fusillé. Jean mort, la mère Rateau n'avait plus qu'à mourir; aussi, à peine rentrée chez elle, elle n'avait pas tardé à en sortir, plus vieillie encore, &, malgré les inſtantes prières de ses voisines, elle était repartie...

Où était-elle allée? Nul ne pouvait le dire; on ne pouvait que se livrer à des conjeſtures au bout desquelles il n'y avait rien de bien rassurant. Pour qui connaissait cette brave & digne femme, & l'affeſtion

qu'elle portait à son petit-fils, il n'y avait malheureusement pas à douter : elle était sortie pour imiter le suicide de l'enfant de son cœur. Quand il pleut des balles, on risque si facilement d'être mouillé !

La désolation était dans nos âmes, les larmes roulaient abondantes sur nos joues : bien que jamais les hôtes de l'auberge n'eussent été plus nombreux, on y sentait un vide affreux. Jean était mort, morte aussi sans doute était la chère grand'maman Rateau ! Deux deuils à la fois !

M. Champoudry n'était revenu au Christ que pour rassurer sa femme, qu'une plus longue absence aurait pu inquiéter ; mais, dans la journée même de son retour, il repartait pour Paris, l'honnête homme, afin de faire une dernière tentative au sujet de la mère Rateau.

Précisément, ce soir-là, la nourrice de l'enfant envoyait prévenir à l'auberge qu'il était en danger de mort & qu'à cause de la maladie contagieuse qui s'était abattue sur lui, elle refusait de l'allaiter plus longtemps...

XIII

Jusque-là, je l'avoue, cet enfant né de moi, & que cependant je ne voulais pas accepter comme mien, cet enfant n'avait pas un seul instant occupé ma pensée. De l'heure où on l'avait emporté de ma cham-

bre, & où je m'étais crue réellement *délivrée,* j'avais comme tacitement renoncé à mes devoirs de mère, & chacun, chez la bonne madame Jeanne, s'était soigneusement gardé de me les rappeler, même par la plus petite allusion. C'eſt à peine si je me souvenais du nom de la voisine à laquelle on l'avait confié, madame Robin-Rose, de Saclay. Ce fut seulement quand on annonça que cet enfant sans mère allait mourir que je songeai qu'il vivait !

Il se fit alors en moi une révolution subite & violente. La glace d'indifférence, presque de dégoût, qui s'était toujours interposée comme une barrière entre cet enfant & moi, cette glace se fondit dans mon cœur & le noya de pitié. Cet enfant sans mère venait de retrouver sa mère !

Sans vouloir écouter les supplications de madame Jeanne, sans m'arrêter aux excellentes raisons qu'elle me donnait pour me dissuader, je me précipitai sur les pas du messager qui avait apporté cette nouvelle à l'auberge, & une demi-heure après je me trouvais devant le berceau de la pauvre créature abandonnée de sa nourrice à cette heure suprême du danger. Pourquoi donc, après tout, cette femme, une étrangère, n'eût-elle pas abandonné cet enfant, puisque sa mère l'y avait autorisée en l'abandonnant elle-même la première ? La maladie dont il était atteint était contagieuse : cette femme avait à éloigner la contagion d'elle & de son propre enfant ; elle avait à se sauver avant de songer à sauver l'enfant d'une autre ! N'était-ce pas bien naturel ? n'était-ce pas bien excusable ? Aussi naturel que mon abandon était étrange, aussi excusable que mon indifférence était coupable. Je sentis

tout cela, & je ne proférai pas un seul reproche, de peur qu'on ne m'accablât sous le nombre de ceux que je méritais; je compris tout cela & j'inclinai la tête vers ce berceau, tendant mes bras tremblants à l'enfant qui s'y débattait contre la mort.

Hélas! ces bras que je lui tendais, qui semblaient lui dire éloquemment, à ce que je croyais du moins: « Ne crains rien, me voilà! » ces bras, il les repoussa... Ce fut là mon premier châtiment, le plus cruel! L'injure involontaire qui s'était échappée des lèvres ordinairement si charitables de madame Jeanne & qui m'avait frappée comme un soufflet, cette injure n'était rien auprès du fer rouge avec lequel cet innocent enfant venait de me farfouiller le cœur... Mon enfant me repoussait! Je n'avais pas voulu de ses caresses: il ne voulait pas de mes baisers! O justice du ciel! je n'ai pas à vous maudire, mais vous êtes terrible!

Malgré ses cris cependant, je le pris & je l'embrassai frénétiquement: j'avais à lui payer un arriéré de tendresse.

— Madame! madame! n'y touchez pas! On en meurt! me criait à travers la porte la Robin-Rose, qui entendait le bruit de mes baisers.

Je ne lui répondis pas & je continuai à les prodiguer à ce pauvre cher ange qui en avait été sevré pendant si longtemps. Et puis, que me parlait-elle donc de maladie contagieuse, cette folle? L'enfant n'avait rien qui justifiât ses terreurs: son visage était un peu pâlot, ses yeux étaient un peu cerclés de bistre, sa peau était un peu brûlante; si cela n'annonçait pas qu'il fût en bien bonne santé, cela ne prouvait pas non plus qu'il fût dangereusement malade. Je le croyais du

moins, & je m'en réjouissais, & je bénissais pour ainsi dire cette occasion qui réveillait en moi des sentiments maternels muets jusque-là.

Quel aveuglement était le mien! Et comment se fait-il donc qu'on ne devine pas mieux la vérité lorsqu'on a tant d'intérêt à la connaître? La Robin-Rose savait, elle à qui cet enfant était indifférent, & moi, sa mère, je ne savais pas!

La Robin-Rose savait parce qu'elle avait vu mourir deux pauvres petites créatures de cette abominable maladie qu'on appelle le croup, & que moi je n'en avais vu mourir aucune encore. La Robin-Rose savait parce qu'elle avait entendu sortir de la gorge de son nourrisson ce siniſtre *cri de coq* qui était sorti précédemment de la gorge de ses deux enfants comme le glas précurseur de leurs funérailles...

Ah! ce cri, que mon pauvre cher enfant ne tarda pas à me jeter aux oreilles pour m'apprendre à mon tour ce que j'ignorais, ce cri m'arriva aigu comme un remords au cœur, qu'il déchira! Les mères seules en connaissent l'épouvantement. Cela siffle, cela ricane, cela pleure tout à la fois : on ne veut pas croire d'abord que cela soit sorti d'un gosier d'enfant, on dirait plutôt du cri d'un homme qu'on étrangle... C'eſt un enfant qui étouffe!

Quand je fus éclairée sur la gravité du mal, dont l'invasion remontait à un jour à peine, j'appellai de toutes mes forces la Robin-Rose, qui accourut, mais refusa d'entrer dans la chambre du malade, dont l'air pour elle était empoisonné.

— Un médecin, madame, un médecin! lui criai-je, désespérée, folle de douleur, cherchant partout & ne

trouvant rien à faire boire à ce cher petit être dont le râle me brûlait la gorge.

— J'ai envoyé chercher de l'émétique à Orsay, me répondit-elle à travers la porte; je crois qu'en même temps on ramènera M. Simonnet, si on le rencontre, s'entend... Ce n'eſt pas pour vous angoisser plus que de raison, ma petite, ajouta-t-elle, mais vous avez une mauvaise illusion si vous croyez que le docteur sauvera votre petit... M'eſt avis qu'il faut y renoncer, & le plus tôt sera le mieux pour vous... Cet enfant-là eſt du bois dont on fait les anges, voyez-vous! Le croup ne pardonne jamais, & encore moins aux fils des pauvres qu'aux fils des riches, qui ont le moyen de lutter avec la mort... Et encore, ils ont beau lutter, jeter l'or par les fenêtres & dans les poches des médecins, il faut tout de même que leurs enfants y passent comme les nôtres... Il n'y a rien à faire avec le vôtre, je vous le dis, & vous vous exposez inutilement...

Je ne répondis rien. J'étais penchée sur le berceau, regardant de mes yeux avides cette pauvre chère petite créature dont le visage de lis s'empourprait maintenant sous les efforts horribles de sa respiration obſtruée. Un nouveau cri, plus sifflant, plus ſtrident, plus épouvantable que les autres, lui échappa.

— Vous l'avez entendu, j'espère! reprit la Robin-Rose. Vous l'avez entendu : il fait le coq! C'eſt un enfant perdu... Songez à vous!...

— Ah! par pitié, madame, un médecin! un médecin! lui criai-je en sanglotant & en couvrant de caresses passionnées mon enfant expirant.

— Il va venir, ne vous désolez pas ainsi... Ah! tenez,

j'entends la voix du grand Louis... Sans doute M. Simonnet eſt avec lui...

Le médecin arrivait enfin ! Je me jetai à genoux & je remerciai le ciel. Puis, me relevant aussitôt, je courus à la porte pour aller au-devant de l'homme que je considérais d'avance comme le sauveur de mon fils.

M. Simonnet entra. C'était un vieillard qui n'avait rien de vénérable, pas même ses cheveux d'un blanc sale ; sa face rougeaude, ses petits yeux d'un bleu de faïence, ses lèvres pendantes, tout en lui sentait l'homme trop bien portant pour s'intéresser sérieusement à la maladie des autres. Ma confiance en lui disparut une minute après son entrée dans la chambre, & même, quand il s'approcha du berceau pour examiner mon cher petit malade, j'eus envie de l'en éloigner, ne croyant plus à sa science...

— Madame Robin-Rose avait raison, dit-il d'une voix grasse, après avoir ouvert avec une cuiller la bouche de la pauvre créature & en avoir négligemment regardé l'intérieur ; madame Robin-Rose a raison : l'enfant fait le coq... Hum ! hum !... Vous l'avez entendu, n'eſt-ce pas ? ajouta-t-il en se tournant à demi vers moi, dont le cœur battait affreusement & qui retenais ma respiration pour mieux entendre celle de mon enfant.

— Ah ! monsieur, sauvez-le ! sauvez-le ! murmurai-je, revenant ſtupidement à l'espoir que le cher ange pouvait être guéri par cet homme indifférent à la douleur.

— Hum ! hum ! le sauver... le sauver... je ne demanderais pas mieux, ma petite dame... Mais c'eſt le diable, ces petites gorges-là, on ne peut rien leur faire ava-

ler... & il faut absolument qu'elles avalent quelque chose pour être guéries... Enfin ! nous essayerons... nous essayerons... Ne vous désolez pas... On fera ce qu'on pourra... & Dieu fera le reste...

Cet homme avait dit *Dieu* comme il aurait dit *Robin-Rose*, sans y attacher plus d'importance & sans y mettre plus de respect. Peut-être croyait-il à M. Robin-Rose, qui lui payait ses visites; en tout cas, je suis sûre qu'il ne croyait pas à Dieu. Cela m'attrista & me découragea.

Il chercha du papier dans la chambre afin d'écrire son ordonnance &, n'en trouvant pas, il déchira un feuillet de son agenda d'un air qui prouvait combien une chose si futile lui était désagréable. L'ordonnance écrite, il me la tendit, remit son chapeau & s'en alla.

Je le rappelai.

— Monsieur, lui dis-je, ayez la bonté de donner ce papier à madame Robin-Rose & de la prier de se charger d'exécuter ce qui est dessus... Elle n'ose pas venir ici, de peur de gagner le mal de mon enfant &...

M. Simonnet m'interrompit :

— Madame Robin-Rose est une femme sage & une mère prudente, dit-il ; on ne saurait l'en blâmer. Elle exagère évidemment la gravité du danger qu'il y aurait pour elle, qui allaite, à respirer trop fréquemment l'air vicié qui sort de la gorge de ce petit, mais il y aurait en effet danger, & elle agit bien en s'abstenant... Quant à vous, c'est différent, vous êtes la mère de cet enfant, vous avez le devoir de le soigner à vos risques & périls; on n'a rien à vous dire qu'à vous recommander de ne pas coller votre bouche contre la

sienne, ainsi que je viens de vous le voir faire... Vous n'en mourrez pas... Le petit ne mourra pas non plus... mais il ne faut pas recommencer... Serviteur!

Et il disparut, emportant l'ordonnance. La porte de la chambre était à peine refermée sur lui que je me précipitais vers le berceau, & prenant mon enfant dans mes bras, je baisais convulsivement ses chères petites lèvres enflammées....

XIV

Ce fut madame Jeanne qui m'apporta elle-même les potions prescrites par le médecin, & les consolations de son cœur, plus puissantes pour moi que la science.

Excellente femme! Elle oubliait ses propres douleurs afin de venir apaiser les miennes, ne voulant pas, sans doute, avoir un autre deuil à ajouter aux deux autres, si grands! Elle quittait sa maison, son mari, tout, & s'en venait auprès de moi pour m'aider à sauver mon enfant par des soins aussi dévoués que les miens, à supposer que les soins pussent quelque chose là où la science se reconnaît, paraît-il, impuissante.

— Du courage, Manette! me dit-elle en entrant & en venant m'embrasser sur les deux joues. Du courage, ma fille! Dieu te sera pitoyable, sans doute, car tu l'as mérité; mais s'il voulait t'éprouver comme il m'a éprouvée si cruellement moi-même en m'enlevant ma

petite Louisette, laisse-toi éprouver par lui sans protester contre sa cruauté... Nous ne devenons mères, nous autres femmes, que pour nous voir enlever nos enfants d'une façon ou d'une autre, brutalement ou naturellement... Un peu plus tôt ou un peu plus tard, qu'importe, puisque les chers ingrats nous doivent toujours quitter pour aller vivre ou mourir à leur à part, loin de nous!... Songe à ton devoir comme j'ai songé au mien, Manette... J'avais perdu Louisette, & j'aurais volontiers suivi ce petit ange dans le tombeau, afin de lui tenir compagnie... Mais il y avait à côté de moi un homme excellent, un vaillant cœur qui était brisé par la mort de Louisette, & que la mienne eût achevé : c'était Champoudry! J'ai vécu pour qu'il pût vivre, & je ne m'en repens pas puisqu'il est heureux... Toi, Manette, tu as promis à ta mère d'élever, de protéger tes petits bessons : c'est en leur nom que je viens te prier de vivre...

Aujourd'hui encore, en me rappelant ces paroles de madame Jeanne, je suis tout attendrie par la délicatesse dont elles étaient imprégnées comme d'un parfum. On ne pouvait mieux me préparer au coup qui me menaçait si visiblement (du moins aux yeux des autres) & qui allait bientôt me frapper. Madame Jeanne avait été témoin de la réaction qui s'était opérée en moi à la nouvelle de la maladie de mon enfant, & à cause de cela elle redoutait la violence de ma douleur, augmentée d'autant par mes remords. Aussi, comme pour elle, & pour tout le monde dans la maison, l'enfant était condamné, elle était venue en toute hâte pour recevoir la moitié du choc terrible de cette mort & prendre la moitié de cette souffrance suprême

Sa présence ne m'apporta pas seulement un soulagement en m'apportant une espérance, elle me fut d'un secours réel, efficace. Inexpérimentée comme je l'étais, aveuglée par mes larmes, troublée par mes craintes, je n'eusse peut-être pas su me tirer de mon rôle de garde-malade. Grâce à elle, à sa patience, à une adresse de main que je n'aurais certainement pas eue, elle parvint à faire avaler à l'enfant quelques cuillerées de sirop d'ipécacuanha, qui n'amenèrent aucun résultat. Elle ne se découragea pas & eut recours au grain d'émétique qui, lui, détermina bien quelques vomissements, mais malheureusement pas en assez grand nombre pour débarrasser la gorge du pauvre martyr.

Car, pour martyr, il le fut, comme tous les enfants atteints du croup, la maladie inexorable! C'était un spectacle à fendre des cœurs de rocher que celui des efforts énormes que faisait ce petit être secoué par le remède autant que par le mal. Les enfants ne disent pas ce qu'ils souffrent, parce qu'ils n'ont pas d'expressions pour rendre leurs souffrances, mais on peut les deviner en voyant la révolte de leur faible machine, en l'entendant pour ainsi dire craquer sous la violence des secousses, sous la brutalité des efforts. Assurément ils souffrent plus que ne le comporte leur âge, ils ont des souffrances d'homme, & là où l'homme triompherait peut-être, l'enfant succombe, lui!...

Malgré mes soins, malgré mes caresses, malgré la science, malgré l'amour, mon enfant succomba...

Ce qui se passa alors, je n'en ai plus qu'un vague ressouvenir. Tout ce que je peux dire, c'est que son agonie, qui fut longue, me rendit folle de douleur, & qu'il fallut m'arracher de son cher cadavre, auquel mes

lèvres s'étaient collées & dont elles ne voulaient plus se séparer. Tout ce que je me rappelle, c'eſt que l'on m'emporta à demi morte de la chambre où, pendant cinq jours & cinq nuits, j'avais disputé avec une sorte de fureur au tombeau cette proie qui lui était si vite deſtinée, & que, sans les soins maternels de madame Jeanne, j'y aurais certainement suivi l'enfant du crime, devenu l'enfant de mon amour...

Je ne le sus que quelques semaines après, lorsque convalescente je descendis dans la petite salle du rez-de-chaussée, où étaient réunis madame Jeanne, son mari, Honorine & mes petits bessons, qui ouvraient de grands yeux étonnés; la Robin-Rose avait eu raison de redouter pour moi le contact du chérubin qui venait de m'être enlevé : j'avais eu à mon tour le croup des grandes personnes, une angine maligne.

Je savais qui m'avait soignée, & ne l'eussé-je pas su que je l'eusse facilement deviné; mais qui m'avait guérie? La tendresse, dans certains cas, eſt impuissante, & il faut alors que la science, que l'habileté s'en mêlent. Un médecin était venu plusieurs fois, autant de fois que cela avait été jugé nécessaire (le charron & sa femme ne reculant devant aucune dépense), mais ce n'avait pas été le docteur Simonnet. Au début de la maladie, quand je pouvais encore parler & que mon esprit avait encore assez de lucidité, j'avais compris que l'homme qui avait laissé mourir l'enfant laisserait aussi mourir la mère, & j'avais supplié madame Jeanne de ne pas le faire venir, aimant mieux être victime de mon mal que de son ignorance. Et madame Jeanne, dont rien ne pouvait lasser l'excellent cœur, s'était de bonne grâce prêtée à ce caprice : un médecin de Versailles, le

meilleur, avait été mandé en toute hâte par elle, & ce médecin m'avait sauvée.

Maintenant, en songeant à tout cela, en récapitulant les dépenses que j'avais coûtées à cette honnête famille depuis sept ou huit mois que j'étais au Christ (& non-seulement moi, mais encore mes bessons, assez grandets pour compter comme deux), je restais effrayée de la dette de reconnaissance que j'avais contractée. Non pas que cette reconnaissance me pesât, mais il était facile de voir que le charron & sa femme n'étaient pas assez riches pour supporter longtemps un pareil surcroît de charges, & qu'ils n'avaient nul besoin de notre présence chez eux pour se considérer comme gênés. Avec cela, depuis la révolution de Février les affaires n'allaient plus aussi fort, les rouliers se faisaient de plus en plus rares à l'auberge, les commandes de plus en plus rares à l'atelier de charronnage, &, dans cette maison du bon Dieu, on avait grand'peine à joindre les deux bouts. Il fallait l'héroïque bonté d'âme de ces deux époux pour ne rien laisser voir de leur gêne, pour dissimuler si soigneusement leur pauvreté à ceux qui, comme moi, en eussent été attristés : jamais un mot à faux, jamais une brusquerie à mon adresse ni à celle des bessons, jamais rien qui pût nous prouver que nous étions des bouches de trop dans leur hospitalière maison. Au bout de huit mois j'étais aussi bien traitée, avec les mêmes attentions & les mêmes chatteries, que le jour de mon arrivée. La seule différence qu'il y eût, c'est que, le jour de mon arrivée à l'auberge du Christ, la mère Rateau étant avec moi, les visages rayonnaient de contentement, tandis que maintenant, la mère Rateau

étant absente, morte peut-être, morte sans doute, les visages avaient une mélancolie permanente que le mien partageait.

Aussi, lorsque je me sentis des forces suffisantes pour reprendre ma vie d'autrefois, c'est-à-dire ma vie de travail, je m'en ouvris à madame Champoudry.

— Chère mère, lui dis-je un jour que nous étions seules, j'ai à vous faire part d'un projet que je vous supplie d'avance d'accueillir avec votre bonté ordinaire.

— Voyons ton projet, ma fille, répondit madame Jeanne en m'embrassant & en essayant de sourire.

— Chère mère, je suis ici depuis huit mois; voilà huit mois que je ne travaille pas, & j'aurais peur, si cela continuait, de prendre goût à l'oisiveté... Vous n'avez jamais voulu me rien laisser faire ici, pas même les bonnes nippes que j'ai sur le dos, pas même les robes de Rosette & les blouses de Louis... Cela m'a chagrinée... cela m'embarrasse... Je veux (ne vous offensez pas de cette grosse parole), je veux travailler pour élever mes bessons... Ils sont grands, il faut qu'ils cessent de muser comme des enfants de bourgeois & apprennent, eux aussi, à travailler, car ce sont des enfants de pauvres. Il eſt temps qu'ils commencent un apprentissage... Je vous aurais bien proposé de reſter chez vous, de m'engager à votre service; cela eût été doux à mon cœur, gonflé de reconnaissance au point que j'étouffe en vous parlant... Mais je vous connais, chère mère, vous n'eussiez pas voulu accepter mes conditions; & d'ailleurs vous avez avec vous une vaillante fille, Honorine, qui vous aime presque autant que moi, & qu'il vous coûterait

trop de renvoyer... Je vais donc retourner à Paris, où l'ouvrage ne doit pas manquer, où les ressources sont plus grandes qu'ici... Je vous demande votre bénédiction, afin d'être préservée des mauvaises pensées, afin de pouvoir lutter loin de vous avec courage, afin d'être digne de vous...

En disant cela je m'étais agenouillée : madame Jeanne me releva aussitôt & m'attira sur sa poitrine.

— Ma chère fille, me dit-elle avec émotion, je ne t'ai pas interrompue, quoique certaine d'avance de ce que tu allais me dire... Si tu me connais, Manette, je te connais aussi, moi, & je lis aussi clairement dans ton âme que dans mon livre de messe... Tu es une honnête fille, une brave fille, & je ne suis pas trop en peine de toi... Malgré les pierres que tu rencontreras en ton chemin, je suis sûre que tu ne broncheras jamais... Cela me console un peu de ne pouvoir te conserver auprès de moi... Mais tu reviendras, tu me le promets, n'eſt-ce pas?

— Je vous le promets, chère mère, & je vous remercie de l'autorisation que vous me donnez de vous quitter.

— Cette séparation eſt nécessaire pour toi, Manette, ainsi que tu l'as deviné avec ton bon sens de petite femme... Tu partiras demain, seule... Je garde tes bessons jusqu'à ce que tu m'aies écrit que tu peux t'en charger... Tu auras déjà bien de la peine à te caser, &, dans les premiers temps, ils pourraient te gêner... Aussitôt que tu seras arrivée...

— J'irai savoir des nouvelles de la maman Rateau! m'écriai-je avec vivacité.

— Chère bonne fille! reprit madame Jeanne. Tu as

été au-devant de ma prière, je t'en remercie... Bien que nous ayons à peu près perdu tout espoir de retrouver la grand'maman, ou sinon elle-même, du moins ses traces, je me refuse à croire à sa mort... Pendant ta maladie, Joseph eſt allé deux fois à Paris, rue Fer-à-Moulin & ailleurs. Il a interrogé les voisins, tout le monde : on ne lui a pas appris autre chose que ce que nous savions le premier jour... Il a été à la Préfecture de police, où l'on doit tout savoir pourtant, & où l'on n'en savait pas plus que rue Fer-à-Moulin. Où eſt-elle, cette grand'maman que nous vénérons si tendrement, Joseph & moi? Morte? cela n'eſt pas possible! il y a déjà trop de morts chez nous!... Informe-toi donc, quand tu en auras le loisir, & lorsque tu auras quelque nouvelle, la plus vague même, quitte tout pour accourir ici m'en prévenir. J'aime la maman Rateau comme personne, pas même toi, Manette, ne peut l'aimer... Car je t'ai promis une confidence à son sujet, & c'eſt aujourd'hui l'heure de la faire... Elle ne sera pas longue... Sans cette chère vieille femme, Manette, je n'aurais pas épousé Joseph, le plus honnête homme que la terre ait jamais porté, & je serais aujourd'hui la dernière des créatures... J'étais jeune, inexpérimentée... On me fit la cour, on m'enivra de promesses, & le soir du our où j'allais quitter la maison de mon père pour suivre un étranger qui m'eût abandonnée au bout d'un mois peut-être, la maman Rateau apparaissait & me retenait sur le bord de l'abîme... Elle avait surpris le secret de mon amour pour un homme qui en était indigne, & elle s'était juré de me sauver malgré moi... L'heure du rendez-vous passée, elle me ramena chez mon père, & quelque

temps après me fit épouser Joseph... Voilà ce qu'a fait la maman Rateau; tu comprends à présent, Manette, pourquoi je lui ai voué cette affection qui ne finira qu'avec ma vie... Tu étais digne de cette confidence, Manette : je ne me repens pas de te l'avoir faite... Tu te la rappelleras quelquefois, afin de mieux te souvenir de la grand'maman Rateau & de la pauvre maman Jeanne...

Là-dessus, m'ayant de nouveau embrassée, elle me quitta pour aller vers son mari qui l'appelait.

Le reste de la journée fut employé par moi à mettre en ordre les petites nippes que je devais à la maternelle prévoyance de madame Jeanne, qui m'avait traitée jusqu'au bout comme sa fille.

XV

Le lendemain, de bonne heure, je me rendis au cimetière de Saclay, où je priai longtemps, à genoux sur la terre où reposait cette chère créature qui avait si peu vécu & n'avait vécu que pour souffrir. Puis je revins à l'auberge du Christ, où l'on m'attendait.

Après déjeuner, j'embrassai tout le monde, le charron, sa femme, Honorine, les bessons, &, mon petit paquet de hardes sous le bras, je m'apprêtais à partir d'un pied ferme, quoique le cœur troublé, lorsque M. Champoudry s'écria :

— Eh bien ! eh bien ! Manette, on ne m'attend pas ?...

Je me retournai, étonnée. M. Champoudry avait quitté ses habits de travail pour en revêtir d'autres plus convenables, à ce qu'il croyait du moins.

— La voiture de Confais eſt à la porte, n'eſt-ce pas, Honorine ? demanda-t-il à la servante.

— Oui, notre maître, répondit celle-ci en s'essuyant les yeux avec un coin de son tablier.

— Partons alors ! reprit M. Champoudry en se dirigeant vers la porte.

Je le suivais, attendrie par tant de bonté, n'osant pas me retourner pour voir une dernière fois mes chers bessons, qui eussent amolli mon courage : madame Jeanne me retint & m'embrassa une dernière fois.

— Que Dieu te garde, ma fille ! murmura-t-elle.

Comme elle s'arrachait à mon étreinte, je sentis sa main qui cherchait la mienne :

— Prends ! ajouta-t-elle rapidement en me poussant avec douceur vers la porte.

Un peu interdite & ne sachant pas trop ce que je faisais en ce moment, j'ouvris & je refermai la main sur un petit rouleau dont je devinai le contenu.

— Ah ! chère mère Jeanne ! murmurai-je d'un ton de reproche, car cette nouvelle générosité m'accablait.

— C'eſt au nom de Louisette que je te prie d'accepter ! me dit-elle en se penchant à mon cou pour m'embrasser encore, s'imaginant peut-être, dans une sainte illusion de tendresse, embrasser sa fille morte depuis longtemps.

— Allons, paresseuse, allons ! criait M. Champoudry, qui faisait semblant d'arranger le cheval, afin

de donner le temps à sa femme de me faire ses adieux.

La voiture dans laquelle il m'aida à monter était un de ces mauvais cabriolets de campagne où l'on ne peut tenir que deux, en se gênant mutuellement. Je m'y inſtallai cependant tant bien que mal, & lorsque M. Joseph eut jugé que tout était prêt, il cingla le cheval qui partit au galop sans me permettre d'entendre les adieux qu'on m'adressait.

La capote du cabriolet était abaissée : je me retournai pour voir une dernière fois le cher petit monde qui s'intéressait à moi & à qui je m'intéressais tant moi-même. Madame Jeanne & Honorine étaient sur le seuil de l'auberge, agitant leurs mouchoirs, comme pour me parler encore aux yeux, ne pouvant plus se faire entendre autrement de moi. Quant aux petits bessons, ils couraient sur la route, dans l'espérance de rattraper la voiture qui m'emportait...

M. Champoudry sifflottait un air quelconque ; non pas qu'il eût vraiment le cœur à la danse, comme on dit, mais au contraire pour me cacher l'émotion qu'il ressentait & que trahissait si bien le léger tremblement de sa voix.

— Maudite voiture, n'eſt-ce pas, Manette ? s'écria-t-il. Elle vous secoue comme une vieille quittance... Après cela, j'ai peut-être tort de me plaindre : à voiture prêtée on ne regarde pas aux ressorts... C'eſt égal, l'ami Confais n'a pas un cabriolet de bourgeois, il faut en convenir... N'eſt-ce pas, Manette ?

— On n'eſt pas trop mal, répondis-je en souriant, pour donner, moi aussi, le change sur mes sentiments véritables, en ce moment où j'allais vers l'inconnu & où je quittais des êtres aimés.

— On n'eſt pas trop mal... on n'eſt pas trop mal!... On n'eſt pas trop bien non plus... Et puis, ce satané cheval vous a une allure qui ajoute encore à la dureté des ressorts...

— Peut-être qu'en allant moins vite, monsieur Joseph...

— Aller moins vite, je le voudrais pour vous, mon enfant; mais dans votre intérêt même je suis forcé de le mener roide... Si nous allions plus doucement, vous seriez secouée davantage...

La conversation en reſta là. J'avais le cœur trop plein pour parler, & M. Champoudry, ému aussi, respectait mon silence.

A Bièvre, il fit souffler son cheval, car il avait à gravir la montée qui, de ce village, va jusqu'au Petit-Bicêtre, où passe la route de Choisy-le-Roi. Au Petit-Bicêtre, il y eut une nouvelle halte. Le temps était gris, un temps d'automne, & certainement la nuit ne tarderait pas à venir. Malgré cela, M. Champoudry, qui avait remarqué combien peu j'avais mangé au déjeuner, l'émotion me fermant l'appétit, me contraignit doucement à mettre pied à terre en cet endroit, & à prendre mon goûter dans l'auberge qui se trouve là, à l'angle de la route de Versailles & en face de l'entrée du bois de Verrières. Puis je remontai en voiture, M. Champoudry s'assit à côté de moi, le cheval reprit sa course vers Paris, & nous ne nous arrêtâmes plus qu'à la barrière d'Enfer.

— Je vous remercie bien, monsieur Champoudry, dis-je à mon obligeant conducteur en me disposant à sauter à terre & à prendre congé de lui.

— Pas encore, mon enfant, pas encore, me répondit-

il. Vous êtes donc bien pressée de me quitter? ajouta-t-il en essayant une moue de dépit qui se termina par un bon gros rire.

— Pouvez-vous me demander cela ? m'écriai-je. Ah! monsieur Champoudry, vous devriez bien savoir pourtant combien il m'en coûte de quitter le Chrift, où eft ma seule famille !... Mais la nuit eft venue & vous avez un long chemin à refaire... Madame Jeanne serait inquiète...

— Il y a d'ici au Chrift un bon ruban de queue, je ne dis pas non, Manette; mais, outre que je n'ai nulle envie de vous laisser ainsi à l'aventure, & que j'ai, moi, grand'peine à vous quitter si vite, la bourgeoise m'en voudrait à mort si je rentrais sans pouvoir la renseigner exactement sur le nid choisi par vous... Nous allons d'abord dîner, s'il vous plaît, &, en dînant, causer ensemble de bonne amitié, car nous avons eu l'un & l'autre bouche cousue durant le voyage.

— Monsieur Champoudry, repris-je après avoir réfléchi une minute, avez-vous faim ?

— Je mangerai en vous voyant manger.

— Cette réponse me met à l'aise. Vous n'avez pas encore faim, ni moi non plus. Une autre queftion : le cheval de M. Confais peut-il nous conduire rue du Faubourg-Saint-Honoré ?

— Il nous conduira où nous voudrons aller... Ne vous occupez pas de cela, Manette... Si, au retour, il eft trop fatigué, nous nous arrêterons à Montrouge & nous y coucherons, lui & moi. Vous connaissez quelqu'un rue du Faubourg-Saint-Honoré ?...

Je n'osai pas dire à M. Champoudry que la personne que je connaissais là, chez laquelle je le priais de

me conduire, était une femme qui ne me connaissait que pour m'avoir entrevue, pendant quelques minutes, un jour d'été, & qui peut-être, certainement même, devait avoir oublié mon nom & ma figure. C'était une folle inspiration; mais, à vrai dire, je n'avais guère le choix. Où aller à cette heure, dans cette ville où je n'avais plus ni parents, ni amis, ni abri ? En quittant le Chrift, je n'avais d'autre but que de me rendre à Paris, comptant sur la Providence pour trouver le grain de mil nécessaire à ma subsiftance; ce qui venait de me décider subitement, c'était la carte de milady, que je venais de rencontrer dans la poche de ma robe, en y fouillant machinalement.

Je répondis :

— Il y a rue du Faubourg-Saint-Honoré une dame, une grande dame, lady Merry, qui m'a promis sa protection pour le jour où j'en aurais besoin... Ce jour eft arrivé... Allons, je vous prie, chez lady Merry...

— Allons ! soupira M. Champoudry, qui ne paraissait pas avoir une confiance absolue dans ma « grande dame », mais qui n'osa pas me faire part de ses doutes là-dessus, pour ne pas m'affliger.

Et la voiture traversa Paris.

Je ne saurais rendre l'émotion particulière que j'éprouvai en revoyant après huit mois cette ville, qui devait m'être si indifférente pourtant. Cette émotion se composait, pour ainsi dire, d'éléments différents. Il y avait d'abord le contrafte du calme au brouhaha, du désert pittoresque à la foule affairée que je voyais se croiser en tous sens sur les trottoirs. Il y avait aussi le sentiment du pays natal, car on a beau avoir crû comme une herbe inutile entre deux pavés obscurs

d'une grande ville, on sent qu'on a eu cette ville pour berceau, &, quelque dure qu'elle vous soit, on l'aime d'instinct, à ce point de vouloir y revenir mourir. Il y avait encore mille choses, je ne sais plus quoi; mais enfin, malgré les deuils de mon cœur, malgré l'incertitude de ma position, malgré tout, j'éprouvai, en traversant Paris, une émotion indéfinissable dans laquelle il entrait certainement un peu de plaisir.

Ce fut bien pis lorsque, arrivée au haut du faubourg Saint-Honoré, la voiture s'arrêta devant un hôtel de riche apparence, que je voyais pour la première fois.

— Est-ce ici ? me demanda M. Champoudry.

J'allais lui répondre que je l'ignorais comme lui; mais je retins la réponse près de m'échapper, de peur de justifier les préventions qu'il avait au sujet de ma « grande dame », &, à tout hasard, je lui dis que c'était bien là, en effet, que demeurait lady Merry.

— Alors, reprit mon conducteur, je vais attendre ici une heure durant. Si vous ne revenez pas, c'est que vous serez retenue là par des gens dignes de vous garder... Si vous revenez, c'est que vous aurez trouvé visage de bois, &, dans ce cas, nous aviserons... En attendant, chère enfant permettez-moi de vous embrasser & de vous prier d'accepter cette petite... chose...

Et l'excellent homme me tendit un petit paquet soigneusement enveloppé, qui était un rouleau d'argent. Je le refusai.

— Eh bien! Manette, vous ne me quitterez pas, alors! s'écria M. Champoudry, blessé de mon refus... Je ne sais pas trop où vous allez, moi, & j'ai bien le droit, de par mon amitié, de veiller à ce que les premiers jours de votre installation à Paris ne vous soient

pas trop pénibles... Vous êtes notre quasi fille, à Jeanne & à moi, & si vous croyez que je laisserai ainsi aller ma fille, vous vous trompez, par exemple !...

— Mais puisque madame Jeanne a pourvu à tout ! allais-je lui répondre, touchée de tant de bonté.

Je m'arrêtai, devinant qu'il y a, entre époux, même entre époux qui ne se cachent rien, de ces petits mystères qu'il faut respecter. Je m'arrêtai & j'acceptai.

— Allez, mon enfant ! reprit M. Champoudry en m'embrassant brusquement une seconde fois, comme pour échapper à l'émotion qui le gagnait & qu'il s'imaginait être indigne d'un homme.

Je descendis du cabriolet &, le cœur battant, je sonnai à la porte de l'hôtel, qui s'ouvrit aussitôt devant moi. Si elle avait tardé à s'ouvrir d'une minute seulement, je remontais dans la voiture & je disais à M. Joseph de me conduire n'importe où...

XVI

Si le cœur m'avait battu avant d'entrer, il me battit bien davantage une fois que, la porte refermée sur moi sans que je l'eusse poussée, le concierge me demanda où j'allais & ce que je voulais.

Mon plus que modeste costume d'ouvrière en bonnet, quoique d'une irréprochable propreté, ne lui inspirait probablement pas un bien grand respect.

— Lady Merry? répondis-je en balbutiant, n'eſt-ce pas ici, monsieur?...

— C'eſt bien ici... oui... Mais qu'eſt-ce que vous lui voulez? Eſt-ce à elle-même ou à sa femme de chambre que vous désirez parler?...

— A... elle-même... monsieur... répondis-je, de plus en plus intimidée.

— Comment vous appelez-vous, pour que je lui fasse passer votre nom?...

— Mais... j'ai peur qu'elle ne s'en souvienne pas... monsieur... Dites-lui...

J'hésitai, cherchant une issue quelconque pour m'échapper. Heureusement, l'image de mes deux chers bessons vint se placer devant mes yeux & me donner du courage.

— Dites à milady, je vous prie, monsieur, ajoutai-je, que Manette, des étangs de Saclay, sollicite la faveur d'un entretien de quelques minutes.

Le concierge, homme galonné & bouffi, qui ressemblait à M. Simonnet, avec quelques années en moins, grommela deux ou trois phrases peut-être très-claires pour lui, mais auxquelles je ne compris pas un traître mot. Puis, après avoir tenu conseil avec lui-même sur le parti qu'il devait prendre en si grave occurrence, il quitta sa loge, traversa la cour, gravit le perron de l'hôtel d'un air majeſtueux, & disparut sous le veſtibule. Quelques inſtants après, il reparut &, avec un empressement qui m'étonna, car il était presque respectueux, il me pria de le suivre.

Je n'étais pas beaucoup plus rassurée qu'auparavant; je tremblais au contraire de tous mes membres en traversant, à la suite du concierge, une enfilade de pièces

où le flambeau de mon conducteur se reflétait dans une multitude de glaces. Que devins-je, grand Dieu! lorsque je me trouvai tout d'un coup dans un petit salon éclairé avec un luxe écrasant? Ces lumières auxquelles je m'attendais d'autant moins que les pièces que j'avais traversées n'étaient pas éclairées, ces lumières m'aveuglèrent; il y avait devant moi deux personnes assises, me regardant entrer, & je ne les voyais pas!...

Involontairement, & malgré tout le courage dont je m'étais armée, je reculai jusqu'à la porte, pour m'enfuir. Je me sentais ridicule & en tout cas déplacée, avec mon petit bonnet de linge, mon petit châle, ma petite robe de stoff & mon petit paquet, dans ce salon élégant, éblouissant, féerique pour moi, pauvre faubourienne, qui ne connaissais rien de plus beau ni de plus riche que la devanture d'une boutique de coiffeur de la rue Descartes, où ma mère m'avait un soir conduite en me disant d'admirer. J'ouvrais de grands yeux, &, plus grands je les ouvrais, moins je voyais... C'était un supplice qui, en se prolongeant, m'eût certainement fait trouver mal, je le devinais au tremblement de mes jambes & au bourdonnement de mes oreilles : une voix, que je reconnus aussitôt & qu'au fond du cœur je remerciai, le fit heureusement cesser.

— Approchez-vous, mon enfant, dit cette voix qui avait la séduction d'une musique; approchez-vous donc, Manette : on dirait que nous vous faisons peur.

C'était la voix de M. Hector, du jeune homme qui accompagnait milady le jour où j'avais failli me noyer dans l'étang. La voix de lady Merry se joignit à la sienne; mais quoique douce & bienveillante, elle était moins harmonieuse, moins agréable.

Je m'approchai comme on m'y conviait; mais ma timidité n'avait pas encore disparu, j'étais toujours aussi troublée, mes jambes tremblaient toujours, & la preuve c'eſt que, apercevant un fauteuil près de moi, je me laissai tomber tout d'une pièce dessus sans songer à ce que cette action avait d'inconvenant.

Un éclat de rire de milady fut le châtiment de mon involontaire incivilité : je me relevai rougissante, avec une vivacité de ressort qui eut le bonheur de provoquer un second éclat de rire de lady Merry. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre!

— Voyons, milady, un peu de charité! dit la voix *chantante*. Cette pauvre enfant vient de loin, puisqu'elle vient des étangs de Saclay; peut-être a-t-elle fait une partie de la route à pied, ce qui juſtifie amplement sa fatigue... Asseyez-vous, Manette, ajouta M. Hector en se levant & en m'approchant un siége.

Cher monsieur Hector! En ce moment, pour cette chose si simple en apparence, mais qui me tirait d'embarras, je l'eusse volontiers embrassé...

— Vous avez raison, Hector, dit à son tour milady; vous avez toujours raison, mon ami : cela commence à m'inquiéter, parce que cela vous donne une supériorité de plus sur moi, & vous en aviez déjà assez comme cela... Petite, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, vous avez bien fait de vous rappeler mon nom & ma promesse... Des événements sont venus qui m'ont empêchée de songer à vous... D'ailleurs c'eſt à peine si j'ai touché à une brosse depuis notre rencontre; mon tableau d'*Ophélia* eſt toujours au point où il en était alors... Vous tombez donc à merveille... Nous

travaillerons demain... Pour ce soir, nous allons causer... Voulez-vous une tasse de thé?...

Peu à peu aguerrie, grâce à la bienveillance que me témoignait lady Merry, & surtout grâce à la présence de son compagnon, qui m'était plus sympathique que la sienne, je commençais à voir & à comprendre ce qui se faisait & disait devant moi. Milady & son compagnon, assis auprès d'une table ronde, à deux pas d'une cheminée de marbre blanc dans laquelle il y avait du feu, prenaient la collation du soir, une collation à l'anglaise, moitié dîner & moitié souper. J'avais faim, mais pour rien au monde je n'eusse voulu, c'est-à-dire pu manger ou boire devant *lui :* j'aurais craint de m'y prendre trop gauchement, d'être ridicule comme je l'avais été en m'asseyant avant d'y être invitée.

Sans attendre ma réponse, milady avait rempli de thé une tasse grande comme un dé à coudre; elle pria son voisin de me la présenter. Je fis un geste de refus, plein d'hésitation, car je ne savais pas si ce refus n'allait pas déplaire à ma protectrice. Monsieur Hector vint cette fois encore à mon secours.

— Cette enfant n'a peut-être pas mangé depuis son départ de Saclay, dit-il en remettant la tasse sur le guéridon; &, toute Ophélia qu'elle soit, je doute qu'une larme de thé la réconforte autant qu'un roats-beef... Voulez-vous me permettre de sonner Julia?...

— Oui, cher, répondit languissamment milady.

— Manette, reprit Hector après avoir sonné à l'aide d'un timbre placé sur la table; Manette, il faut vous confesser complétement à nous... Voyons, acceptez-vous l'hospitalité que vous a offerte milady?... Êtes-

vous bien décidée à lui prêter pour quelque temps votre intéressante figure?...

En ce moment je songeais à l'honnête monsieur Champoudry qui m'attendait dans la rue. Je me demandais comment faire pour le prévenir, pour le rassurer sur mon compte, afin qu'il pût s'en retourner au Chrift & rassurer à son tour la bonne madame Jeanne. Je regardai à la dérobée la pendule : elle marquait huit heures & demie. Monsieur Champoudry était parti! Néanmoins, comme il me répugnait de le laisser partir ainsi, j'allais prier lady Merry de me permettre d'aller lui parler, lorsque Julia, la femme de chambre appelée, entra. Ma résolution s'évanouit.

— Julia, dit milady, vous préparerez la chambre de mademoiselle... Ah! dites qu'on la fasse dîner... De l'ale ou du vin? ajouta-t-elle en s'adressant à moi.

— Je ne bois jamais que de l'eau, milady; je vous remercie, répondis-je.

La femme de chambre avait disparu.

— De l'eau! de l'eau! dit monsieur Hector en riant & en faisant une allusion facile à saisir. Vous me faites l'effet de l'aimer exagérément, Manette. C'eft de la pure & simple ivrognerie, mon enfant!... Et à ce propos, pendant qu'on prépare votre souper, racontez-nous donc, si cela ne vous désoblige pas trop, pourquoi vous teniez tant à aller vous désaltérer à même l'étang de Saclay, le jour où nous vous avons rencontrée, milady & moi. Car, quoi que vous nous en ayez dit ce jour-là, Manette, il y avait certainement de vilaines idées dans votre charmante petite *caboche*.

— Caboche?... Oh! Hector! shocking! shocking!

s'écria milady en riant de l'expression que venait d'employer le jeune homme.

— Mais, milady, répondit Hector en riant aussi, *caboche* eſt bien plus français que *tête*.

— Du moment que vous m'en répondez, Hector!...

— Oui, certes, j'en réponds, milady... Mais vous me faites perdre de vue le sujet de conversation entamé... Manette, si vous avez confiance en nous, prouvez-le-nous... Milady eſt friande d'hiſtoires vraies, blasée qu'elle eſt sur les romans, & elle vous saura gré de l'intéresser à vous...

— Oui, contez-moi votre hiſtoire, Minette, cela m'amusera!... dit lady Merry en rejetant nonchalamment sa tête en arrière pour mieux me voir pendant que je raconterais.

Quelque embarras que j'éprouvasse à parler, & surtout à ne parler que de moi, devant deux personnes étrangères, dont l'une me troublait par son indifférence & l'autre par sa sympathie, je me résignai à étaler ma vie devant elles, en en taisant cependant les particularités qui eussent peut-être intéressé le plus Hector, & certainement *amusé* le plus lady Merry. Il faut croire que, malgré ces lacunes nécessaires de mon récit, il contenait encore suffisamment d'émotion pour une personne aussi blasée que l'était milady, puisqu'à deux ou trois reprises je l'entendis murmurer :

— Pauvre petite! Pauvre petite! O Dieu!

Quant à Hector, il me regardait avec plus de tendresse que jamais.

— Nous pourvoirons au sort de vos bessons, Manette! s'écria-t-il lorsque j'eus déclaré que je n'avais plus rien à dire. Si votre frère a du goût pour la pein-

ture, nous en ferons un rapin... Si votre petite sœur a du goût pour le mariage, nous en ferons une femme. Et, en attendant, ils ne mourront pas de faim... Outre la protection de milady, mon amitié vous est de ce jour acquise, Manette!... Ai-je raison, milady?

— Plus raison que jamais, cher, répondit lady Merry. Venez m'embrasser, petite, ajouta-t-elle.

Je me levai avec empressement pour lui obéir, & lui tendant mon front :

— Ah! milady, que vous êtes bonne! murmurai-je.

— Et moi, n'aurai-je rien? dit Hector en me prenant la main pour m'attirer à lui.

J'avais obéi à lady Merry; j'obéis de même à Hector.

— Petite, méfiez-vous de ce mauvais sujet! dit milady en s'apercevant qu'Hector retenait mon front sous ses lèvres plus longtemps qu'elle ne l'avait retenu sous les siennes.

J'allais me rasseoir, un peu confuse, lorsque Julia reparut, annonçant que ma chambre était prête & mon souper servi.

— Allez, petite, & à demain! ajouta milady en me congédiant doucement de la main.

— Quel beau modèle d'Ophélia vous aurez là, milady! s'écria Hector au moment où je quittais le salon.

La femme de chambre me conduisit dans une grande salle à manger dont l'ameublement, pour être plus sévère que celui de la pièce que je venais de quitter, n'en était pas moins riche. Heureusement que j'étais seule : je ne me serais pas sentie à mon aise là dedans.

Avant de m'asseoir pour manger, je priai du ton le

plus doux la femme de chambre de vouloir bien envoyer quelqu'un s'assurer si la voiture qui m'avait amenée était encore dans la rue, devant l'hôtel.

— Le *berlingot?* répondit-elle en riant. Il y a belle heure qu'il est parti! Le père Antoine, qui l'avait aperçu, stationnant là devant notre porte, & qui avait été offusqué qu'une si vilaine voiture eût cette audace, avait enjoint à son conducteur de déguerpir; mais celui-ci ayant répondu qu'il attendait une jeune personne entrée dans l'hôtel, le père Antoine s'était radouci... Une heure après, le berlingot disparaissait sans rien dire... Mademoiselle est pour quelque temps ici? ajouta Julia en changeant tout à coup de ton.

— Je l'ignore, mademoiselle, répondis-je doucement en m'asseyant.

Quand j'eus soupé, & cela ne fut pas long, quoique j'eusse faim & que les mets fussent aussi abondants que choisis, je me fis conduire à la chambre qui m'était destinée. J'avais hâte d'être seule.

XVII

J'avais hâte d'être seule, oui, pour une infinité de raisons. D'abord parce que, soit au salon avec milady, soit dans la salle à manger avec sa femme de chambre, je ne me sentais pas libre, j'éprouvais un malaise, une presque souffrance à laquelle j'étais heureuse d'échap-

per. Ensuite, ma situation présente me préoccupait, j'avais besoin de m'y reconnaître, de me demander ce que valait comme efficacité, c'eſt-à-dire comme durée, la protection de milady. Je ne pouvais me dissimuler que j'avais imité sa légèreté en me jetant ce soir-là à sa tête comme elle s'était jetée elle-même à la mienne le jour de notre rencontre aux étangs de Saclay. Peut-être, ce jour-là, ne voulait-elle que plaisanter & me faisait-elle en l'air une de ces promesses dont les lèvres sont prodigues, mais que le cœur n'a nullement l'intention de tenir. Peut-être, maintenant que, sans la prévenir, à propos de rien, au bout de huit mois, je venais la prendre au mot, la sommer de faire une réalité d'une banalité, me trouvait-elle bien osée, bien téméraire, & songeait-elle aux moyens polis de m'éconduire le lendemain.

Qu'allais-je devenir alors? Qu'allaient devenir surtout mes chers bessons? Car de moi, à dire vrai, je ne me préoccupais guère, &, seule, je n'eusse pas éprouvé le serrement de cœur que je ressentais en pensant à Louis & à Rosette, à ces deux orphelins auxquels j'avais juré de servir de mère. Ils ne pouvaient reſter éternellement chez madame Jeanne, qui certainement ne les renverrait jamais, mais dont je ne pouvais payer la cordiale hospitalité par la plus noire des ingratitudes & la plus laide des importunités. Où les placer, & que faire d'eux? Les garder avec moi n'était pas possible, chez lady Merry encore moins que chez toute autre personne. Il fallait les faire entrer au plus tôt en apprentissage. Mais l'apprentissage, cela coûte. Les patrons ne se chargent pas ainsi de nourrir les enfants qu'on leur confie; ils le pourraient, puisqu'en somme

les apprentis ne tardent pas à *rapporter* à ceux qui se donnent la peine de leur enseigner un métier, ils le pourraient, mais ils ne le veulent pas : outre du temps, ils exigent une pension ; & une pension même modique, j'étais pour l'heure dans l'impossibilité de la fournir. Cette idée me persécutait & me chagrinait.

Malgré cette préoccupation, malgré ce chagrin, malgré aussi les deuils récents de mon cœur, la maman Rateau, Jean & le cher innocent qui dormait maintenant au cimetière de Saclay, je songeais aussi à ce jeune homme que je venais de voir avec lady Merry pour la seconde fois seulement de ma vie, & dont l'image se gravait cependant de plus en plus fortement en moi. J'avais beau fermer les yeux, j'avais beau cacher ma tête sous mes couvertures, je le revoyais & il me semblait que j'étais vue de lui. Sa voix me chantait toujours aux oreilles, & des oreilles à l'âme, une petite chanson amicale & tendre qui me causait des frissonnements étranges. Il était très-beau, avec son visage pâle sur lequel tranchaient si bien ses petites moustaches noires, avec ses yeux surtout, ses yeux d'où sortaient en petillant mille étincelles; mais sa beauté m'impressionnait moins que la musique dangereuse de sa voix, une voix de femme plutôt qu'une voix d'homme...

A quel titre était-il ainsi le compagnon assidu de lady Merry ? Était-ce le hasard qui l'avait placé deux fois à côté d'elle, ou était-ce une habitude de tous les jours ? Si c'était une habitude, comment existait-elle, comment s'était-elle formée ? Lady Merry avait une quarantaine d'années, autant que j'en pouvais juger, & si, à cet âge, une femme n'est pas encore vieille, du

moins elle n'eſt plus jeune. Tandis que lui, Hector, n'avait pas trente ans, & trente ans, pour un homme, c'eſt la jeuneſſe même. Elle était preſque vieille & preſque laide; il était tout à fait jeune & tout à fait beau : d'où venait alors qu'ils étaient réunis, ſoudés enſemble, inſéparables, comme les anneaux de la même chaîne? C'était là un myſtère qui me préoccupait, qui m'obſédait autant que le ſort à venir de mes chers beſſons. J'ajouterai que ce myſtère, auprès duquel j'euſſe dû paſſer ſans même le voir, non-ſeulement m'obſédait comme ſi ma propre exiſtence eût été mêlée en quelque choſe à celle d'Hector & de lady Merry, mais encore m'irritait, quoi que je fiſſe & me diſſe pour me prouver qu'il m'était parfaitement indifférent...

Ainſi ſe paſſa ma nuit. Dès que le jour parut, je me levai, &, à peine habillée, mon premier ſoin fut d'écrire à madame Champoudry pour lui raconter tout ce qui m'était arrivé, en lui promettant de la tenir au courant de ce qui arriverait ultérieurement. Cette lettre faite, j'attendis pour l'envoyer que quelqu'un vînt dans ma chambre, d'où je n'oſais ſortir.

Cette chambre était plus belle, c'eſt-à-dire plus richement & plus coquettement meublée que la chambre de Louiſette au Chriſt, & ſurtout que la mienne rue du Fer-à-Moulin; mais je préférais ces deux dernières, parce que j'y étais chez moi ou chez des gens dont le cœur battait à l'uniſſon du mien. La chambre que je devais à la bienveillance de lady Merry ſentait trop le rien faire, l'oiſiveté; elle était diſpoſée pour la rêverie, non pour le travail, & mes dix doigts me démangeaient depuis huit ou dix mois

qu'ils étaient inactifs : je rougissais de les voir si blancs.

La fenêtre, que j'ouvris quoique la matinée fût fraîche, donnait sur un grand jardin orné de vieux arbres dont les feuilles commençaient à jaunir; mais, malgré la fraîcheur de l'air, les oiseaux chantaient, cachés sous leurs épaisses ramures, & ces chansons versaient en moi un calme dont j'avais besoin après les agitations de ma nuit, passée à m'inquiéter sur mon sort & sur celui de mes chers bessons.

Vers onze heures du matin, on frappa à la porte de la pièce d'entrée, & je me dérangeais naturellement pour aller ouvrir, ne sachant pas encore que cela ne se fait pas, lorsque la personne qui avait frappé entra. C'était une domestique, autre que Julia, qui m'apportait à déjeuner sur un plateau. Derrière elle marchait une dame, qui portait un paquet.

— Le déjeuner de mademoiselle, dit la servante en posant le plateau sur une table. Mademoiselle veut-elle que j'allume le feu? ajouta-t-elle.

— Non, je vous remercie, répondis-je, embarrassée de toutes ces cérémonies.

La servante s'en alla.

— De la part de milady, mademoiselle, dit à son tour la dame au paquet, en étalant sur un fauteuil plusieurs robes de couleurs & d'étoffes différentes, ainsi que d'autres affiquets à l'usage des femmes.

Deux larmes me roulèrent dans les yeux sans que je susse pourquoi. Involontairement je répugnais à quitter les vêtements qui jusque-là avaient été ceux de ma condition, & à en mettre d'autres plus élégants, plus riches, pour lesquels il me semblait que je n'étais

pas faite. J'éprouvais comme une sorte de honte à troquer ainsi. Une voix intérieure me criait, sévère & trifte : « Manette! Manette! celle qui oublie son origine la renie, & renier la pauvreté, c'eft être digne de la richesse mal acquise... Manette! la pudeur sied aux humbles habits, elle s'enfuit des vêtements somptueux!... »

C'était puéril, mais c'était ainsi. La femme qui avait apporté toutes ces robes attendait, étonnée de mon hésitation, qu'il lui était en effet impossible de comprendre, &, malgré son étonnement, que je remarquais, j'hésitais toujours.

— Il faut pourtant que je les essaye à mademoiselle, dit-elle avec une nuance d'impatience. Milady m'a donné un ordre, je l'exécute... Eft-ce qu'aucune de ces robes ne serait du goût de mademoiselle?... Alors, c'eft différent, je vais retourner au magasin en chercher d'autres... Il me semblait, pourtant...

Pendant qu'elle parlait ainsi, je m'étais lentement déshabillée.

— A la bonne heure! s'écria la femme, heureuse de placer sa marchandise.

Elle choisit une robe qu'elle jugea de ma taille & sans doute de mon goût, puisqu'elle était du sien, & se mit en devoir de me l'essayer.

— Elle va à ravir à mademoiselle! s'écria-t-elle enthousiasmée. Il eft vrai, ajouta-t-elle, que mademoiselle eft faite elle-même à ravir... Toutes les robes lui iraient, ou plutôt elle irait à toutes les robes... Quelle taille mignonne! elle tiendrait entre deux doigts... Et les épaules! une rondeur... une souplesse... & d'un grain!... C'eft inimaginable!... Ah! par exemple,

mademoiselle a tort de ne pas porter de corset... Elle n'en a pas besoin, je le sais bien... Cependant... quand on tient à conserver ce que la nature vous a si généreusement prodigué... Mademoiselle comprendra plus tard la vérité de mon observation, que je ne me permets de lui faire que dans l'intérêt de sa merveilleuse beauté... Ah! les hommes payeraient cher pour être à ma place!... Mademoiselle eſt faite comme un ange!...

Je n'interrompais pas le bavardage de cette femme, parce que je n'étais pas chez moi, parce que les éloges qu'elle m'adressait étaient sans doute de son métier d'habilleuse, & puis... & puis... parce qu'au fond, quoique je les sentisse exagérés, ces éloges-là me faisaient plaisir. On ne tient pas à être belle uniquement pour soi, mais pour quelqu'un qui vous aime ou qu'on aime, & il y avait peut-être quelqu'un pour qui je tenais à être belle... C'était une misérable vanité, sans doute; mais, après tout, quoique « faite comme un ange », je n'étais pas un ange, & la vanité ne déparait pas les autres défauts que j'avais très-certainement.

L'habilleuse m'essaya encore deux ou trois robes différentes, qui toutes se trouvèrent m'aller « à ravir », comme la première, &, à chaque robe nouvelle, ce urent de nouveaux compliments, qui cette fois me firent moins de plaisir que les premiers. Si elle avait continué plus longtemps, ses éloges m'eussent tourné sur le cœur...

— Maintenant, dit-elle en finissant, je vais débarrasser mademoiselle de ses premiers vêtements, beaucoup trop modeſtes pour une personne à qui les robes élégantes vont si naturellement bien...

— Laissez-les, madame, je vous prie, lui dis-je avec vivacité en étendant la main pour m'opposer à l'enlèvement de mes pauvres chères hardes.

En ce moment je me rappelais je ne sais plus quel conte de mon enfance, épelé sur les genoux de la maman Rateau, où il était queſtion d'un berger devenu roi. Ses sujets l'avaient détrôné &, en le détrônant, avaient cru lui faire une bien grosse niche; mais lui, allant tirer d'une armoire secrète les habits grossiers qu'il portait avant d'être condamné à régner, & les revêtant de nouveau, était parti joyeux de son palais, où il n'avait vécu que de soucis & d'ennuis de toutes sortes, pour regagner sa forêt, où il allait désormai svivre d'air pur & de liberté. Moi aussi, bergère arrachée à mon obscurité & forcée de devenir brillante demoiselle, je voulais conserver mes guenilles plébéiennes afin de me rappeler mon origine aux heures où la hauteur de mon rang nouveau m'éblouirait trop, & de les reprendre le jour où le caprice qui m'élevait m'abaisserait...

L'habilleuse n'insiſta pas. Elle salua & se retira.

Lorsque je fus bien sûre d'être seule, je ramassai soigneusement les vêtements que je devais à la générosité de la bonne madame Jeanne, & j'en fis un paquet que je plaçai dans un coin de tiroir où je comptais les reprendre un jour. Puis, il le fallait! je me mis en devoir de m'habiller avec ceux dont venait de me gratifier la générosité de lady Merry.

Comme je me regardais complaisamment dans la psyché qui décorait ma chambre, on frappa de nouveau à la porte. La première fois je m'étais dérangée; cette fois-ci je me contentai de tourner légèrement la tête

& de jeter un « Entrez! » plein de négligence : l'influence du costume!

C'était une fille de boutique qui m'apportait des bottines à choisir pour remplacer mes gros souliers de garçon. Heureusement qu'en ce moment j'avais les pieds nus dans de petites mules coquettes trouvées au pied de mon lit : j'aurais rougi devant cette fille de mes honnêtes chaussures d'ouvrière...

Je m'assis & voulus mettre mes bas moi-même. Mais cette fille, habituée sans doute à chausser des paresseuses, s'y opposa respectueusement, & je dus lui abandonner mon pied pour qu'elle en fît à sa guise.

Elle essaya une paire de bottines, deux paires, trois paires, dix paires : aucune ne m'allait, toutes étaient trop larges.

— Mais c'est le pied de Cendrillon lui-même! s'écria la cordonnière au comble de l'étonnement. Mais, mademoiselle, ajouta-t-elle, je vous ai essayé le point de milady, il ne vous va pas, il est trop grand pour vous, & cependant milady passe avec raison pour avoir le plus joli pied de tout le faubourg Saint-Honoré, où les pieds aristocratiques abondent!... Je suis désolée... il va falloir vous faire une paire de bottines sur mesure & conserver votre forme pour vous seule...

— Comment! m'écriai-je, vous ne trouvez pas ce qu'il me faut dans ce magasin de chaussures que vous avez apporté avec vous?... Tenez, ces bottines vertes?...

Je lui indiquais du doigt une paire de bottines mignonnes, ravissantes au possible, qui faisaient battre d'envie mon petit cœur vaniteux.

— Celles-là? reprit la cordonnière, tout en les pre-

nant pour me les essayer. Celles-là? elles ne vous iront pas, mademoiselle... Ce sont presque des bottines d'enfant... Ah! mon Dieu! elles vous vont comme un gant!... C'eſt à ne pas y croire!... Mon Dieu, mademoiselle, que vous avez donc un petit pied!... On vante ceux des Chinoises, je n'en ai jamais vu, mais je doute qu'ils puissent rivaliser avec les vôtres!... Si milady savait cela, elle en serait jalouse...

— Elle ne le saura que si vous le lui dites, interrompis-je vivement, & je ne pense pas que vous ayez jamais la tentation de le lui dire...

— Oh! ce n'eſt pas mon intérêt!...

La cordonnière partit, &, après elle, vint la modiſte, afin que la transformation fût complète, & que la chenille (le *chenillon*, comme on m'appelait au faubourg Marceau) devînt tout à fait papillon...

Malgré cela, par un reſte de timidité roturière, quand lady Merry me fit prier par Julia de me rendre auprès d'elle, je n'osai pas me présenter en chapeau : j'y allai en cheveux & en taille...

XVIII

Julia me conduisit au dernier étage de l'hôtel, dans l'atelier de milady, & se retira aussitôt, me laissant seule avec ma protectrice, quoiqu'il me semblât, au premier abord, qu'il y eût là quatre ou cinq personnes.

Je n'avais jamais vu d'atelier de peinture; je crois même qu'à part un portrait à cadre d'or, orné d'un bouquet de buis, qui se trouvait dans l'alcôve de la mère Rateau, je n'avais jamais vu de tableau. La grandeur inusitée de cette pièce; les plâtres nombreux qui ornaient des consoles en chêne bruni; les toiles commencées, accrochées çà & là; les objets étranges, & certainement étrangers, suspendus aux murs, aux meubles, partout, dans un désordre étudié : tout enfin m'étonnait, & j'ouvrais de grands yeux, comme un enfant, comme une Parisienne ignorante transportée subitement dans un pays lointain, inconnu, fantaſtique. Jusqu'aux mannequins, coiffés en chiens fous, que je pris pour des personnes naturelles, quoique extravagantes, & auxquels je me crus obligée de tirer respectueusement ma révérence...

C'était une gaucherie, sœur de la maladresse que j'avais commise la veille au salon, en m'asseyant sans en être priée : le même éclat de rire en fut la juſte punition. Mais, cette fois, comme lady Merry était seule, je me remis un peu plus vite de mon trouble.

— Cette petite fait mon bonheur avec ses naïvetés! s'écria milady en continuant de rire, c'eſt-à-dire à me montrer ses longues dents, semblables à celles que le loup dut montrer au Petit Chaperon Rouge au moment de le dévorer. Quel dommage qu'Hector ne soit pas là!... ajouta-t-elle en se renversant en arrière sur son fauteuil à tapisserie, pour rire à son aise & mieux me contempler.

Mais j'étais aguerrie depuis que je portais des vêtements de *demoiselle*, & ce que la chenille de la veille n'eût pas osé faire, le papillon l'osa : je m'avançai vers

milady &, m'agenouillant à demi, je lui baisai les mains. Peut-être, au fond, lui étais-je reconnaissante d'avoir prononcé le nom d'Hector devant moi... Il n'était pas là, devant mes yeux, mais son nom venait de résonner à mon oreille.

— Elle est ravissante ainsi! reprit milady en me prenant par la main & en me retournant dans tous les sens comme une poupée qu'elle eût chargé sa couturière d'habiller... Elle est ravissante, ma parole d'honneur! & je ne regrette pas de m'être intéressée à elle... Minette, ajouta-t-elle (Hector n'était plus là pour lui rappeler la prononciation exacte de mon nom), Minette, si vous êtes gentille, nous resterons longtemps ensemble... Et tenez, pour vous prouver l'intérêt réel que je vous porte, mettez-vous devant moi, dans ce fauteuil... Tournez la tête à gauche... comme cela... très-bien... Pendant que je vais faire une étude d'après vous, en attendant que vous posiez pour mon Ophélia, racontez-moi de nouveau vos petites aventures, afin que je les connaisse sur le bout du doigt, & que je m'intéresse efficacement à vous & à vos... comment appelez-vous votre frère & votre sœur?... à vos...

— Bessons, milady, répondis-je en souriant. C'est un mot de notre langue, à nous autres gens du peuple qui ne devons pas parler le beau langage...

— Et cela signifie?...

— Jumeaux, milady.

— Bessons, soit! Le mot est original, je le retiendrai. C'est comme la *caboche* d'Hector... N'est-ce pas que c'est drôle, *caboche?*

— Très-drôle, milady!... D'ailleurs M. Hector a

l'esprit plaisant... Il doit souvent trouver de ces expressions-là...

— Oui... c'eſt un garçon très-spirituel & très-amusant, dans le tête-à-tête surtout... Mais, chère petite, obligez-moi de ne pas me parler de lui... Il eſt parti pour l'Égypte, & son départ m'afflige...

— M. Hector eſt parti?... pour... longtemps?... demandai-je, plus émue que je n'aurais dû l'être en m'informant ainsi d'un étranger.

— Oui... Il me faisait ses adieux hier, quand vous êtes venue, Minette... répondit milady.

Tout en me parlant, lady Merry ne perdait pas un coup de crayon. Ses yeux allaient de moi à sa toile & de sa toile à moi avec la même tranquillité & la même satisfaction. Elle avait devant elle un modèle agréable à dessiner, paraissait-il, & comme elle trouvait sans doute qu'elle s'en tirait assez bien, que cela *venait*, pour employer une de ses expressions, elle était contente.

Pourquoi alors me défendait-elle de lui parler de son *ami* Hector? Et s'il était son ami, pourquoi l'indifférence qu'elle témoignait à son égard en se livrant à ses occupations ordinaires avec la même sérénité que s'il eût été là? Comment! la veille, j'avais troublé leurs adieux?... Mais ils étaient souriants tous les deux, ils n'avaient pas l'air de se contraindre beaucoup pour rire?... Des *amis* qui se quittent, pour longtemps surtout (car je ne savais pas où était l'Égypte, mais il me semblait que cela devait être au bout du monde), des amis qui se quittent sont ordinairement plus triſtes : ils ne savent pas s'ils se reverront, ni comment ils se reverront... Un mois... une année apporte tant de

changements dans le cœur & sur le visage des gens!... A la place de lady Merry j'aurais été en larmes, moi...

Cette tranquillité, apparente ou réelle, de lady Merry me confondait. J'avais beau essayer de me l'expliquer par une foule de raisonnements plus ingénieux les uns que les autres, je ne m'expliquais rien du tout.

— Il reviendra décoré! dit tout à coup milady. On ne fait pas un voyage aussi fatigant sans avoir la croix... Le directeur des Beaux-Arts me l'avait déjà promise pour lui... & quand on promet à une femme, on lui tient parole... Il eſt vrai que nous sommes en république!... ajouta lady Merry avec une moue dédaigneuse. Eſt-ce que vous aimez ça, vous, petite?...

J'allais lui répondre doucement, mais fermement, ce que je pensais de cette grande, noble & sanglante chimère pour laquelle tant d'hommes étaient morts, mon pauvre Jean entre autres: elle ne m'en donna pas le temps. Elle avait fait la queſtion & trouva tout naturel de faire la réponse.

— Si ce gouvernement devait durer, dit-elle, je quitterais Paris & la France, devenus inhabitables... Cette tyrannie des haillons, qui a la prétention de remplacer la tyrannie du linge propre, me révolte!... Comme si les gros sous, qui puent le cuivre, pouvaient valoir autant que les louis, qui ont un son si harmonieux!... Pouah! la République eſt peut-être une belle fille, mais ses amants sont des goujats!...

J'étais devenue pâle, très-pâle; je souffrais visiblement, sans que lady Merry, qui cependant faisait mon portrait, daignât s'en apercevoir. O mon cher Jean!

Lady Merry était cruelle, mais elle n'était pas mé-

chante. Et puis elle passait volontiers d'un sujet à l'autre, sans transition.

— Nous disons donc, Minette, reprit-elle, que vous avez un jeune frère & une jeune sœur à placer?...

— Oui, milady, répondis-je, heureuse cette fois de la tournure que prenait la conversation.

— Quel âge ont-ils?

— Une douzaine d'années, milady.

— A eux deux?

— Si vous comptez ainsi, milady, ils ont vingt-quatre ans.

— Ah! Eh bien! nous mettrons la fillette à Sainte-Thérèse & le garçon à Sainte-Barbe...

— Oh! milady!... milady! murmurai-je, n'osant en croire mes oreilles.

— Oui... c'eſt convenu... reprit lady Merry, sans plus remarquer ma joie qu'elle n'avait remarqué tout à l'heure ma triſtesse; oui, c'eſt le meilleur moyen de vous en débarrasser, Minette...

Bien que l'expression fût dure, employée à propos de mes chers bessons dont je n'aurais jamais voulu me séparer, je n'osai pas proteſter. Lady Merry faisait le bien à sa façon; elle le faisait mal, peut-être, mais elle le faisait, du moins elle avait l'intention de le faire. Car, hélas! les bessons n'étaient pas encore à Sainte-Barbe ni au couvent Sainte-Thérèse!

— Vous me les présenterez demain, dit lady Merry.

Les présenter? Les amener dans cet hôtel, dans ce salon, eux, les enfants de Roupanel, d'un... Ah! je frissonnai de terreur en songeant avec quel mépris elle me chasserait le jour où elle apprendrait la vérité. Et cependant, les chers innocents! ils portaient ce

nom taché d'infamie, ils devaient le traîner comme un boulet jusqu'à la fin de leurs jours... Le nom de mon père, le mien, un nom honorable, je ne pouvais le leur donner, je ne pouvais faire ce mensonge; pour être admis au couvent ou au collége, il faut des papiers d'identité, & mes chers bessons n'en avaient pas d'autres que ceux qui avaient été délivrés à ma mère lors de leur déclaration de naissance à la mairie du quartier... Il fallait renoncer pour eux aux bienfaits de l'éducation que leur promettait la protection de lady Merry, ou il fallait trouver un moyen... Mais lequel?..

Au bout d'une demi-heure de perplexités que ma protectrice était à cent lieues de soupçonner, quoique ses regards ne se détachassent pas de mon visage, je crus avoir trouvé ce que je cherchais.

— Milady, lui dis-je d'une voix câline, avec un sourire héroïque; milady, permettez-moi de vous demander comme une grâce de ne pas vous présenter... maintenant... mes chers bessons... ils n'en sont pas dignes... (Je souriais toujours!) Si vous y consentez, milady, je ferai moi-même toutes les démarches... ennuyeuses... nécessaires pour faire admettre ces deux enfants... Ils sont si gauches dans leurs vêtements de paysans, qu'ils provoqueraient le rire de vos domestiques, comme je l'ai provoqué sans doute moi-même hier... & vous ne voulez pas, milady, que j'aie ce chagrin?... Je me chargerai de tout... je ferai toutes les courses... Ah! je suis une bonne marcheuse!...

— Vous saurez, Minette, dit lady Merry en se renversant en arrière d'un air de satisfaction pour juger de l'effet de sa peinture; vous saurez, Minette, que lorsqu'on a l'honneur d'aller quelque part en mon

nom, on y va dans ma voiture & avec mes gens... Vous irez à Sainte-Thérèse & à Sainte-Barbe pour votre sœur & votre frère, j'y consens puisque cela vous convient mieux ainsi, quoique je ne devine pas pourquoi; mais vous prendrez ma voiture & mes gens... Je n'ai pas besoin, j'espère, d'ajouter que vous enverrez toucher ici le montant des pensions...

J'étais aux anges, &, à cause de cela, il me sembla de mon devoir de dire à lady Merry :

— Milady, pardonnez-moi, mais n'y aurait-il pas moyen d'avoir une bourse... une demi-bourse au moins?... J'ai entendu dire... je croyais...

— Vous croyiez mal, mademoiselle, me répondit lady Merry d'une voix coupante & en me jetant un regard aussi aigu que sa voix. Vous croyiez mal. Quand je me donne la peine de protéger, je ne protége pas à moitié... Les bourgeois, les petites gens, mendient des bourses pour leurs enfants, rien de plus naturel puisque ce sont des bourgeois; mais moi, apprenez-le, je ne m'adresse qu'à ma propre bourse, & cela vaut mieux... Je n'aime pas les faveurs!... Si les décorations s'achetaient, il y a longtemps qu'Hector aurait le ruban rouge à sa boutonnière... Et maintenant, petite, ajouta milady en reprenant sa voix ordinaire & en me faisant signe de m'approcher, la séance est levée!

J'accourus, je me plaçai devant la toile où elle venait d'ébaucher mon portrait, &, heureuse de ce que je venais d'obtenir pour mes chers bessons, je m'écriai sans rien voir (j'avais les yeux mouillés) :

— Ah! milady! milady! que c'est beau! que c'est beau! que c'est beau!

Peut-être était-ce beau, en effet; peut-être était-ce

très-laid. Mais qui donc, à ma place, eût eu le courage d'être sincère, si la sincérité eût été blessante pour l'amour-propre de lady Merry?...

Le soir de ce jour de triomphe (le sort de mes bessons était assuré), je remontais à ma chambre, heureuse du bonheur que j'allais causer à la bonne madame Jeanne & à son excellent mari, bénissant intérieurement milady, remerciant Dieu de l'avoir placée sur mon chemin. La première chose qui frappa mes yeux, en entrant, lorsque je posai mon bougeoir sur la table, fut une lettre, cachetée, à mon adresse, & d'une écriture inconnue. Saisie d'une émotion qui me fit trembler de la tête aux pieds, je pris cette lettre, je l'ouvris, & je lus, ou plutôt je bus d'un seul trait les lignes suivantes :

« *Adorable petite Manon-Manette,*

« *Je vous aime!*

« *Nous en recauserons à mon retour d'Égypte. Je ferai, moi aussi,* mon Dix-huit Brumaire, *en jetant par ses propres fenêtres un gouvernement qui n'est plus de mon choix.*

« *Ton, ou, si cela te fâche, Votre*

Hector *pour la vie ou pour tout le temps que cela vous plaira.*

« P. S. — *Pas un mot à la perfide Albion!* »

Et afin que je ne m'y trompasse point, afin que je susse bien qui il désignait ainsi, il y avait au-dessous,

dessiné à la plume, plus spirituellement que bienveillamment, le portrait de lady Merry...

Les deux premières lignes & la signature m'avaient fait battre le cœur d'une joie insensée. Le reste m'attrista. Je pris la lettre, je l'approchai en tremblant de la bougie & je la brûlai. Quand il ne resta plus rien, que des débris noircis qui voltigeaient dans la cheminée, je me jetai à genoux, la face tournée du côté de mon lit, & je pleurai longtemps...

XIX

Ce que lady Merry m'avait promis, elle le tint. Sa protection, pour avoir des formes dégagées, évaporées, légères, n'en fut pas moins efficace & sérieuse.

Rosette, qui devenait jolie comme un cœur, était entrée au couvent mondain de Sainte-Thérèse, où je l'allais voir une fois par semaine dans la voiture de milady, à la grande joie de ma petite sœur dont la vanité s'éveillait malheureusement de bonne heure & qui était bien aise d'être aussi richement apparentée que ses compagnes, filles de ducs & pairs & même de négociants en gros. Ses progrès n'étaient pas à peu près nuls, mais tout à fait nuls. Elle n'apprenait rien & ne voulait rien apprendre. Mais c'était une si jolie paresseuse, & elle faisait si bien l'ornement de cette pieuse maison, où cependant les belles pensionnaires ne man-

quaient pas, qu'on ne s'avisait pas de me la rendre. On se plaignait un peu d'elle, mais en souriant, en lui tapotant sur les joues (d'adorables petites joues à fossettes), & ces rigueurs-là ne la corrigeaient point.

Louis était entré au collége Sainte-Barbe, dont il n'était pas un des plus ſtudieux élèves, lui non plus. Toutefois il travaillait juſte assez pour ne pas être renvoyé; c'était un *cancre* (ainsi s'appelait-il lui-même en riant), c'était un cancre, mais ce n'était pas un mauvais sujet. La seule chose qui me chagrinât, c'était la fréquence de ses demandes de sous de poche, de ses *semaines*; il lui en fallait huit ou dix par mois, & je les lui faisais tenir à l'insu du proviseur, qui peut-être l'eût sévèrement réprimandé. Cela me chagrinait, d'abord parce que cela témoignait d'un amour de la dissipation, fâcheux à son âge; ensuite, parce que je ne puisais qu'à regret, à mon corps défendant pour ainsi dire, dans la petite bourse que milady avait mise à ma disposition, bien qu'elle me reprochât souvent ma *ladrerie*.

Je me disais souvent que ce que j'avais d'abord considéré comme un bienfait pourrait bien, à un moment donné, devenir un obſtacle à l'établissement de Rosette & de Louis. Lady Merry, généreuse par caprice ou par nature, avait consenti sans peine à se charger des frais de première éducation & j'avais accepté ses offres avec autant d'empressement que de gratitude; mais la suite, qui s'en chargerait? Quand on sort du couvent Sainte-Thérèse, on ne se décide pas volontiers à entrer comme cuisinière n'importe où; d'abord parce qu'à Sainte-Thérèse on enseigne tous les arts, excepté l'art culinaire; ensuite, en supposant que l'on sût

d'inſtinct tenir un ménage, une jeune pensionnaire de ce couvent se croirait déshonorée si elle travaillait à n'importe quoi de mesquin, de vulgaire, de grossier. Quand on sort du collége, c'eſt à peu près la même chose : un collégien eſt un *monsieur* & il faut la croix & la bannière pour l'amener à embrasser un état manuel, à faire choix d'un métier à rabot ou à marteau. Pourtant, lady Merry cessant tout à coup sa protection, il faudrait bien songer à une carrière quelconque, honorable & lucrative.

Ni Louis ni Rosette ne songeaient à cela, mais j'y songeais pour eux, & beaucoup. Je m'en entretenais durant de longues heures avec moi, & aussi avec la bonne madame Jeanne, chaque fois que je pouvais me rendre au Chriſt, c'eſt-à-dire une fois par mois.

Ces petites excursions, pour lesquelles je n'employais pas la voiture de milady, mais les voitures publiques, & même la *voiture de mes jambes,* ces petites excursions étaient une fête pour moi & pour le ménage Champoudry. On avait beau me prier, me supplier de prévenir du jour de mon arrivée, afin qu'on pût me préparer un déjeuner ou un dîner de mon goût, je ne prévenais jamais ; je me plaisais au contraire à arriver à l'improviſte, au moment où je me supposais le moins attendue, apportant avec moi quelque fanfreluche utile pour madame Jeanne & pour son mari, sans oublier Honorine. Ces jours-là, tout était sens dessus dessous dans la maison ; on mettait les petits plats dans les grands, on mangeait de bon appétit & l'on riait de grand cœur.

Parfois la fête était troublée. Le souvenir de la maman Rateau, dont le couvert marquait toujours la

place, comme si on s'était attendu à la voir à chaque inftant apparaître; le souvenir de la maman Rateau, évoqué tout haut par l'un de nous, mettait un crêpe sur tous les visages. On soupirait, on pleurait en se demandant : « Où eft-elle? » Car, morte, on se refusait à le croire. Les recherches de M. Champoudry & les miennes n'avaient pas abouti, il eft vrai; mais précisément à cause du doute qui planait sur son sort, nous nous obftinions à espérer, quoique pour ainsi dire assurés que nous espérions en vain.

Parfois aussi, arrivée avec la joie dans les yeux, je m'en retournais avec la mélancolie dans l'âme. C'eft que ces jours-là j'étais reftée trop longtemps au cimetière de Saclay, à prier sur la tombe du cher petit martyr. De pierre sépulcrale, il n'y en avait point; je n'avais pas voulu qu'on en plaçât une sur son pauvre cher cadavre, de peur que le poids ne l'étouffât... Il n'y avait qu'un entourage décent, avec un jardinet soigneusement entretenu & une croix blanche sur laquelle étaient inscrites la date de sa naissance & celle de sa mort. Comme le doux chérubin n'avait pas été baptisé, il n'avait pas de nom, & quand nous en parlions entre nous à voix basse, madame Jeanne & moi, nous l'appelions toujours « l'Innocent. »

Or donc, quand j'avais prié trop longtemps sur la tombe de l'Innocent, je m'en allais le cœur gros, les yeux rouges, & il m'était impossible de manger une seule bouchée du dîner apprêté par Honorine. Elle boudait alors, la bonne fille, mais pendant deux ou trois minutes seulement. Sa bouderie passée, elle s'essuyait les yeux, rouges aussi, avec l'éternel coin de son éternel tablier de cuisine, & il fallait que

je l'embrassasse bien fort pour avoir mon pardon.

Honnête & patriarcale maison ! J'y étais autant aimée qu'autrefois, plus aimée encore peut-être, malgré le trouble que ma présence y avait apporté. Sans moi, eſt-ce que Jean, pris de désespoir, serait allé se faire casser la tête sur une barricade ? Sans moi, eſt-ce que la mère Rateau.... Ah ! quand je repassais en moi-même tous ces souvenirs douloureux, & que je voyais combien on aurait eu de raisons de me haïr, j'étais en proie aux regrets les plus vifs & aux remords les plus poignants. C'était la plaie de mon âme, à laquelle il fallait le baume consolateur de la parole & des caresses de madame Jeanne, cette vaillante femme qui oubliait si bien de se plaindre elle-même afin de réserver toute sa tendresse pour les afflictions des autres.

Je l'avais forcée, ainsi que son mari, à reprendre la petite somme qu'ils m'avaient, eux, forcée d'accepter le jour de mon départ du Chriſt pour Paris. Ils l'avaient reprise, mais comme ces braves cœurs savaient reprendre, en l'employant à un livret de la Caisse d'épargne au nom de Louis. A la suite de cette reſtitution, j'avais essayé d'en faire d'autres, m'étant aperçue de la décadence croissante de l'auberge, où les rouliers ne venaient presque plus ; mais ni le charron ni sa femme n'avaient voulu entendre de cette oreille-là, ils avaient regimbé, s'étaient fâchés même de mon insiſtance qui, quoique délicate, leur avait paru blessante, &, pour les apaiser, j'avais dû m'engager solennellement à ne plus jamais leur en ouvrir la bouche.

Plus d'une année s'était passée ainsi. Je m'habituais à ma nouvelle position comme on s'habitue à tout, &

d'autant plus facilement que j'employais les heures de loisir que me laissait lady Merry à travailler, à son insu, dans ma chambre. Je cousais & je lisais sans parvenir à m'ennuyer. Tout ce que je gagnais à cette réclusion volontaire que me reprochait ma bienfaitrice, c'était de rêver plus souvent qu'il ne l'eût fallu. Je me sentais parfois bien esseulée dans la vie !

Un soir du mois d'avril 1850, je tenais compagnie à milady dans le petit salon où j'étais entrée en trébuchant plus d'une année auparavant, lorsque Julia vint, portant un plateau d'argent sur lequel il y avait plusieurs lettres. Milady regarda machinalement la suscription de quelques-unes, qu'elle jeta au feu sans daigner les lire. Une dernière lettre reſtait, qui allait sans doute avoir le même sort, lorsqu'il sembla à lady Merry en reconnaître l'écriture.

— Mais c'eſt une lettre d'Hector ! s'écria-t-elle.

— Hector ! murmurai-je en tressaillant. Il revient !...

Lady Merry allait décacheter cette lettre & la lire, mais se ravisant & ne voulant sans doute pas me laisser voir l'agitation de son cœur, elle fit un geſte que je compris.

— Bonsoir, petite, bonsoir ! me dit-elle en s'étendant nonchalamment sur sa chaise longue, & en rejetant sur la table, avec la même nonchalance, la lettre dont je brûlais, moi, de connaître le contenu...

— Bonsoir, milady, dis-je en me retirant & en oubliant d'aller lui présenter mon front, ainsi que j'en avais l'habitude chaque soir, pour qu'elle y déposât le baiser protecteur qu'elle avait coutume d'y déposer.

Elle oublia elle-même de s'étonner de mon oubli.

Toutes deux nous étions diſtraites, & la même personne causait notre diſtraction.

— Hector revient ! murmurais-je en montant lentement à ma chambre.

Assurément lady Merry en disait autant de son côté...

XX

Je passai une fort mauvaise nuit.

Deux sentiments se partageaient mon cœur & le déchiraient : la reconnaissance & l'amour. Ce que je devais à lady Merry, ses incessantes bontés, la façon délicate dont elle me permettait de disposer de mon temps, la presque amitié qu'elle me témoignait, les caresses bienveillantes dont elle m'honorait, tout cela me revenait à l'esprit avec plus de force que jamais pour m'empêcher d'être ingrate. D'un autre côté, le souvenir d'Hector, que j'avais banni de ma pensée le jour où il m'avait écrit cette lettre offensante dans laquelle, en même temps qu'il m'avouait son envie de rompre avec lady Merry, il m'avouait aussi son amour pour moi, le souvenir d'Hector me revenait au cœur avec une vivacité aiguë, douloureuse même. Je le sentais indigne de la tendresse de milady & de la mienne, puisqu'il avait osé un inſtant projeter de nous tromper toutes deux, & malgré son indignité, peut-être même

à cause de cette indignité (le cœur le plus transparent a un fond de vase qui sert de refuge aux plus vilaines inspirations), mon amour pour lui renaissait plus vivace, plus ardent qu'au début. J'avais beau me débattre, éloigner de ma pensée son souvenir, il s'y inſtallait tyranniquement, il m'envahissait tout entière, il me conquérait !

Ah ! ces combats, si milady avait pu en être témoin, sa colère se fût changée en pitié, son mépris se fût changé en pardon !... J'avais grand besoin d'être plainte & pardonnée par elle, car je souffrais par elle si je souffrais par lui ; ses bontés passées m'accablaient de honte & de remords, j'aurais voulu ne lui rien devoir afin d'être plus libre de lui prouver ma reconnaissance...

Oui, j'aimais Hector de toute mon âme, mais je vénérais milady, la bienfaitrice de mes chers bessons, qui sans elle eussent été réduits à marcher pieds nus, vêtus de guenilles, dans les rues, mendiant leur pain quotidien, — le pain amer de la pauvreté ! J'aimais Hector, mais j'étais résolue à le fuir, non pour mon repos, non pour mon bonheur (qu'importaient le repos & le bonheur d'une Manette !), mais pour le repos & le bonheur de lady Merry, qui l'aimait, elle aussi, quoiqu'elle cachât la flamme divine de son amour sous la glace de son indifférence... Nous l'aimions toutes deux, moi avec toute la fougue de ma jeunesse, elle avec toute l'âpreté de l'âge mûr. J'aimais pour la première fois de ma vie, elle pour la dernière fois peut-être. Quelle folie de croire, après cela, qu'elle lâcherait cette proie dont elle se repaissait avec d'autant plus de délices qu'elle y mettait un myſtère impénétrable à

tous les yeux & à tous les soupçons? Quelle folie de supposer qu'elle me pardonnerait ce vol d'un bonheur auquel elle paraissait tenir plus qu'à sa fortune!

Je lui eusse dérobé ses bijoux les plus précieux, ses diamants, ses parures, qu'elle n'eût pas songé un seul inſtant à me faire arrêter, ni même peut-être à me faire reſtituer les choses dérobées. Mais son amant! elle s'emporterait, elle crierait, elle rugirait, elle se compromettrait publiquement, afin de le retrouver, de le faire rentrer en sa possession...

Pauvre chère milady!

Ma résolution était prise de fuir Hector afin de ne pas mériter l'odieux reproche d'ingratitude. Fuir Hector, c'était fuir l'hôtel de lady Merry, où certainement il n'allait pas tarder à se présenter. Très-bien! Mais qu'allais-je devenir désormais? Qu'allaient devenir ces deux enfants élevés en ce moment comme des enfants de bourgeois, comme des enfants de prince, devrais-je dire? De moi, je m'en embarrassais peu; mais eux, eux! N'avais-je déposé un inſtant ce fardeau que pour qu'il pesât plus lourd sur mes bras amollis par une vie presque heureuse? Ah! ma mère! c'était maintenant qu'il fallait être digne de vous...

Quelques jours se passèrent dans cette alternative cruelle; quelques jours, puis quelques semaines, puis quelques mois: Hector ne venait pas!

Je m'étais dit, & j'étais femme à tenir la parole que je m'étais donnée, je m'étais dit que le jour où il entrerait à l'hôtel j'en sortirais, non pas par une porte différente, mais par la même porte que lui. Il eût été trop cruel aussi, à l'heure où je consentais à le perdre au profit d'une autre femme, de ne pas emporter au

moins avec moi le parfum de son apparition & même le frémissement de son contact! L'amour vrai vit de peu, & si cela me suffisait, qui pouvait réclamer?

Je restais à l'hôtel, pleine d'angoisses, défaillant au moindre bruit, pâlissant au moindre mot qui ressemblait à une allusion, & l'homme que deux femmes y attendaient dans des dispositions de cœur si différentes, cet homme n'y venait pas!

Un matin, lady Merry m'avait fait prier de me rendre à l'atelier, où elle voulait travailler à son tableau d'Ophélia. En entrant je remarquai, du coin de l'œil, l'air triste de ma bienfaitrice. C'était la première fois que je lui voyais cet air-là. Au soin qu'elle avait mis jusque-là à éloigner de son visage la tristesse, on pouvait en conclure qu'elle trouvait ce sentiment trop plébéien & qu'elle le rejetait comme indigne d'elle. L'ennui quelquefois, rarement, parce que l'ennui est frère de la mélancolie; mais le plus souvent c'était un masque de dédain ou de mépris qu'elle s'attachait solidement chaque jour sur le visage, si solidement même qu'elle préférait le garder en dormant, plutôt que d'avoir chaque soir à en dénouer les cordons.

Milady était triste! Cela me toucha plus que si elle eût manifesté une grande colère, parce que cela me prouvait qu'elle devait souffrir beaucoup pour avoir ainsi oublié son masque.

— Je vous ai dérangée un peu tôt aujourd'hui, Minette! me dit-elle d'une voix douce qui ne lui était pas habituelle non plus.

— Oh! répondis-je en souriant, il y a longtemps que je suis levée, & à la disposition de milady!...

— Longtemps? chère petite! Vous avez tort, mon

enfant, de vous fatiguer ainsi... Vous ne dormez pas assez... Et tenez, vous êtes plus pâle... vous avez l'œil battu... Je gage que vous avez un peu de fièvre?

Je lui tendis ma main, qui trembla un peu dans la sienne.

— Là! que disais-je? reprit lady Merry. Je ne veux pas que cela continue... Vous m'entendez, Minette?... Vous vous lèverez dorénavant plus tard, afin de conserver la fraîcheur de votre teint & la vivacité de vos yeux.... Je ne veux pas vous perdre, vous aussi!...

Ce « vous aussi » m'alarma. Elle avait perdu quelqu'un de cher : qui cela pouvait-il être? Je ne lui connaissais pas de parents à Paris, elle recevait rarement, elle vivait comme une femme qui a rompu avec toutes les amitiés ou avec qui sa famille a rompu. Qui donc avait-elle perdu? Je n'osais me répondre de peur de deviner trop juſte.

— Que vous êtes heureuse, petite, de n'appartenir à personne qu'à vous-même! reprit milady en soupirant. Vous ne saurez jamais, Minette, quelle dissimulation nous impose le monde, à nous surtout qui en sommes les privilégiées, les reines, comme on dit! Le despotisme de l'étiquette, la tyrannie du rang, vous ne connaîtrez jamais cela, vous!... Despotisme charmant, tyrannie agréable lorsque, poupées brillantes, nous consentons à fermer à triple tour notre cœur, à le sevrer de toutes les émotions humaines!... Mais si par malheur nous avons oublié la clef sur la porte de ce cœur qui doit être muré, dont tous les battements doivent être dissimulés comme autant de fautes de goût & de convenance, & si quelqu'un y eſt entré doucement ou violemment, en domeſtique ou en maî-

tre, quelqu'un qui n'eſt ni votre mari, ni votre père, ni personne qui ait le droit pour lui... oh! alors, plus de repos, plus de bonheur, parce que plus de considération!...

J'écoutais bouche béante cette conversation, si nouvelle pour moi de la part de lady Merry. Elle s'aperçut de mon étonnement, & me demanda brusquement, à m'en faire chanceler :

— Avez-vous jamais aimé, Minette?

— Milady, répondis-je en balbutiant, je ne sais pas... je ne crois pas... je...

— Que vais-je lui demander là? murmura milady en me considérant avec une sorte de compassion. Elle eſt trop jeune pour connaître déjà ces tourments qui vous brûlent le cœur & vous le ravissent d'émotions inouïes!... Et cependant, en vous regardant avec attention, on devine que votre jeunesse s'eſt mûrie au soleil intérieur... Oui, vous avez aimé, Minette... Je ne vous demande pas vos secrets, j'en ai trop à vous confier moi-même, mais vous avez aimé, j'en suis sûre! quand ça ne serait que votre... Jean...

Milady prononça le nom de mon cher compagnon d'enfance avec un accent de dédain qui me peina. J'allais proteſter & lui dire combien ce faubourien était supérieur aux jeunes gens qu'elle avait rencontrés sur son chemin de grande dame; mais elle ne m'en donna pas le temps.

— Je suis aise, Minette, de cette maturité précoce que je lis sur votre beau visage, reprit-elle en redevenant mélancolique. A une enfant je n'eusse pas osé dire ce que je ne vais pas craindre de vous avouer, Minette...

Elle s'arrêta un inftant, hésitante, embarrassée, me regardant, baissant les yeux, & sur le point de renoncer à sa confidence, que j'attendais avec tant d'anxiété. Mais bientôt prenant vaillamment son parti, & mettant tout à fait de côté ses susceptibilités aristocratiques :

— Il le faut, petite, il le faut ! s'écria-t-elle. Écoutez-moi... J'ai aimé, j'aime toujours un homme qui ne m'a peut-être jamais aimée & qui, à cette heure-ci, ne m'aime certainement plus, puisqu'il en aime une autre...

— Hector en aime une autre! murmurai-je, me sentant pâlir.

— Cet homme, reprit milady sans remarquer mon émotion, cet homme eft un artifte d'un grand talent, dont le nom eft presque européen... A ce mérite, assez rare, il en joint d'autres, rares aussi : il eft aimable, spirituel & beau... Toutes les femmes, j'entends celles du meilleur monde comme les créatures de la bohême galante, toutes les femmes courent après lui... Moi, je ne sais pas courir... Il eft venu il y a quatre ans chez moi, précédé par le bruit de sa réputation, qui valait une présentation en règle, &, sous prétexte d'admirer un tableau qui avait eu les honneurs de l'Exposition précédente, il caressa ma vanité & s'insinua dans mon cœur... Je porte un des plus grands noms de l'Angleterre... Hector, qui avait eu les plus beaux noms de France, du moins on les lui attribuait, voulait ajouter le mien à sa lifte déjà si bien remplie... Ce que je croyais ne devoir être qu'un éblouissement passager dura près de trois ans sans interruption... Comment Hector s'y prit pour mener ainsi mon cœur en laisse?

Je l'ignore. Comment je m'y pris moi-même pour conserver un amant dont les ailes repoussaient à mesure qu'on les coupait ? Je ne le sais pas davantage... J'ai peut-être été aimée de lui; en tout cas, moi, je l'ai aimé, violemment, passionnément, comme aiment les femmes de ma sorte, que la hauteur de leur rang condamne au silence absolu des sens... Je l'aime encore, je l'aimerai longtemps... mais, quoi que j'en souffre, il importe à ma dignité de rompre une liaison dont je n'ai plus que les rougeurs sans en avoir les dédommagements...

Lady Merry s'interrompit pour rêver, la tête appuyée sur son bras. Trop de pensées s'entre-choquaient dans mon esprit pour que je ne fusse pas aise de ce répit qui m'était accordé. Milady rêvait, je rêvais de même.

— Petite, reprit-elle au bout de quelques inftants, croyez-vous que j'aie assez fait pour vous & que j'aie quelques droits à votre dévouement ?...

— Ah ! milady ! m'écriai-je. Ma vie vous appartient, puisque sans vous peut-être je serais morte... La vie de ma sœur aussi, celle de mon frère, qui tous deux, grâce à votre inépuisable bienveillance, deviendront quelque chose au lieu d'être des vagabonds comme le voulait leur malheureuse deftinée... Mon dévouement eft donc un devoir, & je regrette de n'avoir que ma vie à vous offrir en échange de tant de bontés...

— C'eft contre mon gré, Minette, dit lady Merry, que j'ai fait allusion aux petits services que je vous ai rendus... Il eft toujours de mauvais goût de rappeler ces choses-là : cela rend la protection amère aux protégés... Je vous en demande pardon, Minette...

— Oh ! milady !...

— Je vous disais cela, petite, parce que j'ai à vous confier une tâche délicate & que j'avais besoin de m'assurer d'avance de votre consentement... J'ai fait ce que font les femmes sincères & imprévoyantes, Minette: aussitôt qu'Hector m'avait quittée, & bien que je dusse le revoir le lendemain, je lui écrivais afin de le poursuivre encore de mon amour... Je comprends que cela l'ait lassé à la fin... Les hommes n'aiment pas qu'on les aime avec cet acharnement... Les femmes qu'ils préfèrent sont celles qu'il leur faut à leur tour poursuivre... Celle en faveur de qui j'ai été trahie est une statue. De quoi Hector, qui est peintre, s'allait-il aviser aussi de l'aimer! Les statues, c'est bon pour les sculpteurs, & la preuve, c'est que ma rivale est la Galathée légitime d'un Pygmalion de l'Institut... Mais un Pygmalion qui ne plaisante pas, à ce qu'il paraît, sur l'article fidélité, car, ayant surpris une lettre trop tendre qu'Hector écrivait à Galathée à son débotté d'Égypte, il a été l'attendre au débarcadère & s'est précipité dans ses bras... pour l'étouffer...

— Ciel! Hector!... m'écriai-je effrayée.

— Rassurez-vous, mon enfant, répondit milady sans prendre garde à l'étrangeté de mon exclamation. Rassurez-vous, Hector n'est pas homme à se laisser étouffer ainsi sans protester...

— Et?... demandai-je, respirant à peine.

— Et le résultat de sa protestation a été un coup d'épée qui a failli lui traverser le poumon, disent les journaux... Il est guéri maintenant, & c'est parce qu'il est guéri que je veux lui faire croire que je le suis aussi... Il a mes lettres, il faut qu'il me les rende... Lui écrire pour l'en prier? il ajouterait cette nouvelle

lettre aux autres & ne me rendrait rien du tout... Lui envoyer Julia? Mettre une servante dans le secret de mon cœur? Ah! je ne pouvais songer qu'à vous, Minette... C'est vous qui irez réclamer mes lettres à Hector en lui reportant les siennes. Et comme, une fois ces résolutions-là prises, il faut les mettre immédiatement à exécution, vous allez vous rendre tout de suite chez Hector... Voici son adresse & ses lettres... J'ai fait atteler, vous prendrez la voiture & vous direz à John de vous arrêter rue de Vaugirard, à la grille du Luxembourg... Vous traverserez le jardin à pied, & vous gagnerez la rue de l'Ouest... Il ne faut pas qu'on voie ma voiture devant la porte, aujourd'hui surtout qu'elle doit être encombrée de visiteurs, & surtout de visiteuses... C'est si intéressant, un homme qui a reçu un coup d'épée à propos d'une femme!...

Tout en disant ces derniers mots avec une ironie douloureuse, car elle souffrait de cette infidélité qui venait de rendre la séparation indispensable, lady Merry me tendit un petit paquet cacheté sur lequel était l'adresse d'Hector. Je le pris en tremblant &, la tête en feu, la poitrine haletante, je me retirai à la hâte, moins pour avoir l'air d'exécuter avec empressement la commission dont je venais de me charger, que pour dérober aux regards de ma bienfaitrice le trouble dans lequel cette commission me plongeait.

XXI

Sans trop savoir ce que je faisais, je remontai à ma chambre, où je m'habillai de la première robe & du premier chapeau qui me tombèrent sous la main. J'étais inſtallée dans la voiture de milady que je n'avais pas encore songé à mettre mes gants.

J'ai entendu parler quelquefois des sensations éprouvées par des gens qui avaient failli se noyer : c'étaient exactement les miennes en ce moment. Mes tempes battaient avec force, mes oreilles bourdonnaient, les pulsations de mon cœur étaient comme suspendues, & toute la vie semblait s'être réfugiée dans mon cerveau, où s'agitait un monde de pensées de toutes les couleurs, pour ainsi dire, parmi lesquelles aucune n'était diſtincte, accusée, précise. Je souffrais!

— Mademoiselle descend-elle? me demanda John qui venait d'abaisser le marche-pied de la voiture, arrêtée devant la grille du Luxembourg.

Je sautai par terre sans m'aider de son bras, comme l'habitude m'en était recommandée, &, sans lui dire de m'attendre ou de s'en aller, j'entrai précipitamment dans le jardin.

La fraîcheur des arbres & l'agitation de la marche me rendirent un peu au sentiment de ma situation.

Je ne savais encore quoi décider ni à quoi me résoudre : je m'assis sur un banc & j'essayai de réfléchir...

C'était difficile! Ainsi donc, la destinée me poussait vers l'homme que je voulais fuir, dont je ne me sentais pas aimée comme je l'aimais, moi, avec la même sincérité & la même abnégation. Il m'avait aperçue deux fois, & cela lui avait suffi pour me *souhaiter*... Moi aussi je ne l'avais vu que deux fois, mais le sentiment qui s'était épanoui dans mon cœur, sous l'influence de sa parole & de son regard, était d'une essence différente, plus pure assurément, quoique plus ardente. Je ne me disais pas en songeant à lui : « Cela finira de telle façon ou de telle autre. » Non! je l'aimais comme la fleur croît, comme l'oiseau chante, comme l'eau coule, tout naturellement, sans rien attendre ni prétendre. Attendre quoi, d'ailleurs? Prétendre à quoi? J'étais une pauvre ignorante; la vie, malgré ses brutalités, ne m'avait rien appris des choses de l'amour... J'aimais Hector, je l'aimais, voilà tout.

Sans savoir pourquoi, comme une sotte, comme une mauvaise fille plutôt, je me réjouissais de cette rupture entre Hector & lady Merry. Je m'en croyais plus libre d'aimer. Plus libre! étais-je assez niaise? Ne venais-je pas d'entendre milady me dire qu'elle ne rompait précisément que parce qu'elle avait une rivale & qu'elle ne voulait plus d'un cœur où elle ne régnait plus seule? Eh bien! si elle avait une rivale, c'est qu'Hector aimait une autre femme qu'elle, & s'il aimait une autre femme que lady Merry, il ne pouvait donc pas m'aimer, moi, cela était clair!

Cela était clair, & cependant je ne le voyais pas! Je ne voyais qu'une chose, je m'obstinais à ne voir qu'elle :

je ne devais plus avoir de remords à propos de milady, puisque maintenant je ne pourrais plus rien lui voler... Hector ne lui appartenait plus!

Ce fut dans ces dispositions d'esprit insensées que je quittai le jardin du Luxembourg & que j'allai sonner à une maison silencieuse de la silencieuse rue de l'Ouest. La porte s'ouvrit, je me trouvai dans un corridor assez large, peinturluré à l'antique. Je ne savais si je devais monter ou attendre, d'autant plus que j'entendais rententir sur l'escalier des bruits de voix joyeuses, des éclats de rire féminins.

Un petit garçon apparut au moment où, effrayée & blessée de ce tapage singulier, j'allais regagner la porte de la rue, décidée à ne revenir que lorsque je jugerais tout ce monde parti.

— Que désire madame? demanda l'enfant qui faisait son apprentissage de laquais & qui paraissait heureux de porter de si bonne heure la livrée.

— Demandez à votre maître, M. Hector, s'il peut recevoir mademoiselle Manette Thévenet, qui a une communication importante à lui faire.

— Oui, madame...

Le petit garçon disparut dans l'escalier comme un écureuil dans sa cage, & tout à coup le bruit des voix & des éclats de rire s'éteignit. On ouvrit & ferma plusieurs portes; puis une voix, que je reconnus aussitôt & qui me fit battre exagérément le cœur, dit :

— Fais monter cette dame...

L'enfant redescendit en un clin de jambes :

— Si madame veut me suivre, dit-il.

Je le suivis en tremblant comme une feuille. Il me fit entrer dans un petit salon fort singulièrement meublé,

mais dont le plus grand charme devait être la vue du Luxembourg, dont je me mis à contempler les arbres en attendant Hector. J'étais debout, près de la fenêtre, regardant sans voir, & écoutant curieusement le tic-tac de mon cœur, que je prenais par moments pour celui de la pendule placée sur la cheminée.

— Bonjour, Manette! s'écria Hector en me tournant brusquement de son côté & en m'embrassant avant que j'eusse eu le temps de m'y opposer.

— Ah! monsieur Hector! murmurai-je en pâlissant.

— Vous paraissez fatiguée? Venez vous asseoir là, près de moi, sur ce divan... Ne craignez pas de fouler de vos pieds mignons cette peau de tigre rapportée de mon voyage comme un trophée de chasse... C'est mort, cette grosse bête-là, mais ç'a été vivant... Brou... ou!

— Vous me faites frémir, monsieur Hector, m'écriai-je, véritablement effrayée en pensant qu'il avait pu se rencontrer quelque part avec ce terrible animal. Vous me faites frémir!

— Et j'en suis bien aise, Manette, car vous frémissez délicieusement... C'est un plaisir de sentir sous sa main le frémissement de votre petit cœur... Il frémit très-bien, en cadence... au galop... pan, pan, pan! pan, pan, pan! pan, pan, pan!

— Comme vous êtes enfant, monsieur Hector! lui dis-je, troublée &, malgré cela, essayant de sourire.

— Et vous donc, Manette! Avec ça que vous n'êtes pas plus enfant que moi!... Vous avez seize ans tout au plus?...

— Dix-huit sonnés, monsieur!

— Parce que vous comptez les deux ans pendant lesquels j'ai été absent? Moi je ne les compte pas,

chère petite Manon-Manette... Vous avez toujours seize ans, comme le jour où je vous ai quittée, bien à regret, pour aller me faire tanner le visage par le soleil d'Égypte... Car je suis horriblement tanné, Manette, n'eſt-ce pas?

Je n'avais pas osé le regarder en face : il me força à relever la tête en me mettant la main sous le menton, & nos yeux se rencontrèrent...

— Manette, murmura Hector en s'agenouillant sur la peau du tigre, Manette! je t'aime! je t'aime! je t'aime! Depuis deux ans que je ne t'ai vue, Manette, mon cœur a fait des économies que je ne saurais mieux dépenser qu'avec toi... Manette! ma petite Manette! aime-moi un peu, pas beaucoup, si tu n'en as pas les moyens, mais aime-moi, je t'en conjure, il n'eſt que temps... je me meurs... Ah!...

Je m'étais levée toute droite, de plus en plus troublée par la musique dangereuse de cette voix qui me disait là des choses que, malgré mon trouble, je jugeais bien n'être pas sincères. J'allais, me rappelant à temps la délicate mission dont m'avait chargée milady, j'allais le prier de m'écouter plus sérieusement; mais l'exclamation qu'il venait de pousser avait un son moins faux que les banalités spirituelles qui la précédaient. Je le regardai, & à mon tour je poussai un cri qui fut entendu...

Hector gisait à mes pieds, étendu tout de son long sur le dos, le visage livide, les yeux blancs, effrayants, une main posée sur sa poitrine inondée de sang.

La clef était sur la porte, on entra.

— Qu'eſt-ce donc? qu'y a-t-il? demandèrent deux ou trois têtes curieuses.

— Il y a, répondit quelqu'un en s'avançant rapidement vers Hector & en se penchant sur lui, il y a que je lui avais recommandé de s'abstenir soigneusement d'émotions jusqu'à entière guérison, & que, comme tous les convalescents qui se croient guéris parce qu'ils vont mieux, il n'a tenu aucun compte de ma recommandation... Gustave! Henri! allons... aidez-moi...

On plaça le malade sur le divan, & le médecin qui, par bonheur, se trouvait encore parmi les visiteurs, arrangea l'appareil avec une dextérité merveilleuse. Quelques minutes après, Hector rouvrait les yeux.

— Cette chambre est trop petite pour tant de monde, dit le médecin. Sortez, je vous prie, messieurs... & vous aussi, madame, ajouta-t-il en s'adressant à moi.

— Oh! monsieur, laissez-moi rester encore quelques instants!... que je sois bien sûre qu'il est sauvé... je m'en irai après...

— Il est sauvé, rassurez-vous... Mais il ne faudrait pas recommencer ce jeu-là... Voyons, madame, vous ne pouviez donc pas attendre quelques jours?...

Je regardai le médecin, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire. A son tour il me regarda avec plus d'attention, &, s'inclinant respectueusement, il me dit :

— Je vous demande pardon, madame... J'étais si occupé de notre cher blessé que je vous avais prise d'abord pour... pour une des personnes qui sont venues voir Hector & qui se trouvaient avec moi dans son atelier lorsque vous avez poussé ce cri... car c'est vous qui l'avez poussé, ce cri?...

— Oui, monsieur, en le voyant rouler tout sanglant sur le tapis... Une seconde auparavant, il riait...

— C'eſt donc une fâcheuse nouvelle que vous lui avais apprise tout à coup, sans préparation?...

— Une mauvaise nouvelle? Non, monsieur... J'en avais une à lui apprendre, en effet... Je ne sais pas si elle lui eût semblé triſte... je n'avais pas eu le temps de la lui apprendre...

— Je gage que c'eſt de la part de la perfide Albion? dit Hector qui était tout à fait revenu à lui, & qui nous contemplait en souriant, le docteur & moi.

— Chut! fis-je en lui mettant la main sur la bouche.

— Quelles jolies petites menottes vous avez! murmura-t-il en retenant ma main dans les siennes & en la couvrant de baisers.

— Mon cher Hector, dit le médecin en faisant la grosse voix, je donne ma démission & vous abandonne à votre malheureux sort si vous ne suivez pas à la lettre mes inſtructions... Les rechutes sont toujours dangereuses, & une émotion quelconque peut amener une rechute & vous tuer net...

— Ah! Hector! suppliai-je.

— Elle eſt si gentille, docteur! murmura le blessé en me regardant avec des yeux qui recommencèrent à me troubler.

— Sans doute, très-gentille même... Mais c'eſt juſtement parce que madame eſt...

— Madame eſt une demoiselle... heureusement! interrompit Hector.

— Demoiselle, soit! C'eſt juſtement parce que mademoiselle eſt très-jolie qu'il faut vous abſtenir de reſter seul avec elle trop longtemps...

— Votre juſtement eſt bien injuſte, docteur...

— C'eſt possible... Maudissez-moi tant qu'il vous

plaira : je ferai mon devoir jusqu'au bout... Je ne veux pas que la France perde un de ses plus grands artiſtes & moi un de mes meilleurs amis. Voilà comme je suis, moi!

— Eh bien! docteur, vous êtes très-mauvais dans ce rôle-là... n'eſt-ce pas, petite Manette adorée?

— Mademoiselle, je vous en conjure, allez-vous-en! me dit le médecin d'un air sérieux. Vous reviendrez dans quelque temps... Tenez, huit jours...

— Huit jours! Ah! bourreau! s'écria Hector avec un emportement comique.

— Je m'en vais, monsieur, répondis-je au médecin, & je vous promets que, s'il y a rechute, ce ne sera pas ma faute...

— Vous aussi, Manette! murmura triſtement le blessé.

— Il le faut, Hector... Mais, avant que je parte, donnez-moi, je vous prie, un paquet semblable à celui-ci qui vient vous savez d'où...

— De la perfide Albion? Qu'elle garde mes pattes de mouches, je garde ses jambages, moi!... Ah! c'eſt elle qui rompt! Ah! c'eſt elle qui fait son coup d'État! Pas de ça, pas de ça, Lisette!... J'ai promis qu'à mon retour d'Égypte je ferais mon Dix-huit Brumaire : je ferai mon Dix-huit Brumaire!... Remportez votre paquet, Manette, & transmettez-le-lui affranchie de toute crainte...

— Oh! monsieur Hector! murmurai-je d'un ton de reproche.

— Ce qui eſt résolu eſt résolu, Manette! Aussitôt que cet infâme docteur & adorable ami m'autorisera à sortir, j'irai moi-même remettre ses jambages à la

perfide Albion... J'ai dit, Manette; venez m'embrasser maintenant...

Malgré la familiarité de cette invitation devant un étranger, comme j'étais subjuguée par cette voix d'or qui me chantait l'amour, je m'approchai & tendis mon front.

— Le front? Allons donc! La bouche, à la bonne heure! s'écria-t-il en m'embrassant comme il le disait, sans que je pusse m'y opposer.

Je m'arrachai violemment de ses bras, &, toute chancelante sous l'ivresse que ses lèvres venaient de verser sur les miennes, je me dirigeai pour sortir vers le fond de la chambre, prenant les rideaux de lampas de l'alcôve pour ceux qui formaient cadre à la porte.

— Pas par là, mademoiselle, dit le médecin en se dérangeant pour m'ouvrir.

— Pas encore, Manette, pas encore! murmura la voix d'or en guise d'adieu.

Dans l'antichambre étaient plusieurs personnes, celles que le médecin avait priées de sortir pour aérer la chambre du malade, &, parmi ces personnes, une grande belle fille blonde, aux yeux hardis, à la toilette tapageuse. Son regard & le mien se croisèrent par hasard : quoique je n'eusse rien à me reprocher, je rougis sous l'effronterie de ce regard, qui avait la brutalité d'une injure parlée.

— Plus que ça de cinabre! Merci! Hector va bien pour un mourant! s'écria cette fille, pour compléter ce que son regard pouvait avoir d'obscur.

— Allons, la Tafna, laisse donc passer madame! lui dit un de ses voisins en me saluant.

La Tafna, puisque tel était le nom singulier de cette

singulière créature, la Tafna donna un petit coup de main dans sa jupe de soie démesurément bouffante, &, la renvoyant de la sorte en arrière, me livra un étroit passage dont je profitai pour gagner l'escalier. J'étais dans la rue que je rougissais encore.

XXII

Au Luxembourg, sous les arbres, dans les allées, les promeneurs souriaient en me voyant passer ; quelques-uns se retournaient, je le devinais. J'avais l'air d'une folle, sans doute.

Je m'arrêtai un inftant pour reprendre haleine. De quel côté diriger mes pas ? A quelle grille ftationnait John ? Rue de Vaugirard, il y a plusieurs grilles, & je ne me rappelais plus celle par laquelle j'étais entrée dans ce jardin. Je n'osais pas demander aux passants, de peur de réponses ironiques : le regard hardi & la phrase moqueuse de la Tafna me poursuivaient. Qu'était cette femme ? Que me voulait-elle ? Je ne lui avais rien fait, moi !...

Puis je me ressouvins. C'était en face du théâtre de l'Odéon que j'avais laissé John... Le retrouverais-je ? C'était douteux ; j'avais oublié de lui donner un ordre quelconque, il s'en était sans doute donné un à lui-même, celui qui l'arrangeait le mieux, & certainement il était parti. Comment reparaître devant milady, sans

ses lettres & avec le baiser d'Hector fumant encore sur mes lèvres ? Je n'osais pas, & cependant il fallait oser, il fallait rentrer pour rendre compte de ma mission. Milady trouverait que j'avais été bien longtemps & que je ne m'étais pas assez rappelé qu'elle m'attendait avec impatience ; elle me gronderait, elle aurait des paroles amères, injustes après tout, puisque je lui avais obéi... Oui, mais elle ne voudrait pas me croire... elle aimerait mieux supposer mille choses absurdes plutôt que d'accepter la vérité toute nue. La vérité, c'est trop simple, &, à force de simplicité, invraisemblable ! Tandis que le mensonge bien habillé, on le trouve joli, aimable, vraisemblable surtout... Si j'inventais une histoire, alors ? Si je disais à milady qu'Hector était absent, & que j'avais profité de ma présence dans le faubourg Saint-Germain pour aller voir ma sœur ou mon frère ?... Non ! non ! je n'ai jamais su mentir, je préférais lui tout avouer... ou ne plus rentrer chez elle...

Ne plus rentrer ? Ce serait bien pis ! Son imagination lui ferait voir dans ma conduite des choses folles... Et puis, les bessons en souffriraient...

— Eh bien ! le sort en décidera ! me dis-je pour sortir de mes irrésolutions. Si John est encore à la place où je suis descendue, c'est qu'il faut que je rentre à l'hôtel Merry, quoi qui m'y attende... Si, au contraire, John est parti, c'est que je ne dois plus revoir milady...

Et je hâtai le pas. Au moment où j'allais sortir du jardin, j'avançai le cou à droite & à gauche comme un oiseau inquiet, & j'eus un grand battement de cœur : John n'était plus là !...

— Que ma deſtinée s'accomplisse ! murmurai-je.

Et je rentrai dans le jardin.

J'étais sortie de l'hôtel sans déjeuner : il était trois heures de l'après-midi à l'horloge du Palais, &, les émotions de la journée aidant, j'avais faim. J'achetai un petit pain de seigle (une gourmandise de mon enfance) à la vieille marchande qui se tenait à gauche de la grille à l'entrée du jardin, & j'allai le manger autour du bassin en réfléchissant. Tout en réfléchissant, je jetais des miettes de mon pain aux cygnes, assez familiers pour venir me manger dans la main. J'avais fini, qu'ils commençaient seulement à se mettre en train, eux, ce qu'ils n'eurent pas honte de me dire avec de petits gloussements fort laids.

— Ohé ! la vierge au pain de seigle ! cria à mes oreilles une voix que je crus reconnaître.

Je relevai la tête & me trouvai face à face avec cette belle fille blonde, aux yeux si hardis, que j'avais entendu appeler la Tafna chez Hector.

— Eh bien ? lui dis-je avec résignation, car j'avais de trop sérieuses raisons d'être triſte pour m'effaroucher d'une insolence nouvelle de la part de cette créature, qu'en tout autre moment j'eusse redoutée & fuie.

— Eh bien ? Eh bien ! la vierge au pain de seigle, il faudrait pourtant voir à ne pas prendre comme ça les amants aux petites camarades !... Ça se fait peut-être dans la Haute... mais chez nous, jamais !... Oui ! oui ! fais donc ta Sophie ! On sait ce qu'on sait, que diable !... Tu as beau essayer des poſtiches avec moi, ça ne prend pas, moricaude... Car, ce n'eſt pas pour te le reprocher, ma belle, mais tu as une vraie peau de

taupe... On fait des culottes aux hommes avec ça... Oh la la!... Je comprends que tu manges du pain de seigle au lieu de gruau : cela t'assortit mieux !... Eh bien ! ma belle, si je te revois chez mon Hector, & si tu l'émotionnes encore comme ce matin, je te ferai danser une polka, mais une polka ! que Markowski en prendra les armes, quoi !

Je n'avais rien répondu, pas même par un geste, à cette hottée d'injures & de menaces. Rien, dans ce tas d'ordures, ne pouvait ni me salir ni me blesser. Une seule chose, un seul nom, celui d'Hector, sur ces lèvres hardies, m'avait donné comme un haut-le-cœur douloureux. Il y a des bouches à qui il devrait être interdit formellement de prononcer certaines syllabes, qu'elles déshonorent.

Je n'avais rien répondu, mais quelqu'un répondit pour moi : une jeune fille pâle, en bonnet de tulle posé sur le chignon, qu'au premier abord je ne reconnus pas.

— Tiens, la Tafna, voilà pour t'apprendre à toucher du bout de ta langue de vipère à la réputation d'hermine de ma petite Manette !

Et le bruit d'un soufflet, aller & retour, se fit entendre. Les cygnes scandalisés s'enfuirent à force de rames & de voiles.

Quelques promeneurs scandalisés aussi, mais moins poltrons que les cygnes, firent cercle autour de nous.

— Chiffonnette ! m'écriai-je, moitié joyeuse de retrouver ma petite amie d'enfance, & moitié honteuse de la retrouver de cette façon ; plus joyeuse que honteuse cependant.

— Oui, mon ange, moi-même !... Mais laisse-moi

régler ce petit compte avec la Tafna, parce que voilà les imbéciles qui s'amassent autour de nous comme les grains de sable des grèves du Mont-Saint-Michel... Dans un quart d'heure nous serions enlizées... & ce ne serait pas drôle!... Allons, la Tafna, file vite, & plus vite que ça!... Je t'ai défrisée, mais l'artiſte capillaire du coin te rebichonnera... Si ma gifle te pèse trop sur le cœur, je serai à cinq heures à *la Chartreuse* : nous viderons cela sous les bosquets... Allons! houp!...

— Elle me payera ça, va, la vierge au pain de seigle! cria la Tafna furieuse & rouge à son tour, mais d'un rouge hideux.

— Quand tu auras besoin d'argent, passe à ma caisse, entends-tu?... lui cria Chiffonnette en lui jetant pour adieu un petit rire saccadé comme un bruit de clochettes.

La Tafna s'était éloignée; les badauds amassés autour de nous s'éloignèrent aussi, fruſtrés dans leur attente. C'eſt si amusant, les gens qui se battent, pour les gens qui ne se battent pas!

— Et maintenant, Manon ma mie, dit Chiffonnette en me sautant au cou avec tendresse, laisse-moi t'embrasser tout mon soûl! J'ai besoin de frotter mon vilain museau contre ton appétissante frimousse... Oh! comme tu es encore embellie, ma mignonne!... Bigre! dirait la maman Gâteau...

— Ah! Chiffon! m'écriai-je vivement, puisque tu viens de prononcer son nom, donne-moi de ses nouvelles si tu en as?...

— Des nouvelles de la mère Rateau?... Ah! Manon! je voudrais bien en avoir! Mais il n'y a pas eu moyen...

J'ai remué pieds & pattes... j'ai intriguaillé auprès des autorités de notre quartier... j'ai été jusqu'à faire afficher la pauvre chère vieille... Oui, Manette! je promettais une récompense honnête à qui me donnerait seulement une indication vague, un semblant de piste... Rien! Je l'ai dansé de mes cinquante balles!... C'est fichant tout de même!

— Cinquante... quoi, as-tu dit, Chiffon? demandai-je, déroutée par le langage singulier de ma petite amie.

— J'ai dit cinquante balles, répondit Chiffonnette étonnée de mon étonnement; ou, si tu le préfères, cinquante francs, vieux style...

— Tu as donc eu cinquante francs à toi une fois dans ta vie, Chiffon! repris-je en souriant.

— A moi sans être à moi, puisqu'ils m'avaient été légués par la mère Rateau... Pauvre chère vieille, va!... A propos, Manette, je ne t'ai pas dit?...

— Non, Chiffon, dis.

— Le jour où ça chauffait tant dans les rues de Paris, tu sais bien?... Mais non, au fait! que je suis bête! puisque tu étais à la campagne, je ne sais pas où, enfin à la campagne... On se bûchait donc ici, que c'était un beurre!... Et boumm! & pan, pan, pan! & pif! & paf! des coups de canon, des coups de fusil, des coups de toute sorte comme s'il en pleuvait... Et il en pleuvait vraiment! Ah! les hommes! faut-il que ça soit son ennemi pour se cogner ainsi!... C'est qu'il y en avait dans les rues, que ça grouillait comme des tas de fourmis... On aurait dit un jour de fête... Drôle de fête, tout de même!... Enfin! puisque c'est leur idée aux hommes!... Les ruisseaux coulaient

rouges... Tu te rappelles celui de la rue Censier, où il y a tant de maroquiniers? Eh bien! Manon ma mie, ils étaient encore plus rouges!... On ne rencontrait que des brancards sur lesquels étaient étendus de pauvres diables qui venaient de casser leur pipe, ou qui n'en valaient guère mieux... Mais qu'as-tu donc, Manette?... Comme te voilà pâle!...

En effet, ce récit naïvement brutal de Chiffon me causait une impression douloureuse. Je songeais à mon ami Jean...

— Ne me parle plus de ces choses-là, Chiffon, je t'en prie! lui dis-je.

— Baſt! elles sont si loin de nous, que ça ne me fait plus d'effet...

— Cela m'en fera toujours à moi, Chiffonnette.

— Mais puisque tu n'étais pas là! mais puisque tu n'as rien vu!...

— C'eſt égal... je n'aime pas à entendre parler de ces horribles journées de Juin...

— Ah!... Comme tu voudras, Manon ma mie... Cependant, pour te dire comment j'ai perdu la maman Gâteau, il faut bien...

— Oui... oui! parle-moi de la mère Rateau, mais pas d'autre chose... pas d'autre chose, Chiffon, je t'en prie!

— Je vas essayer, Manette... Pour lors, donc, le premier jour de la bûcherie... pardon! mignonne... le premier jour... voilà la maman Gâteau qui appelle la mère Catherine, la femme du motteux, tu sais?... La mère Catherine vient quatre à quatre... La maman Gâteau lui met quelques écus dans la main & lui dit comme ça, à la hâte: « Vous allez conduire ces

deux enfants, Rosette & Louis, à... (j'ai oublié le nom du village), chez madame... (j'ai oublié le nom de la personne), & vous la prierez de les garder aussi longtemps qu'elle le pourra, pour l'amour de moi... Pour lors, ayant dit cela, elle embrassa les moufflets comme elle savait embrasser, la chère vieille, & les poussa dehors avec la mère Catherine... — « A toi à présent, Chiffon, me dit-elle. Tu es orpheline... tu es destinée à vivre misérablement... j'en ai le cœur crevé... Enfin ! Tiens, Chiffon, voilà cinquante francs... c'est tout ce qui me reste... Je n'en ai plus besoin puisque Jean est parti se faire tuer... Ils serviront à t'empêcher de mourir de faim pendant quelque temps... Sois sage, Chiffon, si c'est possible... Honnêteté passe rentes, ma fille !... Sois sage, Chiffon... » Pour lors, ayant dit cela, elle m'embrassa avec la même tendresse sauvage que les gosses, &... Tu pleures, grande bête ?...

Je pleurais en effet, & à chaudes larmes, au souvenir de cette bonne vieille créature qui, toute sa vie & jusqu'à l'heure de sa mort, s'était toujours oubliée pour ne songer qu'aux autres.

— Tu pleures? reprit Chiffon. Voilà que tu me fais pleurer aussi !... Pauvre chère maman Gâteau !... Voulez-vous bien passer votre chemin, grand flandrin ! ajouta-t-elle en cessant un instant de pleurer pour s'adresser à un jeune homme qui s'était arrêté devant nous.

L'importun ainsi éloigné, Chiffonnette s'essuya les yeux, essuya les miens avec son mouchoir, &, m'ayant embrassée :

— Manon ma mie, dit-elle, il faut arrêter les frais... Nous avons déjà assez d'autres occasions de chagrin,

sans en aller chercher dans le passé... Les larmes, ça ne ressuscite pas les morts, n'eſt-ce pas? Eh bien! laissons les morts dormir, & songeons un peu à nous, qui sommes debout, & qui avons tous les jours des combats épiques à livrer pour un chicot de pain avec un chicot de viande dessus... C'eſt encore plus triſte que la mort, la vie!...

Je considérais Chiffonnette avec attention depuis quelques minutes, & je remarquais combien son visage était fatigué pour un visage de jeune fille. Assurément la pauvre chère créature avait dû pâtir.

— Chiffon, lui dis-je, tu ne me racontes pas ta vie depuis que nous nous sommes quittées?...

— Me raconterais-tu la tienne? me demanda-t-elle brusquement, presque avec colère, pour me montrer sans doute qu'il y a des limites que ne doit pas franchir l'amitié.

Elle avait raison, d'ailleurs: je ne lui aurais pas raconté ma vie...

— A quoi bon? reprit-elle avec son ton insouciant. A quoi bon? Ces trois années tiennent dans deux mots: J'ai vécu!

Cette réponse, d'une profondeur que ne soupçonnait pas Chiffonnette, m'épouvanta par son laconisme. Dans ces deux mots, en effet, tenaient tant de misères & peut-être d'humiliations! Elle avait vécu, mais à quel prix!...

— Comme te voilà chouettement attifée, Manette! à la bonne heure! dit-elle en m'examinant des pieds à la tête sans que son regard trahît l'ombre de la jalousie ou de l'envie.

— Ah! je regrette le petit bonnichon de l'ouvrière, va! répondis-je en soupirant.

— Ça se dit comme ça, mais ça ne se fait pas! Tu serais bien attrapée si on te prenait au mot, Manon?...

— Si peu attrapée, Chiffon, que je me prendrai moi-même au mot un de ces quatre matins.

— Vrai?... Mais alors, Manon... Ah ça, dis donc, ma mie, nous jabotons là debout, dans ce jardin public où il passe tant d'indiscrets... si nous allions casser le cou à un lapin chez la mère Cadet, à Montparnasse, hein?...

— Eſt-ce loin, la mère Cadet?...

— A deux cigarettes d'ici, Manon ma mie, répondit Chiffonnette en tirant de sa poche un paquet de tabac & en en roulant preſtement une pincée entre ses doigts. Pur maryland! ajouta-t-elle en l'allumant; en uses-tu, Manette?

Je n'étais pas bégueule, n'ayant ni le droit ni l'envie de l'être. Mais il me choquait de voir ma chère petite Chiffonnette faire ainsi le garçon, & en public encore!

Malgré cela, j'allais accepter son dîner afin de causer plus longtemps de bonne amitié avec elle; mais en fouillant dans ma poche pour m'assurer que ma bourse y était (car, devinant bien que Chiffonnette n'était pas riche, je comptais payer à son insu la carte du reſtaurateur), en fouillant dans ma poche, je sentis le paquet de lettres d'Hector à lady Merry.

— Oh! mon Dieu! pensai-je. Comment faire? Après toutes les bontés que milady a eues pour moi, je ne puis commettre la grossièreté de lui renvoyer ce

dépôt précieux par un commissionnaire... Elle ne m'en voudra peut-être pas de mon abandon, mais elle m'en voudrait certainement de ce manque de délicatesse... Elle m'a confié ces lettres, à l'exclusion de toute autre personne ; je dois les lui reſtituer moi-même...

— A quoi songes-tu, Manette? me demanda Chiffonnette.

— Je songe à t'embrasser & à te dire adieu, Chiffon... Un devoir pressant, que ta rencontre m'avait fait oublier...

— Ah ! oui !... Toujours l'hiſtoire du chien gras & du chien maigre... Tu as des os médullaires à foison, Manette, mais tu as aussi une chaîne qui ne te permet pas de t'éloigner de ta niche dorée... Moi, au contraire, je suis très-maigre, & je n'ai d'os que sous la peau ; mais j'ai la liberté d'aller où bon me semble, avec qui bon me semble, de rentrer à l'heure qu'il me plaît, & même de ne pas rentrer du tout... J'aime mieux être chien maigre, Manon !

— Je pense comme toi, Chiffon, & je te le prouverai quelque jour... Où & quand te reverrai-je?...

— Je n'ai pas présentement, ma mie, de domicile bien arrêté... Je flotte entre Batignolles & Vaugirard, entre la rue de Navarin & la rue de la Harpe, entre la peinture & la médecine... Mais d'ici quelques jours cependant je serai dans mes meubles, mon Cabrion me l'a promis... Tu n'auras qu'à demander mon adresse dans le premier atelier venu... Car tu fréquentes les ateliers, puisque la Tafna te connaît?... Nous autres modèles, nous avons notre tableau comme les petits clercs: ce sont les murs des ateliers d'artiſtes... Tu n'as

jamais parcouru ces adresses-là ? c'eſt amusant ! *Cora, belle jambe, rue du Mail*, 6. *Joséphine, ensemble, rue des Martyrs*, 6. *Sarah, haut, rue Maubuée*, 5. *Julia, tête, rue du Paon*, 23. *Irma*, etc. Quand tu voudras savoir où je demeure, frappe à la porte du premier atelier venu...

— Je m'en souviendrai... Adieu, Chiffon !

— Adieu, vilaine Manette !

Nous nous embrassâmes cordialement, & chacune s'en alla de son côté, elle remontant le jardin vers l'Observatoire, moi le descendant vers l'Odéon, où je pris une voiture pour arriver plus vite chez lady Merry.

XXIII

Du Luxembourg au haut du faubourg Saint-Honoré il y a du chemin. Malgré cela je ne trouvai pas le temps de réfléchir à la situation singulière dans laquelle je me trouvais, — ou plutôt je ne voulus pas y réfléchir. Il fallait rentrer à l'hôtel, j'y rentrai.

Aussitôt arrivée, je demandai à parler à milady : Julia me répondit qu'elle était sortie. Je respirai avec joie & montai dans ma chambre où, quoiqu'il fît jour encore, je me couchai. Mon prétexte était trouvé ! Milady me faisait prier de descendre, je lui faisais

répondre que j'étais indisposée, elle montait, je lui reſtituais ses lettres &...

Je venais à peine de me glisser sous ma couverture & d'abattre les doubles rideaux de mon lit, lorsque j'entendis ouvrir la porte.

— C'eſt vous, Julia ? demandai-je.

— C'eſt moi, Minette, répondit milady. Où êtes-vous donc?

— Je suis au lit, milady...

— Malade?

— Oh! non, milady... un peu indisposée seulement...

— Pauvre petite... Pourquoi n'avoir rien dit avant de monter?... on aurait appelé le médecin de l'hôtel... Je vais l'envoyer chercher...

— Ce n'eſt pas assez grave pour cela, milady... Ne dérangez personne pour moi, je vous en prie... Milady, ajoutai-je avec effort, j'ai à vous rendre compte de la commission dont vous avez bien voulu me charger...

— Ah! oui... les lettres?... Nous avons le temps, Minette, reposez-vous; nous causerons de cela demain ou après... Vous les avez rapportées, c'eſt l'essentiel.

— Mais non, milady! dis-je très-vite pour me débarrasser du poids qui m'étouffait. Ce sont les lettres que vous m'avez confiées que je vous rapporte... Hector... M. Hector n'a pas jugé à propos de me rendre celles que vous réclamiez... il vous les rapportera lui-même... D'ailleurs il eſt très-souffrant encore... Voilà, milady!...

Ces phrases une fois débitées comme une leçon d'enfant, je me retournai brusquement du côté de la

ruelle, afin que lady Merry ne remarquât pas ma rougeur.

— Ah! dit-elle froidement. Où sont les lettres que e vous ai confiées ce matin? ajouta-t-elle du même ton glacial.

— Dans le vide-poche, milady, répondis-je, toujours tournée de façon à ne pas être vue. Les trouvez-vous, milady?...

— Oui, dit-elle.

Il se fit un grand silence. Je ne savais ce que faisait milady dans ma chambre. Réfléchissait-elle? Me regardait-elle?

Un inftant après, j'entendis de nouveau le bruit de la porte qui s'ouvrait & se refermait. Je me retournai précipitamment alors du côté de la chambre : milady avait disparu.

Avec quelles pensées s'en était-elle allée? Le soupçon germait-il déjà en son esprit? ou m'accusait-elle seulement de m'être acquittée maladroitement de la commission qu'elle m'avait donnée? Quand on se sent coupable de quelque chose, on redoute tout.

Ces perplexités duraient encore, lorsque Julia entra, précédant un monsieur vêtu de noir des pieds à la tête, excepté au cou où il avait du blanc.

— Mademoiselle, le médecin, dit-elle.

Puis elle sortit.

L'homme noir s'approcha.

— Votre main, s'il vous plaît, mademoiselle, me dit-il d'une voix grave.

J'avançai la main hors du lit : il me tâta le pouls.

— De la fièvre, oui, de la fièvre! murmura-t-il. Votre langue, s'il vous plaît, ajouta-t-il.

Je lui tirai volontiers la langue.

— Chargée, oui, chargée! murmura-t-il.

Il alla vers la table &, profitant des derniers rayons du soleil, il rédigea gravement son ordonnance, me salua gravement, & se retira plus gravement encore.

Deux minutes après je dormais profondément.

Le lendemain matin, en m'éveillant, j'aperçus sur la table une foule de fioles de tous les calibres, &, dans un fauteuil, près de mon lit, une garde-malade endormie.

Je poussai un éclat de rire qui réveilla cette brave femme & lui prouva, avant que j'eusse parlé, combien sa présence était inutile.

— Que faites-vous donc là, ma bonne dame? lui demandai-je.

— Mais... mais n'êtes-vous pas malade? répondit-elle ahurie.

—Moi?... moins que vous peut-être, puisque je suis plus jeune...

— Pourtant, c'eſt pour quelque chose qu'on m'a fait venir ici, je suppose... D'ailleurs, tenez, ces médicaments, ces tisanes...

— Eh! prenez-les, buvez-les vous-même! Moi, je n'en ai que faire... Je me porte comme un charme, ce matin... & la preuve, c'eſt que j'ai une faim, mais une faim!... Seriez-vous assez bonne pour dire à l'office qu'on me monte à déjeuner?...

— Volontiers, mademoiselle... Mais vous êtes bien sûre...

— D'avoir faim? Comme je suis sûre que je dois cet excellent sommeil de douze heures à la visite que m'a rendue hier, sans en être prié par moi, un monsieur

tout habillé de noir... un coſtume bien imprudent ou bien cynique qu'ont adopté là messieurs les médecins, par parenthèse! Ils ont l'air de porter d'avance le deuil de leurs malades...

— Je vois en effet, mademoiselle, que vous êtes en très-bonne santé, puisque vous vous moquez des médecins. Si vous aviez besoin d'eux, vous seriez plus respectueuse...

— Madame La Palisse, voulez-vous avoir l'obligeance, en descendant, de me faire monter à déjeuner?

— Très-volontiers, mademoiselle... Ainsi ces fioles, ces médicaments, ces...

— Mettez tout cela dans votre cabas, & n'en parlons plus!

La garde-malade ne se le fit pas dire deux fois : en un clin de mains toute la boutique de pharmacie avait disparu dans les entrailles de son cabas.

— Votre servante, mademoiselle! me dit-elle en me tirant sa révérence le plus respectueusement qu'elle le put.

— N'oubliez pas mon déjeuner! lui criai-je pour la troisième fois au moment où elle allait disparaître.

J'étais d'une gaieté folle, ce matin-là. Qu'eſt-ce que cela voulait dire?

Hélas! cela voulait dire que je m'étais réveillée avec le nom d'Hector sur les lèvres, encore chaudes de son baiser, & que, sans plus réfléchir qu'une corneille qui abat des noix, j'avais aussitôt projeté d'aller rue de l'Oueſt savoir comment il se trouvait de son évanouissement de la veille... Ah! le revoir une minute seulement! & puis je m'en irais... Tout mon cœur se retournait en pensant à lui... J'entendais toujours

résonner à mon oreille la musique ineffable de sa voix. Quelle voix enchanteresse! aucun homme au monde n'en avait de semblable; aucune femme non plus... Ah! l'entendre encore!... l'entendre!...

On me monta à déjeuner, sans s'étonner. L'hôtel de milady en avait vu bien d'autres! Lady Merry n'était-elle pas ce qu'on appelle une excentrique? N'avait-elle pas manifesté cent fois des caprices bizarres?

On ne s'étonna donc pas de me voir debout & mangeant de bon appétit le lendemain du jour où le médecin avait été mandé exprès pour moi. On ne s'étonna pas davantage de me voir sortir, à pied, après toutefois avoir fait demander à milady si je pouvais disposer de ma journée.

Je descendis allègrement le faubourg Saint-Honoré jusqu'à la Madeleine, où je montai dans l'omnibus du Panthéon, qui m'arrêta rue Soufflot. Le Luxembourg n'était pas loin, j'y courus, je le traversai rapidement, & en un rien de temps j'étais rue de l'Oueſt.

— Bonjour, Hector! dis-je en entrant dans son atelier, où le petit groom m'avait dit qu'il était, seul par hasard.

— Manette! Comme ça se trouve! je pensais à toi à l'inſtant même! répondit-il en m'embrassant comme la veille.

— Moi, Hector, je pense à vous à tous les inſtants! murmurai-je, toute frissonnante sous ce baiser.

— Eh bien! viens nous asseoir sur ce divan, Manette... Oh! il y a des divans partout, ici, comme en Orient, le pays des sultanes & de la volupté... Allons, viens!...

En disant cela, Hector cherchait à m'entraîner. Je lui résistai.

— Écoutez, Hector... Je vous aime...

— Eh bien! viens!...

— Écoutez-moi, je vous en prie, ou je m'en vais pour ne plus revenir, je vous le jure...

— Sérieusement?

— Sérieusement.

— Alors, je t'écoute... Pourtant j'aimerais bien mieux...

— Je me souviens des paroles de votre médecin...

— Un âne!

— Je me rappelle votre évanouissement...

— Une frime!

— Et votre sang? Et votre pâleur? Et vos yeux effrayants?

— Ah! tu m'en diras tant!... Où veux-tu en venir, Manette?

— Ce qui est arrivé hier ne doit plus arriver du tout. Il faut que vous guérissiez, Hector.

— Mais tu me rends malade avec tes lenteurs, Manette! Mais tu... Si tu savais le latin, Manette, je te citerais une bien jolie épigramme de Martial là-dessus, & cela te désarmerait... Malheureusement tu ne sais pas le latin... Et quant à te dire la chose en français, il n'y faut pas songer...

— Hector, vous allez commencer aujourd'hui mon portrait... afin de vous distraire... Et, quand il sera terminé...

— Quand il sera terminé, Manette idolâtrée?...

— Eh bien! quand il sera terminé... Voulez-vous commencer tout de suite, monsieur?...

— Un baiser?...

— Sur le front, oui; mais plus bas, jamais!

— Jamais? Combien crois-tu donc, Manette, que je vais mettre de jours à confectionner ton portrait?

— Huit jours... au moins?...

— Huit jours!... Je m'en vais le bâcler en une heure...

— En une heure? m'écriai-je effrayée.

— Parbleu! N'y a-t-il pas un prix au bout? Pour mériter ce prix, pour le gagner, je suis capable d'accomplir un miracle...

— Adieu, Hector, je reviendrai dans huit ou dix jours...

— Reste donc, bête adorée!... Est-ce qu'un portrait se fait en une heure? Me prends-tu donc pour un photographe? Allons, madame, mettez-vous là, dans ce fauteuil, & ne bougeons plus!

Hector s'assit résigné en face de moi, & le portrait commença.

—C'est un supplice deTantale que le mien! disait-il tout en ébauchant mon visage. Tes lèvres divines sont à la portée de mes lèvres, & quand je veux m'avancer pour y cueillir un de ces savoureux baisers dont j'ai si soif, tes lèvres reculent... Je ne gobe que du vent!

— Vous n'êtes qu'un enfant, Hector!

— Tu me l'as déjà dit hier, Manette, tu te répètes; tu n'auras qu'un sou!... Eh bien! oui, je suis un enfant! Et après? L'Amour aussi est un enfant... Je suis l'Amour lui-même, & je t'aime! je t'aime! je t'aime!

— Ne me parlez pas ainsi, Hector, je vous en prie... Même à cette distance, votre voix me trouble...

Hector se levait. On frappa à la porte de l'atelier, & la personne qui avait frappé entra aussitôt, car j'entendis une voix demander :

— Hector, es-tu là?

— Non! répondit Hector avec une mauvaise humeur visible.

— Toujours farceur! Je te dérange peut-être?

— Peut-être eſt de trop, la Tafna! Tu as de bien jolis talons à tes bottines, montre-les-moi tout de suite & ne reviens ici que lorsque j'aurai besoin de toi.

— C'eſt que, moi, j'aurais besoin de toi, Hector... Ne peux-tu t'appeler *monarque* aujourd'hui en ma faveur?

— Tant de façons pour emprunter un louis? Je ne te reconnais plus, la Tafna! Serais-tu retournée en nourrice & t'y aurait-on changée? Tiens, voilà les vingt francs... Allons! allons! maintenant, ces beaux petits talons...

— On s'en va, mon Dieu! on s'en va... Adieu & merci, Hector... Bonsoir à ta poule!

La Tafna disparut, Hector sortit un inſtant de l'atelier & je l'entendis crier à son petit domeſtique :

— Jacques! quand madame reviendra, je n'y suis jamais pour elle, jamais!... Ces modèles sont d'une importunité!... ajouta-t-il en revenant vers moi qui, pendant ce court dialogue, avais fait tous mes efforts pour me rendre invisible.

— Vous êtes cruel envers les femmes, Hector! lui dis-je en le repoussant doucement au moment où il se penchait pour m'embrasser.

— Ça? ce n'eſt pas une femme! Les modèles ne sont pas des femmes!...

— Les modèles?... Qu'appelez-vous des modèles, Hector?

— Des paresseuses comme la Tafna, comme Chiffonnette, comme Sarah, comme tant d'autres que la nature a douées d'une beauté particulière, nez, bras ou jambes, & qui nous louent tout cela à l'heure & jamais à la course... Nous n'avons pas tous le bonheur de rencontrer des Fornarina, des Joconde... Il nous faut les acheter en détail... Ah! si tu voulais, Manette! Si tu voulais! C'est toi que la nature a douée à souhait... Tu as beau avoir une robe & le reste, je te connais par cœur, va... Et tu serais un crâne modèle d'ensemble... Avec cela une tête à se mettre à genoux devant.... Et des yeux! quels yeux! je ne comprends pas qu'on repousse les gens qui vous aiment quand on a des yeux comme cela!...

— Enjôleur! Le serpent du Paradis devait tenir à madame Ève les mêmes discours avec la même voix, bien sûr!

— Si madame Ève te ressemblait, c'est possible! Et elle devait te ressembler, adorable Manon-Manette!

— Je la croyais blonde comme la Tafna?... A propos, Hector, pourquoi ce singulier nom? Cette demoiselle en a un autre, sans doute... La Tafna?...

— Oui, c'est original! Je l'ai baptisée ainsi à cause de ses relations de cœur avec un portefeuille célèbre... en Algérie... Et le nom lui est resté, si bien resté que tout le monde l'appelle ainsi & que moi-même j'ai oublié son premier nom, son nom véritable... Elle le porte comme une décoration... Tiens! voilà précisément une de ses cartes...

Je me levai, moitié pour m'assurer du fait, moitié

pour voir si mon portrait avançait. La carte de la Tafna, je la regardai à peine; mon portrait, au contraire, attira toute mon attention & provoqua toute mon admiration, non parce que c'était le mien, mais parce qu'il était ébauché d'une manière vraiment admirable.

— Ah! que c'eſt beau, Hector! & que vous êtes gentil d'avoir du talent comme cela pour moi!... dis-je, en lui jetant rapidement un baiser sur la tête.

Et, ramassant plus rapidement encore mon châle & mon chapeau, je sortis de l'atelier avant qu'il eût eu le temps de s'y reconnaître.

— A demain! lui criai-je une fois dans l'escalier.

XXIV

Le lendemain & les jours suivants se passèrent de la même façon que celui-là, c'eſt-à-dire Hector attaquant & moi me défendant. Mais chaque jour je perdais de mes forces, en perdant de ma volonté de résiſter, & lui au contraire en puisait de nouvelles dans l'impétuosité de son amour pour moi. Le portrait était fini, ou à peu près.

Le huitième jour, c'était un jeudi (je m'en souviens, à cause des collégiens en promenade que je rencontrai dans le jardin du Luxembourg), le huitième jour, après m'être levée toute songeuse, je m'habillai avec

une lenteur inaccoutumée... J'interrogeais à chaque minute mon miroir pour lui demander s'il me trouvait plus belle, comme je souhaitais tant de l'être... J'essayai quatre ou cinq robes, sans parvenir à en trouver une seule à mon goût : celle-ci était trop échancrée, celle-là ne l'était pas assez, cette autre avait le corsage trop plat & cette autre l'avait trop bouffant... Et les chemisettes ! & les guimpes ! & les fichus de linon ! & les collerettes de dentelle ! tout cela était mis, rejeté, remis, rejeté de nouveau, avec des agacements, des piétinements, de petits cris de colère comme en ont les enfants mutins à qui l'on refuse ce qu'ils demandent, ou dont on ne comprend pas les petites exigences, souvent incompréhensibles pour eux-mêmes...

Enfin, & pour tout avouer : je n'ai été qu'une seule fois coquette dans toute ma vie, — ce fut ce jour-là.

Les jours précédents, avant de quitter l'hôtel, je n'avais pas manqué de faire demander à lady Merry si je pouvais disposer de ma journée ; mais, ce jour-là, je me gardai bien de prévenir que je sortais, de peur qu'on me retînt...

J'avais besoin d'être seule en route, pour me recueillir & aussi pour éviter tout contact : au lieu de prendre l'omnibus, où l'on est les uns sur les autres, où les voisines vous chiffonnent votre robe, où les voisins vous salissent vos bottines, je pris un remise que je fis arrêter à la grille du Luxembourg, en face de la rue Férou. Je voulais marcher un peu avant d'entrer chez Hector.

D'ordinaire, quand je traversais ce beau jardin, j'avais plaisir à m'approcher des parterres pour re-

garder les fleurs & en respirer les agréables émanations. Ce jour-là, absorbée dans l'unique pensée de mon amour, je ne songeais à rien qu'à Hector, &, tout entière au bonheur de me retrouver avec lui, de voir son beau visage, d'entendre sa voix d'or, je ne prêtai nulle attention aux choses qui n'étaient pas lui : les fleurs, qui me saluaient pourtant, comme la veille, de leurs parfums, je ne les vis pas; les oiseaux, qui pourtant, comme la veille, sonnaient sur mon passage leurs joyeuses fanfares, je ne les entendis pas. Mon amour en s'épanouissant me parfumait le cœur & le grisait : je marchais comme dans un rêve.

Je sonnai à la petite porte de la rue de l'Oueſt. Jacques vint m'ouvrir.

— Monsieur eſt à son atelier, dit-il.

Je grimpai avec l'agilité d'un cabri jusqu'au deuxième étage. La clef n'était pas sur la porte : un éclair de jalousie absurde me traversa l'esprit.

— Hector! criai-je. Hector!

Il accourut & me reçut dans ses bras.

— Chère petite fauvette à tête noire! me dit-il en me couvrant de baisers. Comme ton cher petit cœur bat! Il faut te reposer un inſtant, Manon...

Et, sans attendre ma permission, il me porta toute frémissante sur un divan. Puis s'agenouillant & me regardant avec des yeux frères de sa voix :

— Manette, je t'aime! murmura-t-il.

Je détournai un inſtant la tête pour échapper à la fascination qui se dégageait de toute sa personne.

— Et le portrait, monsieur? lui dis-je, pour dire quelque chose.

— Le portrait? il eſt bien heureux, car il eſt plus

avancé que moi, cruelle Manette ! murmura Hector en me forçant, par un baiser, de retourner la tête de son côté.

Je ne pus soutenir plus longtemps le rayonnement amoureux de son regard. Une langueur inconnue, délicieuse, descendit comme un nuage sur moi, m'enveloppa, & détendit les ressorts de ma volonté. Je me sentis vaincue.

— Hector, murmurai-je à mon tour en laissant flotter ma tête sur son épaule. Hector ! mon Hector ! je t'aime !...

Au moment où il se penchait pour recueillir de ses lèvres l'aveu suprême que venaient de trahir les miennes, un souvenir lointain que je pouvais croire effacé & qui jusqu'alors n'avait jamais plus troublé ma pensée & ma vie, un souvenir épouvantable, odieux, m'apparut soudainement, net, précis, lumineux dans son ignominie... Le soleil éclaire bien la boue !...

— Ah ! m'écriai-je avec épouvante, en me redressant de toute ma hauteur & en repoussant Hector qui m'étreignait, suppliant. Jamais ! jamais ! jamais !... Laissez-moi, Hector, laissez-moi ! je suis indigne de votre amour... Indigne ! indigne ! indigne !... Ah !...

— Qu'est-ce que ça fait ? répondit Hector en essayant de me retenir.

Mais le sentiment de ma dignité (une dignité qui me venait de ma honte !) me rendit toute l'énergie que m'avait enlevée mon amour pour Hector : d'un bond je fus au milieu de l'atelier, pâle, échevelée, égarée, cherchant de tous côtés, dans cette grande pièce inondée de lumière, un coin sombre où me ca-

cher, où dérober à Hector le spectacle de ma rougeur, à laquelle il ne pouvait rien comprendre.

— Manette! ma chère Manette! dit-il après le premier moment de stupéfaction, en faisant quelques pas vers moi.

— Hector, lui dis-je d'une voix ferme & triste qui l'empêcha d'avancer, je vous supplie de me laisser partir... Plus tard, je vous expliquerai ce qu'il y a d'inexplicable dans ma conduite d'aujourd'hui...

— Mais tu ne m'aimes donc pas! s'écria-t-il, plus impatienté qu'affecté.

—C'est mon amour pour vous, Hector, qui me donne le courage de vous résister & de vous fuir... Ouvrez-moi, je vous prie, la porte...

Hector hésitait, me regardant d'un air suppliant. Tout à coup une voix bien connue de nous deux l'appela du dehors.

— Hector! ouvrez-moi!... Je vous ordonne de m'ouvrir... Vous êtes là, je le sais... Je sais aussi avec qui!... cria lady Merry d'une voix brève, pleine de détonation de colère.

— Je ne me soucie pas de recevoir cette fusée à la Congrève, en ce moment surtout! murmura Hector.

— Vous refusez de m'ouvrir? reprit milady. Vous refusez aussi, Minette?...

— Elle n'est donc pas encore parvenue à t'appeler Manette? me demanda Hector en riant.

Quoique toujours très-pâle & très-émue, je m'avançai gravement vers la porte de l'atelier :

— Ouvrez-moi, Hector, lui dis-je.

— Vous le voulez?

— Je vous en prie.

Il ouvrit. Je me rangeai un peu pour laisser passer milady, qui entra majeftueusement.

— Mes compliments, monsieur, sur votre prompt rétablissement! dit-elle avec ironie, en me cherchant des yeux partout où je n'étais pas.

J'aurais donné beaucoup pour n'être pas rencontrée par elle dans cet endroit & en ce moment. Mais comme il me répugnait d'avoir l'air de fuir, je m'inclinai en murmurant un :

— Je vous demande pardon, milady...

— Ah! vous voilà, vous! dit-elle avec un mépris qui me fit mal, mais contre lequel je ne proteftai pas. Ah! vous voilà!... Mes compliments aussi sur votre prompt rétablissement, car je ne vous ai pas vue depuis le jour où vous êtes revenue d'ici malade... Je me doutais bien de quelque chose... Ah! petite masque!... Mais on ne se joue pas de lady Merry comme de la première bourgeoise venue!... Vous m'avez offensée, je vous chasse. Sortez!...

— Pardon, pardon! s'écria Hector en se précipitant vers la porte & en m'empêchant de partir. Tu vas rester ici, Manette, attendu qu'ici, c'eft chez toi... Si milady ne s'y plaît pas, je n'ai pas le droit de l'y retenir de force... Assieds-toi donc, Manette... Vous avez beau me regarder avec vos yeux chargés à mitraille, ça ne peut pas émouvoir beaucoup un homme qui a fait le coup de poing avec un tigre royal, dont la peau eft dans ma chambre à coucher comme un simple Aubusson... Les femmes en colère, c'eft féroce; mais les tigres, même en gaieté, sont bien plus féroces encore!... Je n'ai pas l'intention puérile de faire plaisir à Manette en humiliant devant elle sa rivale (j'ai d'au-

tres moyens de lui être agréable); mais, là, vrai, vous m'ennuyez, milady!... Vous êtes venue chercher vos lettres, n'est-ce pas? Eh bien! elles seront à votre hôtel ce soir... Vous pouvez faire des miennes l'usage qu'il vous plaira... Mort l'amour, insignifiantes les lettres qui parlaient de cet amour! Je ne vous aime plus, vous ne m'aimez plus, nous ne nous aimons plus, il & elle ne s'aiment plus... On peut conjuguer ce verbe-là jusqu'à la fin... Moi, j'en ai assez... Bonsoir, milady!... Vous avez insulté ma maîtresse : je ne vous dois même pas les égards qu'un galant homme doit à une femme... aimable... qui rompt avec lui... Nous sommes quittes!

J'allais partir : un des derniers mots d'Hector me retint.

— Milady, dis-je d'une voix triste, j'aime Hector, mais je ne serai jamais sa maîtresse... Je regrette sincèrement ce qui vient de se passer... Vous m'avez chassée... je ne vous en veux pas... je n'ai pas le droit de vous en vouloir... Je m'en vais... emportant avec moi le souvenir de vos bontés... Adieu, milady... Adieu, Hector!...

Et je m'enfuis.

— A demain, Manette! me cria Hector en courant après moi.

— Jamais plus! murmurai-je d'une voix étouffée, en descendant rapidement l'escalier.

Quand je fus dans le jardin du Luxembourg, je cherchai l'allée la plus déserte pour y pleurer à mon aise.

— Une jolie petite Madeleine, dit une voix en passant près de moi.

— Si tu disais mademoiselle Jephté! ajouta une autre voix avec un rire insolent.

Je relevai la tête & j'aperçus la Tafna, au bras d'un jeune homme.

— J'ai bien envie de te rendre la gifle que Chiffonnette m'a donnée l'autre jour en ton nom! reprit cette fille en faisant un pas vers moi & en me regardant d'un air méchant.

— Toujours du scandale, la Tafna! dit le jeune homme en cherchant à l'entraîner.

— Oui, c'est mon élément à moi! Et puis, elle me gêne, cette mijaurée-là!... Je la rencontre toujours sur mon chemin... Elle m'a soulevé Hector... de chez qui elle sort, ça se voit à ses larmes... Eh! la fille de Jephté! tu t'y habitueras, va!...

— Tu es insupportable, la Tafna! murmura son compagnon en l'entraînant.

J'avais relevé la tête, machinalement, pour voir qui me parlait; mais j'étais restée assise sur mon banc. Ces injures étaient trop peu de chose, après ce qui venait de se passer, pour que je m'en offensasse.

Au bout de quelques instants, cependant, j'éprouvai le besoin de marcher pour échapper à la torpeur qui me gagnait. J'allais me lever : un enfant blond & rose, dont le cerceau avait roulé à mes pieds & qui, en se baissant pour le ramasser, avait vu mes larmes, grimpa familièrement sur mes genoux & m'embrassa.

— Tu pleures, madame? Pourquoi tu pleures, dis? me demanda-t-il.

Je lui souris à travers mes larmes, &, après l'avoir

embrassé à plusieurs reprises avec effusion (j'avais de la tendresse à dépenser, ce jour-là!), je m'en allai, sans me retourner.

XXV

Cette fois, je n'avais plus à hésiter. Je n'avais pas à me demander si je devais retourner ou ne pas retourner à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré : il fallait le quitter pour toujours.

Avant de le quitter cependant, il me fallait y rentrer un inftant, coûte que coûte, pour y reprendre mes humbles vêtements & y laisser ceux qui n'étaient plus faits pour moi. Il fallait me hâter afin que lady Merry ne fût pas là : je pris une voiture en suppliant le cocher d'aller très-vite.

En arrivant à l'hôtel, je m'informai en tremblant : milady n'était pas revenue.

Je montai rapidement à ma chambre. Je tirai du coin secret où elles dormaient, s'attendant bien à être réveillées un jour ou l'autre, mes pauvres hardes d'ouvrière, & je les revêtis à la place des habits élégants que la bonté de milady m'avait forcée de porter. Jusqu'aux gros souliers que je fubftituai sans regret aux délicates petites bottines qui m'avaient valu tant d'éloges de la cordonnière. Puis, quand j'eus remis tout en ordre, & que je fus bien sûre de ne rien

oublier, je descendis aussi rapidement que j'étais montée.

En passant devant la loge du concierge, celui-ci me regarda étonné, presque scandalisé.

— Quoi! c'eſt vous, mademoiselle?... Ainsi déguisée?... s'écria-t-il.

Je ne m'arrêtai pas à lui donner les explications que son exclamation semblait attendre, & je sortis. De quel côté me diriger maintenant? Je l'ignorais encore.

Tout en marchant ainsi au hasard, j'arrivai à l'angle du faubourg Saint-Honoré & de la rue Royale, & comme il y avait un embarras de voitures, je me réfugiai sur le trottoir, près du bureau des omnibus. Une dame passa, dont la robe de soie frôla ma robe d'indienne : c'était lady Merry, dont le visage avait cette expression de triſtesse que je ne lui avais vue qu'une fois, il y avait huit jours. Je m'effaçai de mon mieux pour n'être pas reconnue, &, en effet, absorbée qu'elle paraissait être, elle passa sans détourner la tête de mon côté.

Sa triſtesse ajouta encore à la mienne & pesa sur mon esprit de toute la violence d'un remords.

Où aller? où aller?... Si j'avais eu l'adresse de Chiffonnette, je me serais réfugiée chez elle pendant quelques jours. Il y avait bien, comme ressource suprême, l'auberge du *Christ*, mais j'aimais trop madame Jeanne pour l'affliger du ſpectacle de ma détresse.

Je marchai encore, je marchai longtemps, &, à force d'errer ainsi au hasard, je me trouvai dans le quartier de la Montagne-Sainte-Geneviève. Le lièvre

revient mourir au gîte natal : moi, j'y revenais souffrir.

J'étais à l'entrée de la rue des Postes ; je la descendis lentement en regardant à droite & à gauche les écriteaux indicateurs. Mais il y a rarement des logements à louer dans cette rue déserte, surtout dans le haut. Vers le bas, du côté de la rue de l'Arbalète, j'avais plus de chances de trouver ce que je cherchais. Bientôt, en effet, à l'issue du passage des Patriarches, au-dessus de la porte d'une maison de pauvre apparence, se balançait un écriteau qui avait bien l'air de faire mon affaire, puisqu'il annonçait une chambre & un cabinet à louer. La chambre, ce serait pour Rosette & pour moi ; le cabinet pour Louis, car je comptais bien aller les chercher dès le lendemain & les installer immédiatement avec moi, quitte à voir plus tard ce que je devrais décider à leur égard.

— Monsieur, dis-je au concierge de la maison, petit tailleur d'habits ; monsieur, vous avez quelque chose à louer ici ?... Une chambre & un cabinet, je crois ?...

— Oui, mademoiselle, au quatrième sur la rue...

— Est-ce vacant ?...

— Entrée en jouissance immédiate.

— Le prix ?

— Cent cinquante francs par an... Mais c'est propre... Et une jolie vue, mademoiselle !... le jardin de l'École de pharmacie & une partie de la vallée de la Bièvre... Ce n'est vraiment pas cher...

A cette époque, cependant, & dans ce quartier, c'était trop cher. (Depuis, ç'aurait été trop bon marché !) Mais je n'avais pas le temps de chercher ; &, d'ailleurs, ce quartier reculé me convenait pour la vie obscure

que j'allais désormais mener. Je demandai à voir le logement, il me plut, & je l'arrêtai immédiatement.

— Voici le denier à Dieu, dis-je au tailleur en lui remettant deux francs. (Une plus grosse somme lui eût convenu davantage, mais elle eût éveillé ses soupçons & fait marcher sa langue sur mon compte; c'était d'ailleurs ce qu'on donnait à cette époque-là, dans ce quartier-là, comme denier à Dieu d'un logement de ce prix-là.) Je viens de la campagne, & mes meubles me suivent... Il eſt inutile d'aller aux renseignements... C'eſt trop loin... Cependant si vous l'exigez je vous payerai le voyage, mais il faudra y aller & en revenir aujourd'hui même... sinon, rien de fait!...

— La maison n'eſt pas à moi, ma petite dame, répondit le concierge; moi, je vous louerais tout de suite parce que vous n'avez pas une figure à tromper le monde... Il faut aller voir le propriétaire... Oh! ce n'eſt pas loin... c'eſt là, à côté, rue de l'Arbalète... un menuisier... Ah! il eſt bon enfant... vous vous entendrez bien ensemble... Attendez-moi... je ferme ma loge & je suis à vous...

Le brave homme me conduisit chez le propriétaire, qui, après m'avoir regardée, me répondit :

— Entrez quand vous voudrez, avec ou sans meubles, mon enfant... Vous avez l'air honnête... cela me suffit!... j'aime mieux ça que des renseignements... Père Bernard, enlevez l'écriteau!...

Je remerciai, car il y avait de quoi, & je n'espérais pas m'en tirer aussi facilement.

Maintenant il s'agissait de trouver un mobilier au plus vite. Je n'avais pas beaucoup d'argent, il fallait aller doucement afin d'aller quelque temps. Heureu-

sement, je n'étais pas pour rien une enfant du faubourg Marceau : je me rappelai qu'au marché des Patriarches, de l'autre côté de la rue Mouffetard, on trouvait de tout, & je m'y rendis sans désemparer. Au bout de deux heures j'étais inſtallée *dans mes meubles,* — meubles fort élémentaires, il eſt vrai, mais suffisants pour une personne aussi peu exigeante que moi. A sept heures du soir, j'allai emplir ma cruche (une cruche neuve, la seule chose neuve, je crois, de toutes mes acquisitions de la journée) à la fontaine qui existait alors à l'angle de la rue Censier & de la rue Mouffetard, derrière l'église Saint-Médard. Ma cruche remplie, je la rapportai à la maison, & j'avoue qu'elle me parut lourde; il y avait si longtemps que je n'avais pâti un peu que la plus petite fatigue m'accablait.

J'avais pris en chemin une livre de pain & un sou de fromage d'Italie : avec un verre d'eau pure cela me composa un souper qu'en tout autre moment j'eusse mangé de fort bon appétit, si les préoccupations de mon esprit & les angoisses de mon cœur n'avaient pas été si grandes. N'avais-je pas à refaire désormais l'apprentissage de la pauvreté, avec laquelle je n'étais plus familiarisée? N'allais-je pas avoir à gagner le pain quotidien de trois personnes ? Pour beaucoup de gens, dix centimes ne sont rien ; mais pour beaucoup d'autres, pour les ouvrières, par exemple, qui font des ournées de vingt sous, cela représente un dixième de salaire que l'on peut appliquer à des besoins urgents. Puisque l'eau ne coûte rien à Paris, pas plus que l'air à la campagne, pourquoi la payer? Les charbonniers de mon quartier n'allaient pas être ruinés parce qu'une

pauvre fille les fruſtrait du prix d'une voie d'eau par jour.

Mon repas fait, je me couchai presque immédiatement, sans lumière. Encore une économie! J'étais brisée, d'ailleurs, & je comptais sur le sommeil pour réparer les forces perdues & en acquérir de nouvelles.

Le sommeil n'obéit pas à ceux qui lui commandent. Je l'appelai, il ne vint pas, & je dus repasser dans mon esprit les événements douloureux de la journée & songer aux tristes lendemains qui allaient suivre.

Ma rupture avec lady Merry n'était pas ce qui m'affligeait le plus, les bessons à part. Ce qui me navrait, c'était mon bonheur envolé, cet amour immense qui remplissait mon cœur, dont il fallait l'exiler! J'étais si heureuse d'aimer pour la première fois de ma vie! D'aimer & d'être aimée aussi, car Hector m'avait aimée, puisqu'il m'avait désirée pendant si longtemps. Je souffrais de lui avoir résiſté, & plus encore d'avoir résiſté à mon cœur qui me poussait en aveugle dans ses bras... Je souffrais, mais, au fond, avais-je bien le droit de me plaindre? Ne devais-je pas au contraire m'applaudir de cet obſtacle qui avait soudainement surgi pour m'arrêter sur la pente où je glissais? Malgré le passé, j'étais jusque-là reſtée digne de l'eſtime des honnêtes gens & de la mienne propre, je le sentais sans avoir besoin de recourir à la moindre subtilité de conscience : encore un peu & je descendais alors irrémédiablement au rang des créatures que les hommes se croient autorisés à ne plus respecter & les femmes à mépriser... Je tombais si bas alors dans cet égout du mépris où l'on condamne à ramper les pau-

vres filles qui ont failli, qu'il n'y aurait plus eu jamais pour moi espérance de remonter vers la lumière & vers l'eftime!

Que les voies & moyens de la Providence sont mystérieux! Le souvenir d'un crime m'avait préservée d'une faute! Une souillure avait servi de cuirasse à ma vertu!...

Pleine de ces pensées qui, sans chasser la triftesse de mon esprit, y faisaient descendre la sérénité de la résignation, je me jetai hors de mon lit, je courus à la fenêtre, je l'ouvris, &, les genoux nus sur le carreau, les yeux levés vers le ciel, en ce moment de la nuit conftellée d'étoiles, je remerciai Dieu avec une effusion d'âme que je n'ai jamais retrouvée depuis.

XXVI

Le lendemain, je fis mon petit ménage à fond. Je plaçai des rideaux à la croisée, je lavai le carreau de la chambre, je frottai les meubles, je rangeai çà & là, afin que ma chère Rosette ne fût pas trop effarouchée du contrafte, elle qui était habituée au confortable du pensionnat. Quant à Louis, j'en étais moins en peine, c'était un garçon!

La toilette de ma chambre terminée, je songeai à la mienne. Mon bonnet était blanc, ma robe était propre : j'enlevai mon tablier, je mis mon petit châle & je sor-

tis, un peu pâlotte, mais moins désolée que la veille.

Qui allais-je aller chercher le premier, de Louis ou de Rosette? Louis était dans le quartier, je le prendrais en revenant de la rue de Sèvres. En route donc pour le couvent Sainte-Thérèse!...

En passant devant le magasin de blanc qui fait le coin de la rue Saint-Jacques & de la rue des Francs-Bourgeois, je me regardai involontairement dans les glaces dépolies de la montre.

— Comme je suis mal habillée pour aller là-bas? pensai-je en ralentissant le pas. Je sais bien que Rosette ne retournera plus dans ce pensionnat, & qu'alors il importe peu que je sois mise en duchesse ou en ouvrière pour aller la réclamer... Oui... mais pourquoi affliger cette enfant? Elle eſt fière de sa grande sœur... Il peut se faire que quelqu'une de ses petites compagnes soit au parloir quand je l'y appellerai... Cela l'humilierait... Il vaut mieux écrire... je ferai porter la lettre par un commissionnaire du voisinage...

Et je revins chez moi après avoir acheté chez un épicier un cahier de papier, une plume & une bouteille d'encre.

La lettre était assez difficile à faire pour une ignorante comme moi. De vive voix, je m'en serais tirée, parce que cela allait tout seul : je remerciais la directrice des soins qu'elle avait eus pour ma sœur, je prenais le trousseau de la petite sous mon bras, & nous partions. Mais écrire, c'était tout une affaire!

Le cahier de papier y passa. Si j'en avais eu dix, ils eussent eu le même sort. Enfin, tant bien que mal, la lettre fut faite, je redescendis & me remis en route. Au coin de la rue Saint-Placide, j'avisai un commis-

sionnaire d'un extérieur respectable, un vieil homme qui était peut-être un coquin, mais qui avait l'air d'un brave homme, & je le priai d'aller porter ma lettre, en lui indiquant le boulevard Montparnasse comme l'endroit où j'attendrais la réponse. Il partit & j'allai m'asseoir sur un banc du boulevard, de façon à apercevoir Rosette lorsqu'elle sortirait du couvent avec son chaperon médaillé.

Un quart d'heure, une demi-heure se passa : Rosette n'apparaissait pas. J'expliquai d'abord le retard du commissionnaire en songeant à toutes les allées & venues inséparables d'un départ, les adieux aux petites amies, les chuchotements mystérieux, les promesses de s'écrire, de se revoir un jour dans le monde, mille choses enfin. Puis, après m'être expliqué ce retard, je cessai de le comprendre, & mon inquiétude commença. L'arrivée du commissionnaire ne la dissipa pas, car il était seul... Qu'est-ce que cela voulait dire ?

— Voilà une lettre, mademoiselle, dit l'homme.

— Et la petite ? demandai-je effarée.

— Pas de petite. On m'a fait attendre longtemps... La dame n'était pas là... J'ai attendu... On m'a remis un papier... J'ai pris le papier en demandant après la petite demoiselle. On m'a répondu que tout ça était là-dessus...

J'avais ouvert fiévreusement la lettre, dont les premières lignes me rassurèrent aussitôt.

« *Mademoiselle,*

« *Vous nous avez confié votre jeune sœur, mademoiselle Rosette Thévenet, & nous sommes prêtes à vous la rendre, malgré le vif chagrin que nous éprouvons cha-*

que fois qu'il faut nous séparer de nos chères pensionnaires. Mais permettez-nous d'insister un peu sur la nécessité qu'il y aurait, peut-être, à ce que votre sœur restât quelque temps encore avec nous. Son éducation n'est pas faite, malgré la bonne volonté que la chère enfant a toujours montrée : pourquoi n'achèverait-elle pas ce qu'elle a commencé? A moins, Mademoiselle, que vous n'ayez des raisons graves, des raisons particulières, devant lesquelles nous ne pourrions que nous incliner, laissez-nous-la, nous vous en prions dans son intérêt.

« *Nous ne sommes pas les seules que touche la position de la jeune Rosette. Lady Merry, au nom de qui elle a été présentée & reçue ici, a bien voulu nous confirmer elle-même, ce matin, dans la haute idée que nous avions déjà de sa générosité, en déposant entre nos mains la somme nécessaire à l'achèvement de l'éducation de votre sœur, & en nous faisant les plus maternelles recommandations à son sujet. Lady Merry aime ceux qu'elle protége & ne protége assurément que ceux qu'elle aime : elle a un grand cœur au service d'une grande fortune.*

« *Nous espérons, Mademoiselle, que, devant toutes ces considérations, vous renoncerez au projet dont vous nous menacez ainsi que notre chère Rosette, d'ailleurs aussi affligée que nous de cette séparation. C'est au nom de votre sœur que nous vous prions de ne pas le réaliser.*

« *Recevez, Mademoiselle,* etc. »

Comme lady Merry se vengeait bien de moi !

Ah ! sa vengeance était complète ! Ce qu'elle avait

fait pour Rosette, elle l'avait fait aussi pour Louis, ainsi que je m'en assurai en allant au collége Sainte-Barbe, où la visite de milady avait précédé la mienne.

Tant de générosité m'accablait. N'écoutant alors que mon orgueil blessé, & ne voulant pas de ce dernier bienfait qui me poursuivait comme un remords, je résolus de m'en décharger. Ce que lady Merry avait fait, elle pouvait le défaire; ce qu'elle avait donné, elle pouvait le reprendre. Malgré notre rencontre chez Hector, malgré les frissons de honte & de douleur auxquels j'étais en proie, j'allai au faubourg Saint-Honoré...

— Ah! c'est vous, petite? me dit le concierge au moment où, toute tremblante, j'entrais dans la cour de l'hôtel.

— Milady?... balbutiai-je.

— Vous n'avez pas rencontré une chaise de poste tout à l'heure? C'était Milady qui quittait Paris & la France... Nous ne la reverrons plus... L'hôtel est à vendre... venez-vous pour l'acheter ?

Je restai stupide d'étonnement, de colère, de désespoir : j'étais frappée en pleine poitrine, à tous les endroits sensibles. Je m'indignais follement & je pleurais de même, ne sachant, au milieu de ce conflit de sentiments, si je devais maudire milady comme un mauvais démon ou la bénir comme un bon ange.

Un instant j'eus la pensée d'aller reprendre Rosette, la voler à tout ce monde qui me la volait, & lui dire, malgré ses larmes, malgré ses révoltes même : « Fille de plébéiens, redeviens plébéienne! Cette éducation que l'on t'impose convient aux filles des riches, elle perd les filles des pauvres... Reviens avec moi, Ro-

sette, & fais ton apprentissage du travail!... » Mais j'y renonçai, comprenant qu'il me fallait subir jusqu'au bout la protection d'une femme qui me haïssait sans doute, & peut-être me méprisait. Ce qui était un outrage pour moi n'était-il pas un bienfait pour mes chers bessons?...

Ah! si la grand'maman Rateau eût été là! Elle m'eût conseillée en cette délicate circonstance, elle m'eût tirée de peine. A défaut de la mère Rateau, il y avait madame Jeanne, qui était, elle aussi, raisonnable, expérimentée, de bon conseil & de bonne aide... Pourquoi ne pas me réfugier en son giron maternel? Ses caresses du moins m'eussent réconfortée...

C'était là une bonne inspiration, & j'aurais dû la suivre. Malheureusement je n'en fis rien, retenue par je ne sais quelle misérable honte, & aussi par la peur d'attrister inutilement la seule créature qui m'aimât en ce monde. Que dirait-elle en me voyant arriver chez elle en Cendrillon après m'y avoir vue si souvent venir en princesse des Contes de fées? Elle me blâmerait peut-être; peut-être désapprouverait-elle sévèrement ma conduite & mon amour... Je n'osai pas affronter son regard & me soumettre à son examen : je restai à Paris, au lieu d'aller à Saclay...

— Pourquoi ce qui réjouirait tant d'autres me navre-t-il? me demandais-je en regagnant la rue des Postes.

En traversant la place de l'Estrapade, je fus heurtée par une femme, probablement aussi distraite, aussi préoccupée que moi. Nous relevâmes la tête en même temps.

— Manette!

— Chiffon !

C'était Chiffon, en effet. Elle me sauta au cou & m'embrassa avec la tendresse extravagante qui la caractérisait.

— Manette, me dit-elle, je t'ai offert l'autre jour un dîner que tu as refusé; je te prie de m'offrir aujourd'hui un déjeuner que je t'accepterai, car je n'ai littéralement rien à me mettre sous la dent, pas même la Tafna, que je dépècerais volontiers en ce moment, faute de beeffteak plus agréable...

— Ce que j'ai eft à ton service, Chiffon, lui répondis-je.

— Alors, en avant, marche ! Où eft ton réfectoire ?

— Dans trois minutes nous y serons.

— Bravo ! Manette, mon eftomac te vote des actions de grâces, & tu sais que le cœur eft bien près de l'estomac... Je suis enchantée que ce soit toi, & non pas une autre, qui me serve de Petit-Manteau-Bleu...

— Nous sommes arrivées, Chiffon...

— Ici ? dans cette vilaine maison, toi ?...

— Moi-même, oui, Chiffon. Tiens, voilà un peu d'argent... va aux provisions pendant que je vais allumer le feu & mettre le couvert... Prends à ta fantaisie, mignonne, mais avec modération... Je te dirai pourquoi quand tu seras de retour...

— Oh ! je n'ai pas besoin d'attendre... Tu n'es pas riche, voilà tout !... Si je n'achetais rien ?... je veux dire, si je n'achetais que du pain ? C'eft très-appétissant quand on a faim...

— Une autre fois, je ne dis pas, Chiffon, ce sera peut-être nécessaire... mais aujourd'hui, à cause de ta rencontre, c'eft fête... Achète une demi-livre d'on-

glet chez le boucher qui eſt en face de Saint-Médard...

— Le patron des quarante jours de pluie?...

— Oui... Achète aussi du café & du sucre... Puis quoi encore?... Des groseilles, s'il y en a... des groseilles blanches & rouges...

— Une vraie dînette, quoi! Je m'en lèche les lèvres d'avance!...

— Si tu aimes le vin, prends-en un demi-setier... ou deux... autant que tu en peux boire... Moi, je m'en passe volontiers...

— Du vin aussi! Mademoiselle Rothschild, je suis votre très-humble, très-obéissante & très-dévouée servante!...

Et, m'ayant fait une révérence profonde, Chiffonnette me quitta pour revenir dix minutes après, succombant sous le poids des provisions. Ce peu de temps m'avait suffi pour grimper mes cinq étages, allumer le feu & mettre la nappe, — une serviette.

Chiffonnette ne m'avait pas menti : elle mangea pour deux, presque sans dire un mot. Quand sa faim fut un peu apaisée, elle retrouva la voix & les yeux, car, semblant m'apercevoir pour la première fois, elle me dit tout à coup :

— Mais, petite Manette, tu as opéré un changement de décor complet! Plus de chapeau à trente-six carats!... Plus de robe de soie!... Plus de crêpe de Chine!... Plus de bottines!... Ah! mon Dieu! qu'eſt-ce qu'il t'eſt donc arrivé? Aurais-tu trouvé un oncle d'Amérique, qui t'a réclamé sa fortune?... Aurais-tu...

— Chiffon, je n'ai jamais cessé de porter ce coſtume, le seul qui me convienne... Le jour où tu m'as ren-

contrée, j'étais déguisée, comme l'a si juftement dit le... une personne qui doit s'y connaître...

— Je ne comprends pas, mais ça ne fait rien, Manette... Je t'aime mieux sous cet uniforme-là, qui eft celui du régiment auquel j'appartiendrai jusqu'à la fin de ma vie... L'autre ressemblait trop à une livrée, une vilaine livrée, celle des domeftiques du genre de la Tafna... Vive le bonnet de linge! Au moins on peut le jeter par-dessus les moulins sans craindre qu'il s'abîme... Pour trois sous de blanchissage on en eft quitte.. Tandis qu'un chapeau à tralala, ça coûte dans les trente francs, & ça ne peut pas se laver... J'en aurais un, que je me croirais obligée d'être son esclave afin de le préserver des mouches... Plus souvent!

— Que fais-tu à présent, Chiffon? demandai-je à cette insouciante enfant, dont la présence me diftrayait un peu de mes soucis.

— Curieuse, va! répondit-elle. Eh bien! Manette, si je te disais que je ne fais rien, qu'eft-ce que tu dirais?...

— Que tu as tort, Chiffon, & que si tu veux t'associer avec moi tu auras peut-être raison...

— M'associer? Il faut pour cela une mise de fonds...

— Oui : du courage.

— Hum! je ne suis pas bien riche, Manon!...

— Cela viendra en travaillant... J'ai lu ce matin une affiche par laquelle on demande des ouvrières lingères... J'irai me proposer... je rapporterai de l'ouvrage... tu m'aideras... & nous partagerons... Cela te va-t-il?...

— Cela me va sans m'aller, Manette... On ne gagne pas épais dans les chemises... La confectionneuse garde

pour elle le plus clair des bénéfices... Comment se vêtir, se nourrir, se coucher?...

— Tu es vêtue, Chiffon; je te nourrirai...

— Et... tu me coucheras aussi?...

— Certainement

— Ah! quel bonheur! quel bonheur!... s'écria la pauvre Chiffon avec un enthousiasme qui m'attrista en me révélant bien des misères. Si c'est comme ça, Manette, ajouta-t-elle, j'accepte... Commençons tout de suite!...

— Non, demain, répondis-je, ne pouvant cette fois m'empêcher de sourire.

— C'est maintenant entre nous à la vie, à la mort! reprit Chiffonnette. Dispose de moi comme d'un caniche du genre féminin... Faut-il aller dans le feu ou dans l'eau? Faut-il aller...

— Si tu tiens absolument à aller quelque part, Chiffon, dis-je en tressaillant malgré moi, je te demanderai d'aller porter cette lettre à son adresse & de m'en rapporter la réponse...

— *A Monsieur Hector*, lut-elle. Tu connais cet oiseau-là? ajouta-t-elle étonnée.

— Chiffonnette, répliquai-je vivement, je te demande un service... sans commentaires. J'ai connu M. Hector... mais je ne le connais plus... & c'est parce que je ne le connais plus que je le prie de me rendre le portrait qu'il a bien voulu faire de moi...

— Mazette! tu as de la chance! Il ne fait pas celui de tout le monde, ce monsieur-là!... Enfin, suffit! ne te fâche pas... J'irai chez lui, je lui remettrai ta lettre, & je te rapporterai ton portrait... S'il ne veut pas te le rendre, je le lui chiperai... Sois tranquille... j'en fais

mon affaire... J'ai déjeuné-dîné : je pars... A ce soir !...

Chiffonnette me quitta, emportant ma lettre. Dans la soirée, elle revint triomphante : elle avait le portrait.

— Ouf ! dit-elle en s'asseyant, ou plutôt en tombant assise. M'a-t-il fait courir, ce bigre-là !... Mais m'a-t-il fait courir !... Ah ! bon ! tu ne comprends pas ? Voilà l'histoire. Je sonne, je monte, j'entre dans l'atelier, je l'aperçois, je lui donne la lettre, il la lit, & me répond : « Non ! J'ai fait ce portrait pour moi, je le garde ! » Après, il se ravise :

« Où demeure Manette, maintenant qu'elle ne demeure plus à l'hôtel de... (j'ai oublié le nom) ?

— Manette ne vous le dit pas dans sa lettre ?

— Non.

— Eh bien ! c'est qu'apparemment elle ne veut pas que vous le sachiez...

— Eh bien ! elle n'aura pas son portrait. Si elle y tient, qu'elle vienne elle-même me le demander, je ne le lui refuserai pas.

— Comme vous voudrez, monsieur Hector, mais vous n'êtes qu'un bigre...

— Comment dis-tu cela ?

— Je dis un bigre... C'était le mot d'une brave femme qui m'a servi de mère... Et je m'en vais. » Mais je n'étais pas à la grille du Luxembourg que mon bigre était sur mes talons, avec ton portrait sous le bras.

« Le voilà, petite bigresse ; prends-le & porte-le-lui de ma part. » Je le remercie & je pars. Tu crois qu'il s'en retourne chez lui ? Pas du tout ! Il était en vareuse, mais il avait eu le temps de mettre des souliers & un

feutre, coſtume de corsaire... Je l'avais deviné : il allait me donner la chasse tout en louvoyant... De temps en temps, je me retournais, sans en avoir l'air : il me suivait... Alors, une fois arrivée au chantier des Capucins, je profite d'un embarras de charrettes & je me paye une course tout le long de la rue des Bourguignons, puis de la rue de l'Arbalète... & me voilà !... Tu as ton tableau & il n'a pas ton adresse... Je mérite un bon point, hein ?...

Pour toute réponse j'embrassai Chiffonnette, qui ne se doutait pas du plaisir douloureux qu'elle m'apportait. Cette toile animée par *lui*, ce portrait, ce n'était pas le mien, c'était le sien que désormais j'allais avoir sans cesse sous les yeux comme je l'avais déjà dans le cœur. J'aurais voulu l'oublier, que cela maintenant était impossible.

XXVII

Ainsi que je l'avais déclaré la veille à Chiffonnette, je me mis dès le lendemain en quête de travail. La maison où je m'adressai en premier lieu, celle qui demandait précisément des ouvrières, ne confiait pas d'ouvrage à emporter : il fallait consentir à travailler en commun dans un atelier de dix ou douze personnes, sous la surveillance de la confeċtionneuse. Si j'avais été seule, j'eusse accepté. Mais Chiffonnette

n'était pas encore bien habile, je voulais lui rendre les commencements assez doux pour l'engager à persévérer : je cherchai ailleurs & je finis par trouver.

Pendant les premiers jours, une semaine environ, je fus contente de ma petite amie d'enfance & j'espérai qu'elle avait enfin renoncé à ses idées de vagabondage, qui m'affligeaient tant. Nous ne gagnions pas beaucoup d'argent, parce que ce n'eſt pas en coulissant des chemises qu'on se fait des rentes ; mais avec l'appétit d'oiseaux que nous avions, elle & moi, & avec l'économie que j'apportais dans nos dépenses, nous jouissions d'une sorte d'aisance à laquelle, pour sa part, la pauvre Chiffon n'était pas habituée. Vingt fois dans une minute elle se piquait les doigts en voulant aller aussi vite que moi sans pouvoir y réussir. Ses points-arrière, ses points-devant surtout, laissaient beaucoup à désirer, & souvent j'étais obligée de reprendre sa besogne en sous-œuvre, ce qui exigeait plus de temps qu'il n'eût fallu en dépenser. A part cela, tout allait bien ou presque bien. Chiffonnette me laissait rêver & je la laissais chanter; quand elle sentait l'impatience lui venir, elle se mettait à la fenêtre, dont elle arrosait les pois de senteur & les volubilis oubliés là par le précédent locataire; ou bien elle allumait une cigarette & trouvait un plaisir infini à faire des ronds avec sa fumée. Le soir, après notre souper, nous allions prendre le frais au Jardin des Plantes, d'où la retraite ne tardait pas à nous chasser, & nous nous en revenions lentement en causant de choses & d'autres, indifférentes pour la plupart.

Vers le commencement de la seconde semaine, Chiffonnette eut des bâillements fréquents, étouffés d'a-

bord, puis franchement avoués. L'aiguille pesait à son doigt. Bientôt elle manifesta une impatience d'enfant à propos des moindres choses, à ce point que je n'osais lui adresser de reproches, de peur de lui fournir le prétexte qu'elle cherchait. Enfin, n'y tenant plus, un jour elle envoya son ouvrage au milieu de la chambre &, se croisant les bras d'un petit air mutin, elle s'écria :

— J'en ai assez, na ! C'est un travail de galérien, ça ! Quand je serai condamnée à quelque chose pour avoir fait quelque chose, je ne dis pas ! je m'exécuterai... Mais rien ne me force à me châtier moi-même d'avance... Si j'étais une confectionneuse, ce serait supportable... Je regarderais travailler mes ouvrières, & cela m'occuperait... Mais je vous demande un peu : s'échiner le tempérament seize heures durant pour gagner vingt-cinq sous ! un franc vingt-cinq centimes ! La belle poussée de bateaux ! C'est déshonorant, ma parole ! Je ne sais pas comment tu peux y résister, Manette... En tout cas, moi, ça me gêne trop dans les entournures : j'abdique !

Après avoir laissé passer cette petite averse de dépit, j'essayai, par quelques bonnes paroles que m'inspira mon affection, de ramener à de meilleurs sentiments cette pauvre chère révoltée : mon éloquence fut vaine. L'oiseau vagabond avait besoin d'air & d'espace, ses ailes souffraient de ne pouvoir se déployer : il sortit de sa cage & s'envola vers d'autres horizons.

Je me retrouvai seule avec mes souvenirs & avec mes regrets. Quant à mes espérances, je n'en avais plus : mes ailes à moi étaient cassées.

Le travail, un travail acharné, me vint heureuse-

ment en aide, à ce point, parfois, de m'empêcher de penser. Quand j'avais commencé il fallait m'empresser de finir, & quand j'avais fini il fallait songer à recommencer. J'étais, d'inſtinct, une très-habile ouvrière, & la confectionneuse n'hésitait pas à me confier l'ouvrage soigné, les chemises coulissées par exemple, mieux payées que les chemises coulées. Mes journées me rapportaient maintenant plus qu'elles ne m'avaient rapporté lorsque j'étais aidée par Chiffonnette, & il y aurait eu injuſtice à me plaindre de mon sort.

Aussi je ne m'en plaignais pas. Je n'avais personne d'ailleurs à qui confier mes joies & mes peines, les amertumes & les apaisements de mon cœur, mes défaillances & mes aspirations. J'avais presque renoncé à revoir la bonne madame Jeanne, à qui cependant j'écrivais de temps en temps sans pouvoir me résoudre à lui faire part des changements survenus dans ma position. Rosette était trop jeune encore pour me comprendre, & d'ailleurs, pour lui faire mes confidences, en supposant qu'elle eût été en âge de les recevoir, il aurait fallu communiquer avec elle, & je ne pouvais non plus me décider à l'aller voir dans le coſtume nouveau que j'avais revêtu & qui l'eût peut-être humiliée. Je me contentais de lui écrire de temps en temps, à elle aussi, pour lui donner de mes nouvelles & surtout pour recevoir des siennes.

La morte-saison arriva, l'ouvrage me manqua. Je cherchai des journées bourgeoises & j'eus le bonheur d'en trouver. J'étais maintenant une ouvrière à tout faire, raccommodant le linge de Monsieur, aidant Madame à bâtir ses robes, etc., ce qui eût convenu à merveille à tant d'autres, & ce qui me gênait, moi,

parce que je ne pouvais plus travailler seule, dans ma mansarde, où du moins j'étais libre, & qu'il fallait au contraire coudre souvent au milieu d'enfants tapageurs ou avec des femmes bavardes, indiscrètes même, dont les maris ne valaient guère mieux... C'eſt de si peu de conséquence, une ouvrière, qu'on se croit tout permis envers elle! D'abord on la paye; ensuite sa pudeur n'eſt que de la bégueulerie. On vous prend la taille, on chiffonne votre guimpe, on vous embrasse de force, & vous rougissez, & vous vous indignez, & vous menacez Monsieur d'appeler Madame pour défendre à son mari ou à son fils ces familiarités déplacées! Petite sotte! Monsieur, fils ou mari, vous traitera de menteuse, & Madame vous chassera! Vous en serez bien avancée, n'eſt-ce pas?...

Je n'en étais pas bien avancée, puisque, lorsque ces fâcheux incidents se produisaient, je quittais la maison, j'abandonnais l'ouvrage commencé, j'oubliais même, dans mon empressement, de réclamer mon salaire, & je cherchais ailleurs, quitte à ne rien trouver ou à trouver des maisons moins avantageuses.

Je n'en étais pas plus avancée, mais je préférais cela. J'aurais surtout préféré ne pas être forcée d'aller chez les autres. J'étais si bien, toute seule, dans ma petite chambre de la rue des Poſtes!

Un soir, ma journée faite, je remontais la rue Saint-Jacques, lorsqu'à la hauteur de l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, un rassemblement me barra le chemin. J'allais passer, effrayée par les rires qui s'échappaient des groupes, lorsqu'une voix murmura à mes côtés :

— Pauvre vieille!

Je m'arrêtai &, la curiosité s'en mêlant alors, je m'informai, j'essayai de savoir & de voir quelque chose.

Les gens qui ricanaient ainsi faisaient cercle autour de quelqu'un, un homme ou une femme, couché sur le trottoir. En m'approchant davantage, je diſtinguai mieux. C'était une vieille femme roulée dans un paquet de haillons, pâle de la pâleur suprême que j'avais vue sur le visage de ma pauvre chère mère. Cela me fit sauter le cœur de pitié.

— Eſt-elle assez soûle, la vieille! disait-on autour de moi. Elle en a son plein sac! Ohé! grand'maman, vous vous êtes couchée trop tôt, il fait encore jour...

Et les rires d'aller, cyniques & cruels, comme autant de sifflements de serpents, au-dessus de la tête de cette pauvre femme à laquelle je m'intéressais instinctivement comme à ma propre aïeule. Dans nos faubourgs il n'eſt pas rare de rencontrer, roulant dans le ruisseau, des femmes, les unes jeunes, les autres vieilles : mais celle-là, quelque chose proteſtait en moi contre l'accusation qu'on lui jetait au visage avec des gouailleries qui ressemblaient à des éclaboussures de boue.

— Non! cette pauvre femme n'eſt pas ivre! m'écriai-je avec force.

Au moment où, disant cela, je m'avançais pour offrir mon aide, un jeune homme se baissa, ramassa la vieille & la remit sur ses jambes. Mais elle chancela de nouveau, & de nouveau fût tombée s'il ne l'avait soutenue.

— Allons, éloignez-vous donc, imbéciles! vous voyez bien que cette femme se meurt... Elle a besoin

d'air... Éloignez-vous donc, canailles!... s'écria-t-il avec une colère que je partageais, quoique avec moins de violence que lui.

En toute autre circonſtance, ces deux mots *imbéciles* & *canailles,* crachés comme deux injures méprisantes à la face de cette foule idiote, eussent suffi pour faire écharper l'imprudent qui les prononçait, car nous étions dans un faubourg peuplé d'ouvriers, & l'imprudent était en habit. Mais il était protégé par la vieille femme qu'il tenait dans ses bras; on n'osait pas le frapper, de peur d'atteindre son fardeau; & d'ailleurs, quoiqu'il fût de taille ordinaire & qu'il n'eût pas de vigueur apparente, il y avait dans son air & dans sa parole un je ne sais quoi de résolu qui imposait le respect à la foule. Les muscles sont une bonne chose assurément, & je comprends que les ouvriers l'eſtiment à sa juſte valeur : ils en ont besoin pour gagner leur vie. Mais le courage peut remplacer avec avantage la force, & le peuple a autant de respect pour l'un que pour l'autre. J'ajoute que le protecteur inconnu de la vieille femme ne paraissait pas se douter ni prendre le moindre souci du péril auquel il s'était un inſtant exposé. Il ne s'occupait que d'une seule chose : soutenir de son mieux son fardeau.

— Pauvre femme, où demeurez-vous? demanda-t-il d'une voix douce à la vieille qui venait de rouvrir les yeux & les promenait avec étonnement autour d'elle.

— Rue Saint-Jacques, murmura-t-elle.

— Nous y sommes... Quel numéro?

— Là... en face de l'impasse des Feuillantines...

— Pouvez-vous marcher un peu? Vous sentez-vous

assez de forces pour cela? Ne craignez rien : je vous porterai s'il le faut...

— Merci, mon enfant, répondit la vieille avec un sourire reconnaissant & d'une voix qui n'était qu'un souffle. Merci, mon enfant, mais je puis marcher...

La foule, qui d'abord avait grondé en s'entendant apostropher aussi véhémentement par le jeune homme en habit noir, avait fini par se disperser, le spectacle auquel elle avait assisté jusque-là n'ayant plus d'intérêt pour elle. Bientôt il ne resta plus, sur le trottoir de la rue Saint-Jacques, que la vieille femme, son conducteur & moi, qui essayais de la soutenir de mon côté pendant qu'il la traînait du sien; car elle s'était vantée, la pauvre chère vieille : elle ne pouvait pas marcher, & défaillait à chaque pas.

Heureusement elle ne demeurait pas loin de l'endroit où elle était tombée. Un peu avant d'arriver à l'impasse des Feuillantines, elle fit un geste d'arrêt.

— C'est ici, n'est-ce pas? lui dis-je en désignant une allée sombre, l'entrée d'une maison qu'on a dû démolir depuis.

— Oui, murmura-t-elle. Maintenant, laissez-moi... laissez-moi, ajouta-t-elle en faisant un effort pour se tenir debout, mais sans y parvenir.

— A quel étage? lui demanda le jeune homme.

— Laissez-moi, mes enfants, je vous en prie! murmura de nouveau la vieille.

J'étais embarrassée, & je crois que mon compagnon l'était autant que moi. Évidemment cette pauvre vieille femme voulait être seule, elle avait peut-être des raisons graves pour cela, & passer outre eût été indiscret.

Nous passâmes outre, cependant, poussés à cette

indélicatesse par un sentiment d'humanité qui la rendait excusable.

— La nuit eft venue... Je ne connais pas les aitres de cette maison... Voulez-vous avoir l'obligeance d'aller chercher une bougie? me dit mon compagnon en tirant de sa poche une pièce de monnaie & en me la passant par-dessus l'épaule de la vieille. Pardon, mademoiselle, ajouta-t-il vivement au moment où je m'éloignais : pas une bougie, une chandelle, s'il vous plaît !

Je m'éloignai, sans comprendre la raison de cette subftitution, & je ne tardai pas à revenir — avec une bougie. Il y a une différence de prix entre ces deux luminaires, une différence de moitié, ce qui n'eft rien pour les riches, mais beaucoup pour les pauvres. Mon compagnon était peut-être pauvre; peut-être avait-il besoin des trente-huit sous qu'il me priait de lui rapporter sur sa pièce de deux francs, & que je lui rapportai en effet, ayant complété de mon argent le prix de la bougie. A mon grand étonnement, cette petite chose parut le contrarier beaucoup, & j'eus envie de lui dire de compter sa monnaie pour qu'il vît bien que je n'avais dépensé que ce qu'il m'avait autorisé à dépenser. Mais sa contrariété passa comme un éclair, & mon envie aussi.

J'avais allumé la bougie & je marchais en avant dans le couloir humide, cherchant l'escalier. Mon compagnon me suivit, portant dans ses bras la vieille femme qui le suppliait toujours de la laisser. Au deuxième étage il s'arrêta pour se reposer un peu. Son fardeau n'était pas lourd, mais il avait plus de courage que de force, lui!

— Plus haut, n'eſt-ce pas? demanda-t-il de sa voix douce à la vieille, en reprenant l'ascension.

Nous montâmes trois étages encore. Là s'arrêtait l'escalier, du moins celui que nous avions si péniblement gravi.

— A quelle porte, la mère? demanda le jeune homme.

— Laissez-moi maintenant, mes enfants, répondit la vieille.

— Quelle porte? reprit mon compagnon, qui la tenait toujours dans ses bras & ne voulait pas la lâcher.

Elle soupira, comme résignée à notre tyrannie, & nous montra quelque chose dans un coin du corridor. J'élevai la bougie & nous aperçûmes une échelle de meunier dont le dernier échelon aboutissait à une trappe fermée.

— Là haut? demanda mon compagnon.

La vieille femme répondit oui par un signe de tête. Je m'avançais, prête à gravir cette échelle droite comme un mur : mon compagnon m'en empêcha.

— Vous pourriez tomber, me dit-il.

Et, assurant son précieux fardeau sur ses épaules, il monta l'échelle lentement, marche par marche, avec des précautions infinies. Quand il fut en haut, ses mains étant occupées, il poussa la trappe avec sa tête, & je jugeai qu'elle était lourde à la peine qu'il eut pour la lever tout entière. Une fois là, il enjamba & disparut dans l'ombre. Je l'entendis qui recommandait à la vieille de ne pas bouger. Puis il redescendit vers moi, me prit la bougie des mains & remonta précipitamment, sans se douter que j'étais sur ses talons.

Je n'oublierai jamais le spectacle que j'eus alors devant les yeux. Dans un grenier, non pas le grenier des poëtes, le grenier charmant où ils prétendent qu'on est bien à vingt ans, mais un véritable grenier ouvert à tous les vents, sur une véritable paille, gisait la pauvre vieille femme secourue par nous. Agenouillé près d'elle, comme un fils repentant, mon compagnon sanglotait.

— Quel crime avez-vous donc commis pour avoir mérité un pareil châtiment, à votre âge? murmurait-il en baisant pieusement les deux mains amaigries de la pauvre vieille femme. Et moi qui me suis plaint quelquefois de ma pauvreté! ajoutait-il. Qu'était-ce donc auprès de cette misère horrible? L'homme est fait pour souffrir de la faim, de la soif, du froid, du chaud, de tout; mais la femme! Ah! Dieu est cruel!...

— Dieu est Dieu, mon enfant, répondit doucement la vieille. Toute ma vie s'est passée dans la pratique de l'honnêteté & du devoir; mais quelqu'un des miens l'a sans doute offensé trop gravement : il châtie l'enfant dans la mère...

Jusque-là il m'avait bien semblé reconnaître certains traits effacés de ma mémoire; mais j'avais repoussé comme absurdes les idées qui m'étaient venues à ce propos. Maintenant que je voyais mieux, maintenant surtout que cette pauvre vieille femme faisait une douloureuse allusion à son enfant coupable, il n'y avait plus de doute possible : c'était la mère Rateau! Un instant je fus tentée de me précipiter à son cou, de l'embrasser, de me faire reconnaître : mais je compris qu'elle était trop faible & qu'une émotion nouvelle quelconque pourrait lui être funeste. Je me con-

tentai de m'agenouiller à côté de mon compagnon & de sangloter comme lui.

— Ah! mes enfants, nous dit la vieille, pourquoi êtes-vous montés? Pourquoi attrister votre jeunesse du spectacle de ma misère?... Laissez-moi, je vous en prie, je vous le demande pour la dernière fois...

Pendant qu'elle parlait, le jeune homme s'était relevé; puis, sans mot dire, il avait disparu. J'étais toujours là, le cœur crevé de pitié, agenouillée à même la paille qui composait le lit de cette pauvre femme, n'osant pas la regarder, de peur d'être reconnue par elle, & lui baisant respectueusement les mains comme avait fait mon compagnon. La souffrance sanctifie, la souffrance imméritée surtout, & la mère Rateau avait souffert autant & plus qu'aucune femme au monde.

Au bout de dix minutes passées ainsi devant ce grabat à peine éclairé par la lueur vacillante de la bougie, dans cet immense grenier plein de recoins sombres où semblaient remuer mille fantômes, au bout de dix minutes mon compagnon revint, les mains embarrassées. Dans l'une était une bouteille de vin, dans l'autre un bol de bouillon.

— Tenez, la mère, buvez cela! dit-il joyeusement, non pas qu'il ressentît la moindre joie, mais, je le devinais, parce qu'il voulait chasser la tristesse de sa vieille protégée par une apparence de gaieté. Buvez, la mère, buvez, cela vous réconfortera... Je vous ai apporté aussi un peu de pain & un morceau de bœuf, tout ce que j'ai pu trouver... Le quartier n'est pas riche en victuailles... Il y avait bien de la charcuterie, mais j'ai pensé qu'à votre âge ce n'était pas une nour-

riture convenable... Et puis moi, d'abord, je n'ai jamais pu m'y faire : il me semble toujours que c'eſt de la viande empoisonnée... Buvez, la mère, buvez à notre santé !...

Honnête & bon garçon ! Je comprenais à présent seulement pourquoi il avait été contrarié en me voyant revenir avec une bougie au lieu d'une chandelle : il ne voulait pas faire de dépenses inutiles & préférait consacrer sa pièce de deux francs à l'achat de reſtaurants nécessaires. Honnête & bon garçon ! je l'aurais volontiers embrassé, si j'avais osé.

— Il vous revient dix centimes, mademoiselle, me dit-il avec enjouement en se tournant vers moi & en me tendant les deux sous que j'avais fournis dans l'acquisition de la bougie.

— Vous ne voulez donc pas que je sois de moitié pour quelque chose dans votre bonne action ? lui dis-je tout bas d'un ton de reproche.

— Ma foi, si cela vous plaît ainsi, cela me plaît aussi ! me répondit-il avec le même enjouement. Tenez, ajouta-t-il en se penchant à mon oreille comme un frère à l'oreille de sa sœur, jetez les deux sous derrière vous, à côté de la cruche... La vieille eſt propre, quoiqu'elle habite un taudis : elle balayera demain & trouvera la pièce... Deux sous, c'eſt peu de chose pour M. de Rothschild, mais pour un homme ou une femme qui n'a ni déjeuné, ni dîné, cela représente un repas...

Il prononça ces paroles avec une telle conviction que j'en tressaillis, comme s'il venait de m'avouer qu'il n'avait ni déjeuné ni dîné & que cette pièce de dix centimes, qui lui reſtait de sa pièce de deux francs,

aurait pu être employée à son souper... Mais je rejetai bien vite cette pensée, comme fâcheuse & comme absurde. Où allais-je supposer que ce jeune homme en habit noir, assez vigoureux pour monter une vieille femme de soixante-dix ans à un sixième étage, en était à cela près de quarante sous, & surtout de deux sous! Tout en lui demandant intérieurement pardon de cette injurieuse supposition, j'obéis à son invitation & je semai discrètement çà & là sur le carreau, non-seulement les dix centimes de mon honnête complice, mais encore toute la monnaie que j'avais sur moi. Hélas! pour la première fois peut-être de ma vie, je regrettai de n'être pas riche...

La mère Rateau, attendrie & désarmée dans sa sauvagerie par notre dévouement & nos caresses, s'était décidée à manger quelques bouchées de viande & à boire un doigt de vin. Elle en avait besoin! Quand elle se fut suffisamment réconfortée, elle nous remercia de nouveau avec une effusion & des paroles telles que les larmes nous en partirent des yeux. Puis elle voulut se lever pour nous montrer le chemin, redoutant pour nous quelque accident dans ces ténèbres profondes; mais mon compagnon la força doucement à rester sur son lit, — sur sa paille!

— Vous êtes fatiguée, la mère, reposez-vous, lui dit-il. Nous nous en allons cette fois, nous vous laissons tranquilles enfin... Vous nous pardonnez, n'est-ce pas?

— Ah! chers bons enfants! murmura la mère Rateau. Chers bons enfants! Que Dieu vous le rende! il vous le doit bien. Moi, il me reste trop peu de temps à vivre pour que j'espère m'acquitter envers vous...

— Ta, ta, ta ! reprit mon compagnon d'un ton léger qui dissimulait mal son émotion toujours prête à déborder. Ta, ta, ta ! Les vieilles gens disent toujours cela, & c'eſt eux qui enterrent les jeunes gens...

Cher ignorant ! c'était un coup de couteau qu'il enfonçait là, en riant, comme adieu, dans le cœur de la pauvre mère Rateau, qui portait toujours le deuil de son petit-fils, son unique affection.

Et, en effet, en l'entendant faire cette inconsciente allusion à sa propre hiſtoire, la mère Rateau s'était subitement retournée pour nous cacher son visage & j'avais entendu comme un sanglot...

— Partons, monsieur ! dis-je brusquement à mon compagnon.

— Oui, laissons-la dormir, répondit-il.

Et il se baissa pour prendre la bougie afin de m'éclairer.

— Prenez garde, vous allez tomber... Tenez-vous bien ! me cria-t-il au moment où il me vit engagée sur l'échelle de meunier. Il fallait me laisser faire, ajouta-t-il, je vous aurais descendue comme j'ai monté la vieille... Vous n'avez pas la prétention de peser plus qu'elle, je suppose...

Je ne le voyais pas, occupée que j'étais à descendre, mais je devinais qu'il me suivait des yeux avec intérêt, car, lorsque je fus sur le palier du cinquième étage, je l'entendis pousser un soupir de satisfaction.

— Attendez-moi, dit-il ; j'ai des allumettes, je vous éclairerai.

Je reſtai un inſtant seule, l'attendant. En effet, sans lumière, je n'eusse pu retrouver l'autre escalier & je risquais fort de m'égarer dans le dédale des corridors.

En outre, mon compagnon m'inspirait trop de confiance pour que j'eusse la pensée de le fuir.

Il redescendit, frotta une allumette &, l'élevant au-dessus de sa tête, chercha à s'orienter dans l'obscurité opaque qui nous environnait.

— Donnez-moi la main & suivez-moi, dit-il.

Je lui donnai la main & je le suivis. Au bout d'une minute, nous commencions à descendre. Sur le palier du quatrième étage, il frotta une autre allumette, s'orienta de nouveau, & aperçut l'escalier, orné d'une rampe cette fois.

— Prenez la rampe, me dit-il.

Je pris la rampe.

Nous arrivâmes ainsi en bas, puis dans la rue, qui était devenue déserte. Plus de passants, plus d'omnibus, pas même un sergent de ville.

— Je vais vous reconduire, si vous le permettez? me demanda mon compagnon. Où demeurez-vous?

— Je ne demeure pas loin d'ici, répondis-je; il eſt donc inutile, monsieur, que vous vous dérangiez de votre chemin pour moi. Je vous remercie de tout mon cœur.

Et l'ayant salué, je partis, rapide.

Il me rappela :

— Je ne sais pas, dit-il, si nous aurons occasion de nous revoir jamais, cela n'eſt pas probable... La vie eſt ainsi faite d'apparitions charmantes trop vite évanouies... Je suis heureux de vous avoir rencontrée ce soir, voilà ce que je tenais à vous dire... J'ajoute que vous êtes une brave & bonne fille, mademoiselle... Vous n'avez pas l'air d'être plus riche que moi,

pardonnez-moi cette brutalité, mais enfin il ne faut pas mettre de bien grosses lunettes pour deviner que vous êtes une ouvrière... Or, les ouvrières font de bien petites journées... & vous avez oublié la vôtre, ce soir, sur le carreau du grenier de notre pauvre vieille... J'ai vu cela en me baissant pour prendre la bougie...

— Dame! ne m'aviez-vous pas donné l'exemple? lui répondis-je.

— Allez donc votre chemin, mon enfant, & que Dieu vous conduise puisque vous ne voulez pas être conduite par moi... Je n'ai pas perdu ma journée, moi, puisque j'ai eu l'honneur de serrer la main d'une honnête fille...

Et à son tour il s'éloigna rapidement. En insistant pour m'accompagner, peut-être eût-il cru manquer de discrétion, & puisque je voulais m'en aller seule, il me laissa aller.

Pourtant, s'il avait insisté, j'aurais cédé, j'aurais consenti à marcher à son bras, non pas seulement parce qu'il était tard & que, demeurant plus loin que je ne le lui avais dit, je courais risque de faire de mauvaises rencontres, mais encore parce qu'il avait dans la voix une telle douceur & qu'il y avait eu dans sa conduite tant de délicatesse & de bonté de cœur, qu'il m'eût été agréable, je ne le cache pas, de l'entendre parler une heure de plus.

Je courus, je courus, je courus, rasant les maisons comme une hirondelle au moment d'un orage, & j'arrivai toute haletante au bas de la rue des Postes. A ce moment, jetant un regard furtif dans la rue, mal éclairée, j'aperçus un homme de mauvaise mine qui

venait de mon côté. Je refermai vivement la porte & je montai quatre à quatre jusqu'à ma chambre, où je me barricadai, prise d'une folle peur.

Cette nuit-là, je ne dormis pas beaucoup, & le peu que je dormis je l'employai à rêver. Une vieille fée, qui avait le visage de la mère Rateau, me mariait à un prince beau comme le jour, qui avait les traits du jeune homme rencontré dans la soirée.

XXVIII

Contre mon habitude, je me réveillai tard, ainsi que j'en jugeai à la bande de lumière qui rayait ma chambre à une place différente de celle qu'elle occupait chaque matin lorsque j'ouvrais les yeux. Il pouvait être environ dix heures.

Je me gourmandai sévèrement de ma paresse, &, m'habillant à la six-quatre-deux, contrairement aussi à mes habitudes, je me hâtai de descendre pour aller chez la personne qui m'employait depuis quelque temps au ravaudage de ses robes, une petite bourgeoise de la rue des Beaux-Arts, fort obligeante mais fort peu riche. Mon intention était de la supplier de m'avancer une semaine destinée à la mère Rateau, que je me proposais de voir à l'issue de ma journée & que j'espérais bien décider à venir habiter avec moi.

Je marchais très-vite, sans prendre garde aux passants. En détournant la rue des Grès, je heurtai un jeune homme arrêté à l'étalage d'un bouquiniste, & en train de conclure une affaire, vente ou achat. Malgré l'état de mon esprit, où la scène de la veille revivait douloureusement, j'entendis & je reconnus la voix de ce jeune homme qui, au moment où je le heurtai, disait au libraire avec une amertume navrante :

— Il faut avoir faim, monsieur, pour consentir à se séparer à ce prix de livres aussi rares ! Prenez & donnez ! Quand je n'en aurai plus à vendre... eh bien !... je n'en vendrai plus !...

C'était mon inconnu de la veille, le protecteur de la mère Rateau. Je me ressouvins alors de ses allusions au sujet de la pièce de deux francs dont il avait fait si généreusement l'abandon, quoiqu'elle lui fût nécessaire autant qu'à la pauvre chère vieille.

— Lui non plus n'avait pas dîné ! murmurai-je, émue, prête à sangloter.

En se retournant machinalement pour savoir d'où lui venait le choc qui avait failli le faire tomber, il m'aperçut & me salua en rougissant. Je fis un mouvement comme pour me rapprocher de lui & lui serrer la main ; mais, sa rougeur augmentant, il partit brusquement, après m'avoir saluée une seconde fois.

— Allons ! me dis-je en soupirant. Le ciel ne veut pas sans doute que ma vie se mêle à l'existence de ce noble cœur, puisque nous ne nous rencontrons que pour nous séparer aussitôt... C'est dommage ! Il a l'air si doux & si bon !... Il me semble que c'est mon frère aîné que je viens de perdre là... Jamais plus maintenant je ne le retrouverai !...

J'essuyai mes yeux, &, l'âme pleine de triſtesse, je me rendis où j'étais attendue. Il n'y avait personne. Le concierge me remit la clef de l'appartement & je montai désolée. Ce contre-temps était une fatalité. Je travaillais mal, me levant souvent pour aller regarder par la fenêtre & ne voyant personne venir. J'en oubliai presque, à l'heure du dîner, de toucher aux mets laissés en évidence sur la table à mon intention. Je prolongeai exprès ma veillée, moins pour réparer le temps perdu que dans l'espoir de ne pas m'en aller sans avoir vu celle que j'attendais avec une si vive anxiété. Personne ne vint !

La fatalité continuait.

Le lendemain, de grand matin, j'étais rue des Beaux-Arts, &, cette fois, il y avait quelqu'un, mais un quelqu'un irrité contre moi. J'avais, à ce qu'il paraît, mal fait la besogne qui m'avait été confiée, on m'accusa aigrement de l'avoir *bousillée*, d'avoir gâché de la toile inutilement, je ne sais plus quoi encore. Ce n'était pas le moment de parler d'argent. J'osai en parler, cependant, parce qu'il le fallait; j'eus le courage de braver la mauvaise humeur qu'on me montrait, parce que je voyais toujours la chère maman Rateau sur son grabat, & que cette pensée me noyait le cœur. On me paya ce qu'on me devait (très-peu de chose, hélas!) & l'on me pria de *déguerpir*, comme une mauvaise fille.

Je m'en allai, non pas humiliée de ce congé brutal, mais chagrine de n'avoir que de si maigres ressources à offrir à la maman Rateau. Je m'en allai sans récriminer, d'abord parce qu'il n'eſt pas dans ma nature de proteſter contre ce que je crois injuſte, ensuite

parce que j'avais hâte de *déguerpir* pour être plus vite auprès de ma chère vieille protectrice.

Quand j'arrivai rue Saint-Jacques, à la hauteur de l'impasse des Feuillantines, j'aperçus un groupe de femmes sur le trottoir, devant la maison. Sans savoir pourquoi, je fus aussitôt saisie d'un pressentiment sinistre. J'entrai dans l'allée, cependant; je montai, émue, l'escalier qui conduisait au dernier étage, puis l'échelle de meunier qui aboutissait au grenier. Le grenier était vide. Je redescendis plus douloureusement émue encore, j'interrogeai l'une des femmes qui stationnaient devant la porte de l'allée & j'appris alors l'affreuse vérité : la mère Rateau était morte depuis la veille au matin, ainsi que l'avait constaté une voisine entrée chez elle par hasard, & le corbillard des pauvres venait de l'emporter au cimetière Montparnasse.

— Vous pouvez rattraper le convoi, si vous y tenez, me dit-on, il ne doit pas être encore au carrefour de l'Observatoire... Un jeune homme en habit noir le suit, le fils de la défunte probablement...

Le fils de la défunte! Il était au cimetière depuis longtemps, le pauvre Jean! Il était parti le premier, montrant la route où sa grand'mère espérait le précéder... Ce jeune homme en habit noir, qui représentait la famille & les amis absents derrière le corbillard, je devinais bien qui il pouvait être, & j'étais heureuse que ce fût lui.

Je courus sur les traces de la funèbre voiture. Elle avait sur moi plus d'avance qu'on ne me l'avait dit. J'espérais néanmoins la rejoindre avant le cimetière! il n'en fut rien. Au lieu de prendre la rue Campagne-

Première, que suivaient maintenant les convois, ce que j'ignorais, je pris la rue Montparnasse, beaucoup plus éloignée, & cela me fit perdre des minutes précieuses. Quand j'arrivai avec ma couronne d'immortelles, il était trop tard. On n'eſt pas long à enterrer les pauvres! La fosse commune, le dortoir banal, eſt prête; on y jette le cercueil de sapin, on pousse du pied quelques mottes de terre, & tout eſt fini...

Fini! Que de choses douloureuses tiennent dans ces quatre lettres vulgaires! Que de cruauté il y a dans ce mot, qui brutalise l'âme! Fini! Ce que vous avez aimé, enfant ou mère, la créature idolâtrée dont la vie était soudée à la vôtre par une sorte de cordon ombilical, a disparu sans retour dans l'horrible trou! Vous ne la reverrez plus! vous ne vous reverrez plus! Vos larmes, vos prières n'y peuvent rien, ni vos regrets, ni vos remords : ceux que le fossoyeur a couchés dans leur lit de glaise ne se réveillent plus jamais, jamais, jamais! Reprenez votre besogne de vivants & laissez-leur faire leur besogne de morts...

La terre était fraîchement remuée, une croix grossière indiquait la place qu'occupait la pauvre chère grand'maman : je m'y agenouillai & je priai. Du pays des âmes, où sans doute elle était déjà, en compagnie de ma mère, de mon père & de mon enfant, elle dut m'entendre & m'absoudre de mon indifférence. Car maintenant que je l'avais perdue, bien perdue, irrémédiablement perdue, il me semblait que je n'avais pas fait tout ce que me commandait mon devoir pour la retrouver lorsqu'elle était encore vivante; je m'accusais de tiédeur & d'ingratitude; je me reprochais

amèrement le temps follement employé à penser à d'autres qu'à elle...

Je revins chez moi en proie à une foule de pensées noires. Eſt-ce que j'allais passer ma vie à enterrer ceux que j'aimais?...

Ce qu'il y a de terrible là-dedans, pour les pauvres gens du moins, c'eſt qu'au retour du cimetière il leur faut s'intéresser malgré eux aux détails de l'exiſtence, qui, de vulgaires, deviennent alors odieux; il faut reprendre le collier de misère, dont les clous entrent alors plus profondément dans la chair & dans le cœur : il faut vivre!

Hélas! c'eſt la loi fatale & salutaire. Comment, en effet, pourrait-on oublier la mort si l'on n'était pas diſtrait par la vie?...

Le soir de ce triſte jour, j'attendais mon tour à la fontaine de la rue Censier, en ce moment encombrée. Quand il fut arrivé, je plaçai ma cruche sur la margelle &, en attendant qu'elle se remplît, je regardai çà & là vaguement, presque sans voir. Tout à coup je poussai un cri de joie... En face de moi, attendant son tour comme moi, aussi pâle & aussi triſte que moi, était l'ami inconnu de la maman Rateau, le jeune homme à l'habit noir, sans habit noir à cette heure-là!

Il m'aperçut & répondit à mon exclamation par une autre, qui marquait autant d'étonnement & même autant de joie.

— Permettez, mademoiselle, dit-il en enlevant ma cruche de la margelle & en oubliant de la remplacer par la sienne.

Je voulais m'opposer à ce qu'il la portât; mais il avait l'air si résolu à passer outre, que je dus y con-

sentir. C'était un acte de complaisance fort simple & ne tirant à nulle conséquence. D'ailleurs il y mettait une telle bonne grâce, & j'étais au fond si joyeuse de l'avoir revu pour le remercier, qu'au bout d'un instant j'étais résignée à accepter son aide.

— De quel côté? me demanda-t-il en se tournant doucement vers moi.

— Rue des Postes, répondis-je.

— Rue des Postes! Vous demeurez rue des Postes?... s'écria-t-il en s'arrêtant, plus étonné encore qu'il ne l'avait été en m'apercevant une minute auparavant.

— Oui... Est-ce que cela vous contrarie? lui demandai-je en souriant.

— Cela m'enchante, au contraire, puisque j'y demeure aussi...

— Au numéro 4?...

— Non, en face, au numéro 5... Le hasard fait bien les choses quand il s'y met!...

— Je suis heureuse de vous avoir retrouvé, monsieur... Ce matin, au cimetière, j'espérais... Mais je suis arrivée trop tard...

— Ah! oui, murmura-t-il d'une voix devenue triste. La pauvre vieille!... Je suis arrivé trop tard, moi aussi... Le croiriez-vous, mademoiselle? j'ai eu un remords en apprenant qu'elle était morte... Peut-être, me suis-je dit, la pauvre femme n'était-elle plus habituée depuis longtemps à manger, & ce petit repas improvisé par nous... On ne sait pas! Enfin cette idée-là me persécute depuis hier...

— Cette idée-là, monsieur, me prouve une fois de plus la bonté de votre cœur, lui dis-je. La grand'-maman Rateau était vieille...

— Tiens! vous savez donc son nom?...

— Je l'avais reconnue l'autre soir... Je vous raconterai sa vie, monsieur, puisque vous avez assisté à sa mort, & vous verrez alors quelle âme c'était!...

Nous étions arrivés rue des Postes.

— Déjà! murmura-t-il en déposant ma cruche sur la borne, afin que je n'eusse pas à me baisser pour la prendre.

— Mais... il n'est pas tard, lui répondis-je, touchée du regret qu'il manifestait si naïvement. Il n'est pas tard... Si vous voulez que nous causions encore un peu ensemble de celle qui n'est plus, nous serons mieux chez moi que dans la rue...

— Comment! vous me permettriez?... s'écria-t-il joyeux.

— Ce sera pour moi une consolation de parler d'elle à quelqu'un... surtout à vous, monsieur, qui avez eu une sympathie si spontanée & si sincère pour elle...

— Je vous remercie, mademoiselle... Je monterai... tout à l'heure... J'ai beau... j'ai beau être votre voisin, je n'ai pas le droit de me présenter ainsi vêtu chez vous... Laissez la cruche en bas, je m'en charge... Nous remonterons ensemble, elle & moi... A propos, avez-vous un concierge dans votre maison? S'il allait me demander où je vais?...

— Je serai dans l'escalier à vous attendre avec une lumière... D'ailleurs vous n'auriez qu'à lui dire mon nom : Manette...

— Manette?... un nom original!... je le retiendrai .. A tout à l'heure, mademoiselle Manette!...

Quand il revint, j'étais penchée sur la rampe de l'escalier, l'éclairant de mon mieux.

XXIX

Il entra dans ma chambre avec un respect attendri, avec une émotion qui m'eût rassurée si déjà je n'avais eu en lui une confiance sans bornes. Je ne le connaissais que depuis trois jours, & il me semblait que je le connaissais depuis dix ans. Il n'était pas beau, d'ailleurs, quoiqu'il ne fût pas laid, & ses yeux pleins de douceur & de tristesse ne ressemblaient pas à d'autres yeux... plus dominateurs... plus troublants... Aussi, pour bien le mettre à l'aise & lui faire comprendre la nature du sentiment que je ressentais en sa présence, je lui tendis la main en lui disant :

— Je m'appelle Manette... Et vous?

— André.

— Eh bien ! monsieur André, asseyez-vous là, devant moi, & considérez-moi dorénavant comme une camarade... Je n'ose pas dire comme une amie... le mot vous choquerait peut-être... Nous sommes tous les deux logés à la même enseigne, celle de la pauvreté... Ce serait un titre déjà... Mais vous en avez un autre plus précieux à mes yeux ; vous avez secouru généreusement une brave vieille femme que je vénérais, & que les hasards de la vie avaient séparée de moi depuis quelques années... Je me souviendrai tou-

jours de notre rencontre de l'autre soir, monsieur André, & des détails touchants dont elle a été marquée... Je ne veux faire aucune allusion, de peur d'être mal comprise malgré mes excellentes intentions... Mais ce que j'ai vu, ce que j'ai cru deviner, me suffit pour être assurée que vous êtes un vaillant cœur & pour vous prier de m'accorder un peu de votre amitié, dont j'essayerai de me montrer digne...

— Mademoiselle Manette, me répondit-il d'une voix que l'émotion rendait tremblante, vous me dites là des choses qui me bouleversent... & qui me ravissent... Mon amitié?... mais vous l'avez eue dès la première heure de notre rencontre... J'ai deviné, moi aussi... Ne me prenez pas pour un amoureux... je ne suis pas d'étoffe à le devenir jamais maintenant... D'ailleurs la vie que je mène a de si rudes exigences... Enfin!... je ne suis pas un amoureux, mais je vous aime... Il se dégage de vous un parfum d'honnêteté & de bonté qui m'a tout de suite gagné le cœur... Je ne vous dirai pas que je me sens votre frère... Les frères n'aiment pas assez leurs sœurs, ordinairement... Je vous dirai seulement : Disposez de moi... Vous m'avez tendu la main, je vous tends la mienne aussi...

— Monsieur André, lui dis-je, à mon tour émue de la même émotion que lui, je vous ai remercié de la sympathie que vous aviez témoignée à la maman Rateau, je vous remercie de celle que vous me témoignez à moi-même... Je vis seule & j'ai quelques raisons d'être triste : ce soir je suis deux, & la sérénité descend dans mon esprit... Je travaillerai avec plus de courage désormais...

— Mademoiselle Manette, les phrases ne sont ba-

nales que lorsqu'elles sortent de lèvres banales... Je suis sûr que vous ne vous moquerez pas de moi si je vous dis que votre rencontre a apporté le même changement dans mon exiftence... Mon habit noir a pu vous apprendre une partie de mon hiftoire qui se raconte en deux lignes. J'ai vingt-sept ans, & je suis un des nombreux inutiles qui pullulent à Paris, grâce à la manie qu'ont les familles bourgeoises de jeter leurs enfants au collége, comme si le collége menait à tout!... Il ne mène à rien, hélas! qu'au découragement & au suicide. On sort de là très-savant, & on ne sait même pas gagner sa vie!... Ah! la vanité des parents coûte cher aux enfants!... Les parents s'en aperçoivent plus tard, lorsqu'il eft trop tard... Mon père eft mort en regrettant de n'avoir pas fait de moi un ouvrier, & ma mère l'a suivi en regrettant de me laisser pauvre... Et quelle pauvreté! celle qu'il faut cacher comme une honte... Mon habit noir en a vu de cruelles, allez!... Ce soir, en allant à la fontaine comme j'y vais tous les soirs (mais plus tard, quand il n'y a plus personne), j'avais de vilaines idées... Je n'avais pas été pour rien au cimetière, ce matin... Je vous ai vue, vous m'avez parlé, vous m'acceptez pour compagnon de misère... le courage me revient comme il vous eft revenu... A partir de demain, je suis capable d'avoir du talent!...

Il parla longtemps encore, & je l'écoutai sans l'interrompre. Sa voix avait perdu son amertume pour reprendre une sorte d'enjouement qui seyait à merveille à son visage d'honnête homme. Il parlait encore lorsque minuit sonna à l'horloge de Saint-Médard.

— Oh! oh! dit-il en se levant. J'ai abusé de votre hospitalité, mademoiselle Manette!

— Je vous pardonne volontiers, monsieur André, à la condition que vous en abuserez ainsi tous les soirs, lorsque vous en aurez le temps... Une heure de causette, après une journée de travail, cela défatigue & l'on s'endort content... Je vous remercie pour la bonne nuit que je m'en vais passer...

— Moi, je vais rêvasser comme il y a deux jours... A propos, vous ne vous êtes pas doutée que je vous suivais? Vous couriez comme un sylphe... mais j'ai de bonnes jambes... Je vous ai perdue de vue à la hauteur du collége Rollin...

— Quoi! c'était vous?... Ah! vous m'avez fait une belle peur!...

— Voilà comme les meilleures intentions du monde sont imputées à mal!

— Dame! convenez-en, monsieur André, la nuit, dans une rue déserte...

— Toutes les intentions sont grises... Oui, je comprends cela... A demain, amie Manette!

— A demain, ami André!

Il s'en alla. Cinq minutes après, en face de moi, de l'autre côté de la rue, une lumière brilla à une petite fenêtre en tabatière ouvrant sur le toit, & la tête d'André apparut souriante.

Le lendemain & les jours suivants, pendant bien des semaines & pendant bien des mois, André vint fidèle au rendez-vous, & chaque jour je découvrais en lui une qualité nouvelle, un rien qui éclairait sa belle âme. Il n'était pas bon qu'à la surface, mais bon des pieds à la tête, pour ainsi dire. Le dévouement sem-

blait être sa respiration naturelle. Il s'ingéniait à me diſtraire & il y parvenait, malgré ses soucis personnels qu'il déposait sur le palier avant d'entrer & qu'il reprenait en sortant, je le devinais. Chaque soir, c'était lui qui allait me chercher de l'eau à la fontaine de la rue Censier, sans vouloir tenir compte de l'opposition que je lui faisais. Et puis d'autres services encore, les uns petits, les autres grands, & tous rendus d'une égale humeur, avec le même empressement, avec la même discrétion, avec la même délicatesse.

André m'aimait, cela était clair pour moi, quelque soin qu'il mît à me le cacher ; car il en eſt de certains cœurs comme des flacons qui contiennent des essences précieuses et subtiles : quoique hermétiquement bouchés, leur parfum se trahit toujours un peu. Tout ce qu'André faisait ou disait sentait l'amour. Mais comme je le savais farouche, comme je comprenais bien que, le jour où je témoignerais par quoi que ce soit que j'avais deviné l'état de son cœur de criſtal, il me quitterait & ne reviendrait jamais, je me gardais soigneusement à mon tour de lui rien laisser deviner de l'état de mon esprit. Il voulait me faire croire à son entier désintéressement, & j'avais l'air d'y croire, pour lui faire plaisir.

Je lui avais raconté une grande partie de ma vie, du moins ce qu'une jeune femme peut raconter à un jeune homme en qui elle a confiance; mais certains points en étaient reſtés dans l'ombre, & de ma réserve, que tout naturellement il avait respectée, était née sa sauvagerie. Il ne se reconnaissait pas le droit d'aimer une femme qui, peut-être, avait engagé sa foi à un autre homme, & il attendait qu'il me plût de lui dire ce

que je lui taisais. Mais, en attendant, il en souffrait.

Cher bon André! cher bon grand cœur! Je l'aimais aussi, il le savait; non pas comme il eût souhaité d'être aimé, mais d'une affection de la même nature que celle que j'avais éprouvée autrefois pour mon cher Jean, un peu plus tendre peut-être, un peu plus élevée. Cette affection si voisine de l'autre augmentait de jour en jour d'intensité, sans changer de caractère cependant, & André avait l'air d'en être content. A part les coins réservés de ma vie, il me connaissait maintenant tout entière, & je le connaissais moi-même complétement. De cette mutuelle confiance était résultée une douce intimité qui nous consolait mutuellement de nos misères. André vivait beaucoup plus chez moi que chez lui. Que j'y fusse ou non, il venait, s'installait, lisait, écrivait, rêvait, attendant mon retour ou s'en allant sans m'avoir vue. Quelquefois, quand il avait touché de l'argent, il m'emmenait à la campagne ou au théâtre, selon la saison, & semblait prendre un plaisir extrême à mon propre plaisir.

Hector n'était pas oublié, cette folie de mon cœur étant destinée à me poursuivre toujours; il n'était pas oublié, mais ma pensée en était moins obsédée, & je regardais maintenant sans trop d'émotion mon portrait, au bas duquel flamboyait sa signature.

Ce portrait, André s'en était approché une fois, une seule, machinalement, pour l'examiner comme il eût fait d'un tableau quelconque accroché à la muraille, & il m'avait félicitée d'avoir chez moi une œuvre d'art aussi remarquable, signée d'un nom déjà si célèbre; mais, à partir de ce jour-là, ses yeux s'en étaient détournés, & il ne m'en avait plus parlé.

Un soir que j'étais revenue de bonne heure, je rangeais çà & là dans ma chambre, attendant mon ami André. Mon regard s'arrêta sur le portrait & je me mis à rêver pendant quelques inſtants.

— Pauvre cher André! murmurai-je; comment n'ai-pas deviné plus tôt qu'il en devait souffrir?...

Et je m'empressai de décrocher le cadre & de le retourner de façon qu'il n'offusquât plus les yeux de personne.

André survint en ce moment, & ce qui me prouva ce soir-là qu'il prêtait à ce portrait plus d'attention qu'il n'en voulait laisser paraître, c'eſt qu'en entrant, & pour ainsi dire avant de me voir, il s'aperçut de la suppression que je venais d'opérer.

— Merci, Manette! me dit-il en m'embrassant avec une effusion plus grande qu'à l'ordinaire.

Je n'eus pas l'hypocrisie de lui demander à quoi se rapportait ce remercîment, puisque je le savais aussi bien que lui, & il me tint compte de mon silence.

— Manette, chère Manette, ajouta-t-il en me prenant les mains, & en me regardant avec attendrissement, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre... Je n'ose pas dire qu'elle vous concerne autant que moi, quoique nos deux exiſtences soient assez mêlées maintenant pour que ce qui intéresse l'un doive intéresser l'autre au même titre...

— Qu'eſt-ce donc, André? lui demandai-je, encore préoccupée malgré moi du portrait & du sacrifice que je venais d'accomplir.

— D'abord asseyez-vous, chère Manette, reprit André avec enjouement, parce que ma nouvelle eſt destinée à vous faire tomber de votre haut, & que je ne

veux pas que ce qui a pour but de vous réjouir vous blesse...

— Me voilà assise, André, & préparée à apprendre votre grosse nouvelle sans redouter une chute...

— Voici ce que c'eſt, Manette... J'écrivaillais depuis trop longtemps sans profit pour ma bourse & pour ma réputation ; malgré les éloges de mes confrères, qui en sont assez chiches ordinairement, malgré les vôtres mêmes, qui m'étaient précieux & qui seuls m'illusionnaient sur ma valeur, j'ai compris que je devais renoncer à la gloire & à la pauvreté... La gloire ne serait probablement jamais venue & la pauvreté tardait trop à s'en aller... J'ai de l'esprit peut-être, du talent même si vous voulez; mais aujourd'hui, Manette, tout le monde a de l'esprit & du talent... Il faudrait avoir un peu de génie pour valoir mieux que les autres... Le génie, ce n'eſt pas dans mes cordes, non !... Alors, j'ai songé à ce que les bourgeois appellent le solide... un solide de trois francs par jour... Sans vous en rien dire, Manette, j'ai poſtulé pour entrer au Catalogue de la Bibliothèque Impériale... Vous ne savez pas ce que c'eſt que le Catalogue, Manette?...

— Non, cher André, répondis-je en souriant.

— Le Catalogue, ma chère Manette, eſt un Hôtel des Invalides littéraires... Il y a là, dans les grandes caves qui sont au-dessous de la salle de lecture de la Bibliothèque Impériale, une quarantaine de lettrés qui, moyennant trois francs par jour, dimanches & fêtes non compris, font l'inventaire des richesses de cet immense dépôt des connaissances humaines... Celui-ci a été un poëte très-applaudi en son temps, très-oublié aujourd'hui ; c'eſt à peine s'il se rappelle

lui-même son nom... Celui-là a fait trois ou quatre gros dictionnaires, un dictionnaire latin, un dictionnaire grec, un dictionnaire allemand, qui ont enrichi son libraire, mais seulement son libraire... Cet autre a été un journaliste redouté des gens de lettres & des gens de théâtre, qu'il éreintait à plume rabattue ; il a gagné assez d'argent pour vivre honorablement de ses rentes, mais il a préféré en manger le capital, s'imaginant qu'il pourrait toujours, quand il le voudrait, frapper le journal de sa plume pour en faire jaillir des moissons dorées, & il en a été réduit à frapper à la porte du Catalogue, d'où il ne fait jaillir que trois francs par jour, pas un sou de plus, mais quelques sous de moins... Cet autre... Enfin, Manette, il y en a une quarantaine, comme à l'Académie, autre Hôtel des Invalides, où l'on reçoit les maréchaux de la littérature, tandis que le Catalogue n'admet que les simples soldats & les bas officiers de la Presse, quand ils sont éclopés & fourbus, bien entendu... Moi, par hasard, j'y entre en pleine santé morale & physique, & j'y entre avec joie, parce que, tout en gagnant mon pain quotidien, je vivrai en familiarité avec les livres, mes amis... J'étais né pour être un obscur rat de bibliothèque !... Félicitez-moi, Manette, félicitez-moi !

— Si vous êtes content, je suis heureuse, André, bien heureuse du bonheur qui vous arrive & de la joie que vous en montrez.

— Et vous ne devinez pas, Manette, pourquoi je montre une joie si grosse à propos d'une si maigre somme? Parce que cette somme, ajoutée au budget de ma chère Manette, lui permettra de se fatiguer un peu moins, de manger un peu plus, etc., etc.; parce

que j'ai vécu si longtemps avec rien, que je puis me contenter d'une haute paye de vingt sous par jour, avec laquelle je trouverai encore moyen de faire le garçon, puisque personne ne veut de moi pour mari...

La gaieté d'André s'éteignit tout à coup en prononçant ces derniers mots. Il s'arrêta, trifte, troublé, craignant d'avoir laissé échapper son secret, que je connaissais depuis longtemps.

— Cher André! murmurai-je en lui prenant les mains & en les lui serrant doucement dans les miennes. Cher André! pourquoi ne suis-je pas digne de vous!...

Il se débarrassa brusquement de mon étreinte & me regarda d'un air farouche.

— Manette, reprit-il d'une voix grave & comme mouillée de larmes, je vous demande pardon de l'aveu qui me monte du cœur aux lèvres... je voudrais le retenir, mais il m'échappe... Je vous aime, Manette ! Je vous aime sans espoir d'être aimé de vous... Ne me répondez pas encore, je vous en prie! laissez-moi vous dire mon secret, car il m'étoufferait si je le gardais plus longtemps... Je vous aime, Manette... cela veut dire : Je ne connais rien de votre passé; mais, quel qu'il soit, je vous tiens en assez grande eftime pour vous épouser, assuré que je suis d'être le mari d'une honnête femme... Encore une fois, Manette, ne vous pressez pas de me répondre... prenez votre temps, je vous en supplie... réfléchissez... Ce que je vous offre n'a rien de bien séduisant, & vous trouverez mieux que moi quand il vous plaira... Parbleu! dit-il en riant d'un rire forcé qui me fit mal. Parbleu! la belle affaire que je vous propose là!... Un homme laid, pauvre & mé-

lancolique!... Mais toutes les ſemmes devraient courir après moi!...

— Mon ami André, dis-je profondément émue; mon ami André, à votre tour écoutez-moi sans m'interrompre, &, si vous voulez que j'aie la force d'aller jusqu'au bout de la douloureuse confession que je vais entreprendre, ne riez pas ainsi, vous me faites pleurer... Soyez homme comme je vais être femme...

— Pardon, Manette, pardon! murmura André en se voilant le visage de ses deux mains pour ne rien me laisser voir de la douleur que lui causait d'avance ma confession.

La chambre était silencieuse. La bougie, placée sur la cheminée, à laquelle je tournais le dos, éclairait entièrement André & me laissait le haut du corps dans l'ombre. Cela me donna le courage nécessaire pour faire à mon ami le récit de la faute que je n'avais pas commise, mais qui cependant éclaboussait ma vie d'une honte que je ne voulais pas voir rejaillir sur son nom.

J'avais fini qu'André semblait ne pas s'apercevoir que je ne parlais plus. Il avait toujours les mains sur son visage, & reſtait immobile & comme figé dans sa douleur. Interdite, & plus rougissante du silence farouche qu'il gardait que je ne l'avais été durant mon triſte récit, je commençais à regretter de l'avoir entrepris, lorsque j'entendis un sanglot qui ressemblait à un déchirement d'âme, & André, retirant subitement ses mains pour prendre les miennes, ne craignit pas de me montrer ses yeux gonflés de larmes.

— Ah! Manette! Manette! murmura-t-il en tombant à mes genoux. Manette, que vous m'êtes chère! ..

Puis, relevant la tête vers moi & me regardant plein d'anxiété :

— Eſt-ce là, Manette, tout ce qui vous empêche d'être ma femme ? me demanda-t-il lentement.

A cette queſtion, je tressaillis & sentis que je pâlissais.

— André... murmurai-je troublée.

— Manette, reprit doucement & triſtement André, je vous supplie encore une fois de me pardonner si je vous fais encore souffrir... Mais je souffre beaucoup moi-même... Quand nous aurons tout dit l'un & l'autre, les paroles prononcées ce soir s'effaceront de notre mémoire avec les souvenirs qu'elles auront évoqués, &, ainsi débarrassés du passé, nous pourrons contempler l'avenir avec plus de calme... Il faut que le bonheur s'achète, mon amie : vous ignorerez toujours combien m'aura coûté le mien... Allons, Manette, encore un effort, le dernier !... J'ai foi en votre loyauté, & je suis sûr que vous n'avez pas autre chose à me dire que ce que vous m'avez dit... Votre vie eſt pure, Manette, & si ma mère vivait, elle serait fière de vous appeler sa fille... Mais je vous aime si sauvagement, Manette, que c'eſt surtout de votre cœur que je veux balayer les traces du passé... Le corps chaſte ne fait pas la femme chaſte, Manette... La femme la plus souillée peut avoir l'âme vierge, & je préférerais encore celle-là à ces jeunes filles dont les pensées ont été dévirginisées tant de fois !... Je serais plus jaloux d'un rêve que d'un amant...

— J'ai rêvé, André... murmurai-je d'une voix altérée.

André se releva en chancelant.

— Oui, dit-il d'une voix aussi altérée que la mienne, car nous ressentions la même douleur de la même blessure, celle qu'il m'avait faite ; oui... ce portrait... je l'avais deviné... j'étais jaloux. Pauvre chère Manette!... Pauvre André!... Vous avez aimé... vous avez été aimée... Parbleu ! elle allait attendre après toi, imbécile! ajouta-t-il avec amertume. Tu t'imaginais peut-être, parce que tu es arrivé à vingt-huit ans le cœur neuf, qu'une jeune fille belle, vive, aimante, allait te conserver le sien, à toi qu'elle ne savait pas rencontrer jamais sur son chemin!... Ah! mon pauvre André! toujours naïf, donc! Et cruel aussi, reprit-il en se tournant vers moi & en comprenant combien ses paroles m'affligeaient. Oui... je suis cruel, chère Manette! Cruel envers vous & envers moi... Abominable invention, la parole! Il aurait été si simple de ne rien dire, de ne rien demander! Vous n'auriez rien répondu... &... &... je ne serais pas aussi malheureux que je le suis... Chère, bien chère Manette! je vous aime de l'amour le plus inguérissable... Je n'en veux pas guérir, d'ailleurs... Repoussez-moi comme indigne de vous, je m'en irai mourir dans quelque coin, mais avec votre nom sur les lèvres & votre pensée dans le cœur...

Il y avait sur le visage du pauvre André un désespoir si navrant, sa voix résonnait si douloureusement, qu'il me rappela aussitôt la lettre d'adieu de mon pauvre Jean. J'avais laissé mourir l'un; je résolus de sauver l'autre.

— André, lui dis-je, vous me mépriseriez si, même pour vous rendre le repos d'esprit qui vous eſt nécessaire, je vous disais que, le cœur chaud encore du

souvenir d'un autre homme, je vous aime de l'amour dont vous voulez être aimé... Le temps fera son œuvre sans doute; il soufflera sur cette flamme, déjà vacillante... Laissez donc faire le temps, André... Ce que je puis vous promettre, ce que je tiendrai, soyez-en sûr, c'eſt de me conduire vaillamment, en honnête femme... Et maintenant, mon ami, si vous ne jugez pas la pauvre Manette trop indigne d'être votre compagne de route, puisque vous voulez marcher deux & que vous ne voulez pas qu'elle marche seule, elle vous tend la main avec confiance, prenez-la de même...

— Oh! Manette!... s'écria André en se jetant avidement sur la main que je lui offrais & en la couvrant de baisers passionnés.

XXX

L'automne s'avançait. Les matinées étaient fraîches, mais les journées, encore un peu piquées du soleil, valaient mieux que les lourdes après-midi de l'été. Le lendemain, en ouvrant ma fenêtre & en interrogeant le ciel du côté de la vallée de la Bièvre, je songeai tout à coup à la bonne madame Jeanne, comme on songe à Dieu aux heures suprêmes.

— C'eſt cela! pensai-je, satisfaite de cette inspiration. De cette façon, je rendrai tout le monde heureux:

André d'abord, en lui confirmant ainsi devant témoins mon engagement de la veille; ensuite, madame Jeanne, qui ne m'a pas vue depuis longtemps; & enfin moi, qui ai tant besoin de l'embrasser...

Quand je fus habillée, c'eſt-à-dire au bout d'un quart d'heure, je me mis de nouveau à la fenêtre pour appeler André.

— André! André! criai-je, impatientée de ne pas l'apercevoir à sa *tabatière*. André! André! André!

— Me voici, petite Manette! répondit-il derrière moi.

— Ah! m'écriai-je toute saisie. Vous étiez là?...

— J'ai frappé...vous ne m'avez pas répondu...Comme j'ai une double clef de votre chambre (un témoignage de confiance qui m'a été droit au cœur, Manette, quand vous me l'avez donné), comme j'ai la clef de votre chambre, je suis entré... & me voilà!

— Très-bien, mon ami... Maintenant, André, devinez ce que nous allons faire de notre journée... Êtes-vous libre d'abord?...

— Depuis hier, Manette, je ne le suis plus! répondit André en me regardant tendrement.

— Je ne vous demande pas cela, monsieur, mais seulement si vous êtes attendu aujourd'hui quelque part par quelqu'un...

— Je ne suis pas attendu précisément, Manette, mais je voudrais bien y aller...

— Ah! fis-je avec un peu de dépit. Voilà tous mes beaux plans envolés!

— Vous aviez des plans, Manette? Et y entrais-je un peu dans vos plans?

— Sans doute! Depuis hier, ne devez-vous pas être de moitié dans tous les plans que je formerai?...

— Voilà une bien douce & bien bonne parole, chère Manette... Pourquoi la prononcez-vous d'un air boudeur qui lui ôterait tout son prix, si cela était possible?

— Parce que... parce que vous venez de m'avouer que vous aviez l'intention d'aller ailleurs...

— Ailleurs qu'où?...

— Que là où je voulais vous emmener, donc!

— Et si ce n'était pas ailleurs?... Et si c'était au même endroit... Ah?

— Comment savez-vous...

— Voyons, voyons! Eſt-ce que si mon amie Manette n'avait pas eu en se levant ce matin l'idée de causer de la joie à deux personnes au moins, elle aurait eu la mine rayonnante que j'ai remarquée en entrant?... Il n'y a que le bonheur des autres qui rende heureuse mon amie Manette... Je connais son visage comme le baromètre... Vous voilà au beau fixe pour toute la journée, Manette, malgré votre air boudeur, qui vous va très-bien du reſte...

— Comment! André, vous avez deviné que...

— Que vous aviez projeté d'aller embrasser madame Jeanne? Oui!... Et il ne faut pas être bien sorcier pour cela...

— Ah! mais c'eſt merveilleux, mon ami! m'écriai-je, véritablement émerveillée de la perspicacité de cœur d'André.

— Vous m'avez tant de fois parlé de madame Champoudry & de son mari, que chaque fois vous m'avez donné la tentation d'aller au Chriſt pour embrasser

l'une & serrer la main à l'autre... Des gens qui vous avaient soignée quand vous étiez malade, secourue quand vous étiez pauvre, consolée quand vous étiez découragée! Mais ils m'étaient devenus chers, presque aussi chers que vous... Hier surtout, quand vous m'avez raconté... Malheureusement, je n'avais pas encore le droit de me présenter à eux. A quel titre?... Celui de votre ami n'était pas suffisant... Malgré leur honnêteté, monsieur & madame Champoudry eussent pu s'étonner de me voir arriver chez eux, tout seul, sans être présenté par vous, & peut-être m'eussent-ils pris pour un aventurier... peut-être aussi eussent-ils mal pensé de vous... Je me suis donc abſtenu... j'ai rengaîné les tentations que j'avais d'aller à Saclay... Mais aujourd'hui que tout eſt changé... aujourd'hui que j'ai, pour être reçu à bras & à cœurs ouverts par eux, un titre dont je me sens aussi fier qu'heureux, aujourd'hui je n'hésite plus... Allons à Saclay, Manette, allons à Saclay!

— Allons à Saclay! répétai-je comme un écho, & heureuse en effet d'être l'écho des sentiments d'André. Mais auparavant, mon ami, ajoutai-je en le regardant des pieds à la tête comme une ménagère dont le mari s'apprête à sortir, laissez-moi m'assurer que rien ne manque à votre toilette... que tout eſt bien en ordre... que mon aiguille n'a rien à faire... Car je veux être fière de vous, André!... Oui... On a son petit amour-propre!... Voyons... La chemise a tous ses boutons... le gilet aussi... l'habit... Ah! mon ami, vous méritez un brevet! toujours le même habit noir sous lequel je vous ai aperçu pour la première fois dans la rue Saint-Jacques, le jour où... Vous avez raison, André, n'at-

triſtons pas notre bonheur de ce pénible souvenir... Pauvre chère grand'maman !...

— Vous disiez donc, Manette, que mon habit faisait votre étonnement? interrompit vivement André pour détourner mon esprit de ce souvenir. Il eſt bien conservé, hein? ajouta-t-il avec une gaieté un peu forcée. On ne dirait pas que je le porte depuis six ans... Six ans! n'eſt-ce pas fabuleux? Ah! c'eſt un vieil ami, aussi... Je tiens à lui... & je le lui prouve en le comblant de soins... Il vivra longtemps encore, s'il plaît à Dieu... Par exemple, il exige les plus grands ménagements... Cela se comprend, n'eſt-ce pas?... à son âge!... Les grands geſtes, les emportements, me sont défendus... Il m'oblige au calme, à la gravité... C'eſt avec lui que je me suis présenté chez M. Taschereau, l'adminiſtrateur de la Bibliothèque Impériale... C'eſt avec lui que je me présenterai à la mairie du douzième arrondissement... Comme il tressaillera, Manette!... J'ai peur pour lui, ce jour-là... pauvre vieux!... Et aujourd'hui donc! va-t-il être heureux!... Partons, Manette!...

Et me prenant le bras, d'autorité, mais toujours avec l'extrême douceur qui faisait le fond de son caractère, André m'entraîna.

En nous voyant passer ainsi joyeux devant sa loge, le père Bernard, relevant ses lunettes sur son front pour mieux nous voir, murmura :

— Sont-ils heureux, ces bons jeunes gens!

— Avez-vous entendu, mon ami? demandai-je à André.

— Certainement! Mais nous en entendrons bien d'autres sur notre chemin, Manette!... Vous êtes si

jolie & je suis si content, que cela doit faire envie aux passants... Tenez... on se retourne déjà pour nous suivre des yeux... Ah! Manette!... Manette!... que vous êtes bonne de me permettre de vous adorer!...

— On se retourne, monsieur, lui répondis-je en souriant, parce que votre habit noir tranche avec mon bonnet... Vous me compromettez!... On se dit : C'est quelque jeune bourgeois qui a séduit une innocente ouvrière... Prenez garde, André; nous sommes encore dans le faubourg... & l'on n'y aime pas les séducteurs. Vous allez vous faire faire un mauvais parti!... Si vous m'en croyez, André, vous me quitterez le bras & nous marcherons chacun d'un côté de la rue, comme deux étrangers?...

— Fi! fi! la vilaine! dit André en serrant avec énergie mon bras contre sa poitrine, pour m'empêcher de mettre ma menace à exécution. Je voudrais bien voir qu'on osât vous molester quand je suis avec vous! ajouta-t-il. Ah! mais! Ah! mais!... Tout le faubourg Marceau réuni, chiffonniers & motteux, ne me ferait pas reculer, da!... Quand on défend la femme qu'on aime, Manette, on est invincible! Appuyez-vous avec confiance sur mon bras... plus fort... je ne vous sens pas... Bien!...

Nous arrivâmes ainsi à la barrière d'Enfer, où nous prîmes le chemin de fer qui nous conduisit à Orsay.

— Il va falloir marcher un peu, Manette, me dit André en reprenant mon bras, qu'il avait abandonné à regret dans le wagon, à cause des voisins.

— Marchons, André!

— Quand vous serez fatiguée, je vous porterai...

— Oh! vous me porterez!... vous me porterez!...

— Comme Paul portait Virginie, certainement, petite vilaine qui doutez de votre ami... Vous avez lu cet admirable & dangereux roman de Bernardin de Saint-Pierre, que toutes les mères ne craignent pas, les imprudentes! de mettre entre les mains de leurs filles?... Vous l'avez lu?... Eh bien! puisque Paul avait la force de porter Virginie, presque du même âge que lui, pourquoi André, qui a vingt-huit ans, ne porterait-il pas Manette, qui n'a que... Quel âge avez-vous, à propos?

— Vous savez bien, mon ami, qu'on n'adresse jamais de ces queſtions-là aux femmes?... répondis-je en souriant.

— Aux femmes... peut-être! & encore, je ne sais pas pourquoi on ne leur demanderait pas une chose si naturelle... Mais aux jeunes filles? Voyons, Manette, pas de coquetterie avec moi! Vous êtes si jeune, si jeune, malgré votre sagesse, qu'il y a gloire à avouer votre âge... Quand on touche à l'automne de la vie, ou seulement quand on eſt en plein été, je comprends presque l'hésitation devant une queſtion comme la mienne... Mais quand on eſt dans son printemps?... Ah! Manette! Manette!...

— Vous avez parlé de la mairie, ce matin, à propos de votre habit à manger du rôti? Eh bien! le jour où nous irons à la mairie ensemble, je vous dirai mon âge, monsieur...

— La belle concession! si vous ne me le disiez pas ce jour-là, le maire se chargerait de me l'apprendre... Tenez, Manette, vous êtes une affreuse coquette, & je ne veux plus vous parler... pendant cinq minutes!...

Et, m'ayant dit cela d'un air boudeur qui ne lui

allait pas du tout, à cause de la bonté dont son visage ne pouvait jamais cesser d'être empreint, André me quitta pour aller cueillir dans une prairie des fleurs d'un violet tendre, qui ressemblaient à des tulipes.

— Qu'eſt-ce donc que ces tulipes-là, André? lui demandai-je en venant en cueillir comme lui, à deux pas de lui.

— Ces tulipes-là, Manette, sont des colchiques... des colchiques d'automne... car celles du printemps sont d'un jaune orangé qui ne ressemble pas à cette couleur de mauve décolorée...

— Ah!... Et qu'eſt-ce que vous voulez faire de toutes ces tulipes-là, mon ami?... N'en avez-vous pas assez encore?...

— Non, mon amie... parce que je deſtine à madame Jeanne ce que vous persiſtez à appeler des tulipes & ce que je persiſterai, moi, à appeler des colchiques... Or, vous comprenez bien, Manette, que plus mon bouquet sera gros, plus il sera digne d'être offert... Ne vous baissez pas davantage, cela vous fatiguerait inutilement, mais laissez-moi me baisser encore...

— Vous êtes mon maître, maintenant : il faut bien que je vous obéisse sans murmurer... Cueillez donc vos tulipes, mon ami!...

Quand son bouquet fut assez gros, André me rejoignit, &, me reprenant joyeusement le bras :

— Avec quel appétit je vais embrasser madame Jeanne & manger une omelette au lard! s'écria-t-il. Et vous, madame ma femme? me demanda-t-il en me regardant tendrement, comme s'il avait eu faim de moi aussi.

— Moi, André, il me tarde comme à vous d'embras-

ser M. Champoudry & sa femme... Il y a si longtemps que pareil bonheur ne m'eſt arrivé!... Comment vont-ils me recevoir?

— Comme vous méritez d'être reçue partout où il y a de braves gens, Manette...

— Ah! c'eſt que je me sens coupable d'indifférence envers ces braves gens-là, précisément!... S'ils allaient m'avoir oubliée comme moi-même j'ai eu l'air de les oublier?... Je n'aurais rien à dire...

— Vous n'avez pas oublié madame Jeanne & son mari, Manette, puisque vous m'en parliez presque tous les jours...

— Sans doute, je vous en parlais, André... mais je me contentais de vous en parler... Et depuis longtemps, bien longtemps, trop longtemps, je n'étais pas venue dans ce petit village, qui m'eſt si cher...

— Allons! chassez vite ces vilaines idées-là, Manette... Nous voici arrivés au Chriſt... Dans un inſtant vous serez dans les bras de vos amis, heureux de vous voir... Avançons!...

Rien n'était changé. La marchande de tabac était toujours à son comptoir, derrière son petit grillage. Le gros chien roux de l'auberge du Chriſt était toujours couché en rond à côté du coffre à avoine où mangeaient deux chevaux. L'enseigne en fer-blanc de M. Confais tournait toujours en grinçant. Le même coq & les mêmes poules, c'eſt-à-dire d'autres poules & un autre coq qui leur ressemblaient étonnamment, picoraient & gloussaient devant la porte de l'auberge de madame Jeanne. Les mêmes roues, les mêmes moyeux, les mêmes brancards de charrettes gisaient dans le même désordre devant l'atelier de M Cham-

poudry... Il me sembla que je n'avais pas quitté le village depuis plus d'une heure, & le cœur cependant me bondit dans la poitrine comme si je l'avais quitté depuis dix ans...

— Entrez le premier, André, dis-je à mon compagnon. Je ne sais pas ce que j'ai, mais mes jambes tremblent... & puis mon cœur bat trop fort... Il me serait impossible de faire un pas de plus à présent...

— Poltronne! s'écria André en riant.

Il me laissa au milieu de la route, monta les trois marches de pierre qui servaient d'entrée à l'auberge, ouvrit la porte & la referma sur lui. Deux, trois, cinq minutes se passèrent : André ne reparaissait pas.

— Qu'eſt-ce que cela signifie?... murmurai-je, épeurée.

Au moment où, n'y pouvant plus tenir, j'allais me précipiter, la porte de l'auberge s'ouvrit, & je vis sur le seuil, à côté d'André très-pâle, une femme que je ne connaissais pas & qui avait l'air d'être là comme chez elle.

— Madame Jeanne!... criai-je d'une voix étranglée, en étendant les bras, près de défaillir.

— Manette, chère Manette! du courage! murmura André en me recevant sur sa poitrine, aussi bondissante que la mienne.

— Madame... Jeanne?... répétai-je.

— Elle n'eſt plus là, mon amie... Elle eſt partie... Cette dame a eu l'obligeance de me donner tous les renseignements... Nous la retrouverons...

— J'en doute, mes enfants, dit cette femme, cette étrangère qui n'était pas madame Jeanne & qui occupait la maison de madame Jeanne... J'en doute, mes

enfants... Le Morvan est grand, & il est aussi difficile d'y retrouver un homme & une femme qu'une aiguille dans une botte de foin... Si encore je savais le nom du village où ils se sont réfugiés après leurs malheurs...

— Leurs malheurs?... répétai-je, hébétée de douleur.

— Oui... j'ai conté cela à votre mari, ma petite dame... Les affaires n'allaient plus que d'une jambe depuis longtemps... Malgré le courage de Champoudry & de sa femme, ils n'ont pu parvenir à joindre les deux bouts... Alors, au lieu de mettre la clef sous la porte, comme tant d'autres, des malhonnêtes, auraient fait à leur place, ils ont vendu jusqu'à leur dernière chemise pour payer leurs créanciers, & tous deux, nus comme de petits saints Jeans, mais la conscience sans reproche, ils sont partis, ne voulant plus rester dans un pays où ils avaient été à leur aise... C'est dur, vous comprenez, quand on a eu un train de maison, d'entrer en condition chez les autres!... Madame Champoudry était résignée, la vaillante femme... mais son mari... Ah! le pauvre homme! C'était à fendre l'âme, sa désolation!... Il pleurait, monsieur; oui, lui si rude au mal, il pleurait! non à cause de lui, vous sentez bien, mais à cause de sa brave femme... Enfin!... quoi! il y a des gens qui n'ont pas de chance tout de même!...

— Ah! madame Jeanne! madame Jeanne! madame Jeanne!... murmurai-je en sanglotant dans les bras d'André, qui cherchait des paroles pour me consoler & n'en trouvait pas, parce qu'il n'en pouvait pas trouver devant une telle catastrophe... Madame Jeanne, où êtes-vous? Vous m'avez maudite... moi qui vous devais

tant... Où êtes-vous à présent, madame Jeanne, où êtes-vous?... Ah! voilà le malheur qui tombe sur moi!... André, quittez-moi pendant qu'il en eſt temps encore... Mais, voyez-vous, je sens venir des choses siniſtres... Je ne serai plus jamais heureuse... C'eſt fini, maintenant... André, quittez-moi, quittez-moi!

— Mon amie!... chère Manette! dit André de sa voix sympathique où perçait un mélancolique reproche.

— Monsieur & madame ne veulent pas manger un morceau?... se rafraîchir, au moins?... nous demanda l'aubergiſte d'une voix câline qui me fit horreur.

— Partons, André! partons! m'écriai-je en entraînant mon compagnon.

Nous reprîmes la route d'Orsay sans dire un mot. André me soutenait, en me caressant de la voix & du regard comme on fait des petits enfants, & quand, par moments, un sanglot trop violent me secouait la gorge & me forçait à crier, il se penchait sur mon front brûlant & y versait son baiser comme une eau rafraîchissante. Cher & bon André!

A Orsay, devant l'embarcadère, le train n'étant pas prêt encore, il me supplia d'entrer avec lui dans un café qui se trouvait là, pour y prendre un bouillon. Je me laissai conduire, n'ayant plus la force de résiſter, ne sachant plus vouloir, brisée que j'étais par la nouvelle qu'on m'avait apprise à Saclay. Le café était désert, André me laissa pleurer sans faire autre chose que d'essuyer de temps en temps mes yeux avec son mouchoir, qu'il portait ensuite à ses lèvres. Cher & bon André! Cœur d'or aussi, lui, & de la même famille que la grand'maman & madame Jeanne!...

Cher & bon André! Il me fit manger, quoique je n'eusse pas faim, & il oublia de manger, lui qui avait parlé de son appétit...

La cloche du départ sonna. Nous montâmes en voiture, & le train partit. Une heure & demie après, nous étions à Paris.

Durant tout le trajet, André avait respecté ma douleur. Quand, au sortir du débarcadère, nous nous trouvâmes sur les boulevards extérieurs, il voulut essayer de me diſtraire, & il parla d'avenir...

— Mon ami, lui dis-je doucement, ne faites pas ainsi luire devant moi ce bonheur auquel je n'atteindrai jamais... Laissez-moi à mes ténèbres, qui vont s'épaissir de plus en plus autour de ma vie... Il y a des créatures qui sont deſtinées à souffrir, je le crois, c'était la maman Rateau qui me le disait... Ah ! je me rappelle bien ses paroles ! il me semble que je les lui entends prononcer de son accent triſte, en me regardant d'un air de tendre pitié : « Manette aimée, je vois bien que le bon Dieu t'a marquée de sa craie rouge, chère brebis, pour quelque dessein myſtérieux que je n'ose sonder... »

— Manette ! chère Manette ! ayez confiance en mon amour ! murmura André en me pressant sur son cœur pour que ses battements m'assurassent de la sincérité de sa parole. Je vous ferai l'existence si douce, si douce ! que vous serez bien forcée d'oublier ces sombres prophéties d'une pauvre vieille femme qui avait trop souffert pour ne pas croire que tout le monde devait souffrir comme elle... Chère Manette ! je vous en supplie, laissez le passé & tournez vos regards vers l'avenir, vers la lumière, vers le bonheur !...

— C'eſt impossible désormais ! répondis-je à voix basse & en tressaillant malgré moi devant les malheurs que je m'annonçais avec tant d'assurance. C'eſt impossible, André ! Quelque chose de siniſtre m'enveloppe... Vous verrez, mon ami, vous verrez...

Je rentrai, suivie d'André qui ne pouvait se résoudre à me quitter encore ; le concierge ouvrit le vasiſtas de sa loge & me tendit deux lettres.

— Tenez, André, dis-je à mon compagnon en les lui remettant ; pour vous guérir de votre incrédulité & vous forcer à ouvrir les yeux sur le gouffre où ma destinée m'entraîne, & où je ne veux pas que vous tombiez avec moi, décachetez vous-même ces deux lettres & lisez-les... Je n'en connais pas l'écriture... j'ignore de qui elles me viennent... mais je suis certaine qu'elles m'annoncent l'une & l'autre un malheur...

Nous étions au haut de l'escalier : j'ouvris la porte de ma chambre & j'entrai la première afin d'aller me jeter sur une chaise. Les jambes me manquaient...

Debout sur le seuil, André tournait & retournait les deux lettres ; il n'osait ni entrer ni lire.

— Pour un homme, vous n'avez guère de courage, mon ami ! lui dis-je en essayant de sourire. Donnez-moi ces lettres, puisque vous ne vous décidez pas à les décacheter...

Il me les présenta d'une main tremblante. Je les pris & je les lus tout haut...

Ah ! chère grand'maman ! vous ne vous étiez pas trompée !

— Eh bien ! André, murmurai-je avec amertume, que dites-vous de mon talent de prophétesse ?... Cassandre elle-même eût-elle prédit plus juſte !... Ce ma-

tin, départ de madame Jeanne & de son mari... que je ne reverrai plus... Encore deux morts à enterrer dans mon cimetière!... Ce soir, enlèvement de Rosette & fuite de Louis!... Rosette, déshonorée!... Ah! mes chers bessons, je vous avais oubliés, vous aussi, & vous me châtiez de mon oubli en vous punissant vous-mêmes?... Où sont-ils maintenant?... Qui m'a volé ma petite Rosette?... Où Louis s'eſt-il réfugié?... Pourquoi ne m'a-t-on pas écrit plus tôt?... Je travaille. . moi... je ne peux pas être partout ni veiller à tout... J'avais à me garder moi-même, d'abord... Oui... mais j'aurais dû ne songer qu'à vous, à vous seuls, dont le bonheur m'avait été légué comme un devoir par notre mère... Ah! ma mère, pardonnez-moi! pardonnez-moi!

André avait ramassé les deux fatales lettres, échappées de mes mains, & il les relisait lentement, tout en s'interrompant de temps en temps pour me consoler, pour me supplier de prendre courage.

— Manette, me dit-il, tout n'eſt pas désespéré... Ces deux coups de tête qu'on vous annonce n'ont peut-être pas la gravité que votre imagination alarmée leur prête... Autorisez-moi à agir en votre nom & à votre place, mon amie... Vous ne pourriez rien, vous... C'eſt un homme qu'il faut ici... Je suis presque votre mari... j'ai le droit de me mêler de vos affaires, qui seront bientôt les miennes... Laissez-moi agir... Quoiqu'il m'en coûte de me séparer de vous, Manette, je ne veux pas revenir sans nouvelles positives & rassurantes... Au revoir, Manette!

Et il me quitta après m'avoir pressée contre sa poitrine, mon seul bouclier...

XXXI

Malgré mon entière confiance dans le dévouement intelligent d'André, je voulus savoir par moi-même, & j'allai au couvent Sainte-Thérèse & au collége Sainte-Barbe, où l'on ne m'apprit rien que l'on ne m'eût écrit déjà.

L'enlèvement de Rosette n'avait rien de romanesque, malheureusement. Quelqu'un, le frère ou le tuteur d'une pensionnaire son amie, avait eu occasion de la voir, de l'admirer & de lui faire connaître son admiration, & elle avait imaginé d'elle-même un prétexte pour fuir de cette maison où elle ne devait plus rentrer. Il n'y avait pas eu rapt, violences, surprise : Rosette avait consenti à se laisser enlever, non par la fenêtre, mais par la porte. A son âge !... Du refte, pour me consoler probablement de ce déshonneur, on avait mis à ma disposition le surplus de l'argent déposé par lady Merry, mais sans parvenir à me le faire accepter. Cet argent avait déjà causé trop de mal !

L'émancipation de Louis était de moins fraîche date que celle de sa sœur. Depuis longtemps déjà, chaque dimanche, à mon insu, il sortait en se faisant réclamer par une lettre de moi fabriquée par lui, &, au lieu de venir rue des Poftes, il s'en allait... où ? je l'ignorais. Moi, je ne le voyais que rarement, une demi-

heure à peine chaque fois. Ses camarades l'attendaient pour une *partie*... Comment lui aurais-je refusé cette liberté dont il paraissait si avide, en le gardant égoïstement auprès de moi, dans une pauvre chambre ? Il fallait bien qu'il s'amusât!... Mais le malheureux enfant avait abusé de cette liberté conquise à force de mensonges honteux, &, après l'avoir grondé, après l'avoir puni, après avoir essayé de ramener au bien cette nature qui aspirait si énergiquement au mal, on s'était décidé à me le renvoyer, & c'était précisément le jour où on allait m'écrire de venir le reprendre qu'il s'était enfui... Où était-il allé ainsi, sans argent, en habit de collégien ? Comment le retrouver dans cette grande ville où il s'était volontairement perdu ? On m'avait bien offert de m'aider dans mes recherches, mais les moyens que l'on se proposait d'employer me répugnaient. J'aimais mieux m'en rapporter à la Providence qu'à la Police...

Pendant quelques jours je fus sans nouvelles des bessons; sans nouvelles aussi de mon ami André, qui n'avait pas même reparu à son domicile. Que lui était-il donc arrivé, à lui aussi ?... Eſt-ce que la fatalité qui m'enveloppait l'avait frappé ?... Eſt-ce que son affection pour moi l'avait entraîné dans quelque mauvaise aventure ? Je ne savais & je tremblais d'apprendre.

Une semaine se passa encore. Une semaine ! Et, quoique dévorée d'inquiétude, quoique désespérée par ce silence de mort dont à tout prix j'eusse voulu sortir, il fallait travailler, courir les magasins pour chercher de l'ouvrage, & ne pas salir de mes larmes les étoffes que l'on me confiait!... Les riches, seuls, devraient avoir de ces douleurs-là... Ils ont le loi-

sir qu'il faut pour se lamenter, &, quand ils veulent pleurer, rien ni personne ne s'y oppose. Mais les pauvres?

Vers la fin de cette seconde semaine, on frappa de bon matin à ma porte. J'allai ouvrir : Rosette était sur le seuil de ma chambre, confuse, hésitante.

— Ah! m'écriai-je, folle de joie, en me précipitant vers elle & en l'embrassant avec la furie d'une mère qui retrouve sa fille. Rosette! Rosette! Cruelle & chère enfant!

— Ma sœur, murmura-t-elle, je vous demande pardon...

— Tais-toi! tais-toi! je ne veux rien savoir! m'écriai-je de nouveau en lui mettant la main sur la bouche. Ne me dis rien, Rosette!... Je te pardonne tout, puisque te voilà!... Ah! comme tu as froid!... Je vais allumer un peu de feu, attends... quand je t'aurai encore embrassée. Comme tu es grandie!... Comme tu es belle!... Chère mignonne!... Pauvre mignonne!... Je te ferai oublier tes ennuis, va!...

— Que vous êtes bonne, ma sœur! dit Rosette d'une voix calme en regardant autour d'elle dans ma chambre, qui sans doute lui paraissait bien nue, bien laide.

— Pourquoi ne me tutoies-tu plus? lui demandai-je, étonnée & froissée.

— On ne tutoie pas les personnes plus âgées que soi, répondit Rosette de la même voix calme, en continuant l'examen de ma chambre.

— Ah! comme on me l'a changée! murmurai-je en la quittant brusquement & en me détournant pour qu'elle ne vît pas que je pleurais.

— Ce n'eſt pas très-beau chez vous, ma chère sœur, reprit la cruelle enfant; pourquoi n'habitez-vous pas un appartement plus confortable?...

Je me retournai, ne pouvant en croire mes oreilles. Était-ce bien la fille du... Ah! je me sentais devenir cruelle, moi aussi, à force d'indignation & de douleur!

— Je vous ai offensée, peut-être?... me demanda-t-elle après un silence de quelques minutes.

Elle me demandait si elle m'avait offensée... Oh!

— Rosette, lui dis-je d'une voix ferme, mais douce cependant, de peur d'effaroucher cet oiseau qui ne demandait qu'à reprendre sa volée; Rosette, mon enfant, votre sœur travaille, il faudra vous habituer à travailler comme elle... A cette condition-là seulement, il ne vous sera parlé de rien... il ne sera fait allusion à rien... Notre mère était une ouvrière, Rosette, & elle eſt morte à la peine... Imitez-la si vous voulez être digne d'elle...

— Pourquoi ne me tutoyez-vous plus, ma sœur?

— Parce que .. parce que je ne vous aime plus de la même façon qu'auparavant, Rosette... On vous a gâtée là-bas, mon enfant.. On vous a fait perdre de vue votre origine plébéienne en vous élevant comme une fille de bourgeois... Ce n'eſt pas de votre faute... Ce serait plutôt la mienne... Oui, certainement, c'eſt de ma faute .. Mais il ne faut pas trop m'en vouloir, Rosette : c'était pour votre bien que j'agissais ainsi...

En ce moment on frappa à la porte. J'essuyai à la hâte mon visage & j'allai ouvrir.

— Une lettre, mademoiselle Manette, dit le con-

cierge. Il y avait dessus *pressée,* & j'ai pensé que vous seriez bien aise de l'avoir.

— Je vous remercie, monsieur Bernard, répondis-je.

C'était une lettre d'André. Enfin !

Chatou, 29 octobre.

« *Vous avez dû voir votre sœur, ma chère Manette :* il *m'a promis de vous la rendre, & quoique ce soit un homme de mœurs légères, je crois à sa parole, j'ai besoin d'y croire.*

« *Ne venez pas encore. Outre que je ne suis pas assez hors de danger pour supporter une émotion de la nature de celle que me causerait certainement votre présence, il ne faut pas que vous quittiez votre sœur. Elle est revenue, mais elle pourrait repartir.*

« *Et cependant, Manette, j'ai hâte de vous revoir, de vous serrer la main, & de vous demander pardon. Si vous saviez !... J'aurais pu* le *tuer*, *Manette... Oh ! j'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter cette rencontre ! je vous le jure ! mais elle était inévitable... Après l'extraction de la balle, le médecin m'a dit :* « Vous avez dû souffrir beaucoup, monsieur? » — « Non, » *lui ai-je répondu. Comment aurais-je souffert? je pensais à vous !*

« *On me force à m'arrêter... Je ne m'appartiens pas encore... j'appartiens à ceux qui me soignent... Ce sont des amis dévoués, qui seront les vôtres un jour, je l'espère.*

« *A bientôt*, *Manette... Je vous aime.*

« ANDRÉ. »

André s'était battu en duel avec le séducteur de Rosette! Il s'était battu, le noble cœur, pour racheter l'honneur d'une étrangère! Il avait failli être tué!... Ah! cher & bon André!...

Mais ce séducteur, quel était-il? A la façon myſtérieuse dont André m'en parlait, quelque chose me disait que je le connaissais... Comment l'aurais-je connu, moi qui ne connaissais personne?... A moins que ce ne fût... Oh! non... c'était impossible! Ç'aurait été monſtrueux! Et cependant, quel autre que *lui*, puisque je ne connaissais personne? Non! non! Cet adversaire d'André était un inconnu, quelque beau fils de famille qui avait trouvé plaisant de déshonorer une pauvre fille ignorante de la vie & du mal!...

— Grande sœur, dit Rosette d'une voix ennuyée, eſt-ce que nous n'allons pas bientôt déjeuner? Je meurs de faim, moi! Voilà de l'argent, ajouta-t-elle pour me décider.

J'entendais & je voyais parfaitement; mais, absorbée dans la lecture de la lettre d'André & dans le monde de suppositions qu'elle faisait naître, je n'avais pas compris : le bruit d'une pièce d'or rebondissant sur la table me força à comprendre.

— Vous êtes chez moi, Rosette, dis-je attriſtée; vous êtes chez moi, gardez votre or. Tant que j'aurai un morceau de pain à manger, vous en aurez la moitié, si cela vous convient, & vous pourrez l'accepter sans honte : ce sera toujours du pain gagné... Je n'en ai jamais mangé d'autre...

— Eſt-ce que vous croyez que je l'ai volée ? répondit aigrement Rosette en reprenant sa pièce de vingt francs.

— Ma chère Rosette! ma chère petite Rosette! m'écriai-je, alarmée de la tournure que prenait la conversation. Je t'en supplie, ne me parle pas ainsi!... Rosette! ma mignonne chérie! On t'a donc désappris l'affection que tu me montrais autrefois? Tant de changement en si peu de temps!... Voyons... sois gentille.. ne fais pas ta moue... ne frappe pas du pied... Nous allons déjeuner... Tu travailleras plus tard... Je comprends qu'aujourd'hui tout cela te soit pénible... mais avec le temps, ma mie, tu t'y habitueras... Embrasse-moi!...

En disant cela, je l'étreignais avec passion pour la consoler, pour la rassurer, & aussi pour m'étourdir sur ma faiblesse, car, bien certainement, une mère eût été plus sévère — & elle eût bien fait de l'être.

Comme je la tenais ainsi embrassée (sans qu'elle répondît à mes caresses), Chiffonnette entra & nous surprit, Rosette froide & contrainte, moi tout éplorée.

— Beau groupe! exclama-t-elle. On dirait de la Justice & de la Vérité s'embrassant pour se dire un éternel adieu. La Vérité, c'est toi, Manette, parce que tu as le visage mouillé comme si tu étais sortie de ton puits la tête en bas, les pieds en l'air... La Justice, c'est mademoiselle, parce qu'elle est un peu raide...

— Mademoiselle!... Tu ne reconnais donc pas Rosette? demandai-je, étonnée.

— Rosette? dit Chiffon en examinant avec attention ma petite sœur. C'est là... Rosette?... demanda-t-elle, étonnée à son tour.

— Oui, Chiffon... Comme elle est devenue belle, hein? Et bonne!.

— Très-belle... oui... répondit froidement Chif-

fonnette. Et si nous bouffions ? ajouta-t-elle en posant sur la table un pâté & une bouteille de vin qu'elle avait dissimulés jusque-là sous son châle.

— Tu es donc toujours gourmande, Chiffon ? lui dis-je en souriant pour dérider Rosette.

— Toujours portée sur ma bouche ! oui ! Que veux-tu, Manette, c'est plus fort que moi ! Quand je n'ai qu'un sou, j'achète des frites... Quand j'ai cent sous, j'achète un pâté veau & jambon & une bouteille à cachet vert, tous deux de qualité supérieure... Lesage & Bordeaux n'en fabriquent pas de meilleurs... J'aurais volontiers apporté un vol-au-vent, à cause du godiveau... Mais tu sais, le godiveau, cela n'est pas tout prêt.. & j'avais une faim !... Mangeons !

Sans attendre davantage, Chiffonnette s'était attablée & avait entamé le pâté, nous invitant du geste à l'imiter. J'hésitai, me demandant s'il convenait que je misse ma sœur en familiarité avec Chiffon, dont les mœurs pouvaient déteindre sur elle ; j'hésitais & j'allais certainement refuser : Rosette ne m'en laissa pas le temps.

— Ce pâté sent bien bon ! s'écria-t-elle en venant s'asseoir à côté de Chiffon.

— Pardon ! dit vivement cette dernière. C'est la place de Manette que vous prenez là, ma petite... N'est-ce pas que c'est ta place, Manette ? ajouta-t-elle en me faisant de l'œil un signe que je surpris sans savoir ce qu'il signifiait.

— Oui, répondis-je machinalement.

Rosette, sans comprendre plus que moi, se leva, me céda sa place & alla s'asseoir à l'autre bout de la table.

— J'ai à te parler... Tu la renverras tout à l'heure

quand elle se sera réfectionnée, me dit rapidement Chiffon en se penchant à mon oreille. N'est-ce pas qu'il est chouette, ce pâté-là, ma petite? ajouta-t-elle tout haut, en s'adressant à Rosette.

— Excellent, madame, répondit celle-ci.

— Madame?... Dis-donc, Manette, ta sœur qui m'appelle madame!... Au fait, j'aime mieux ça!... A votre santé, ma petite!...

— Ne lui verse pas trop de vin, Chiffon, tu lui ferais du mal, dis-je.

— A elle?... Il n'y a pas de danger!... C'est un petit bordeaux fort agréable, d'ailleurs, & qui ne tape pas trop sur la coloquinte... Allons! le coup de fourchette de l'étrier... Une... deux... trois... N...i...ni... fini! Je vais me la fracturer en douceur, à présent...

— Je te suis, Chiffon.. J'ai du cordonnet à prendre chez la mercière... Ma petite Rosette, je ne serai pas longtemps absente... Si cela t'ennuie trop de ne rien faire, voilà des mouchoirs à ourler & à marquer... Si tu as froid, il y a encore un cotret dans l'armoire, allume le poêle... Je reviens...

— En voilà-t-il des recommandations! s'écria Chiffonnette en m'entraînant. Ne dirait-on pas que tu vas faire un voyage autour du monde!

J'embrassai Rosette & je partis.

XXXII

Quand nous fûmes dans la rue :

— Ouf! j'étouffais là-haut! s'écria Chiffonnette. Encore un peu & le pâté veau & jambon me faisait des reproches dans l'eftomac...

— Tu as mangé trop vite, Chiffon...

Chiffonnette me regarda d'un air singulier. Un instant elle fut sur le point de me répondre quelque chose; mais, se ravisant tout à coup, elle se contenta de faire un gefte inintelligible pour moi.

— Eh bien, Chiffon, tu ne me dis rien?... demandai-je.

— Ah! oui, c'eft vrai... J'avais oublié... Pauvre chère Manette!... je suis bien fâchée d'avoir à t'apprendre de si vilaines choses; mais, enfin, il faut que tu saches la vérité, & il vaut mieux que tu l'apprennes par moi que par d'autres... Tes bessons, Manette, tes bessons...

Elle hésitait. Je la pressai du regard.

— Tes bessons ne valent pas cher... voilà!

— Comment sais-tu?...

— Parbleu! avec cela que c'eft difficile de savoir! La Tafna arbore de telle façon ses infamies, qu'à moins d'être myope comme une taupe on eft bien forcé de les voir... Elle ne se contentait pas de ruiner les

vieux... elle déshonore les jeunes à présent!... Cela ne lui suffisait pas, les majeurs : il faut que les mineurs passent par ses griffes!... Ah! vrai!... la police n'eſt pas bien faite, à Paris... Il y a longtemps que cette drôlesse-là devrait être à Cayenne!...

— Pourquoi cela?... demandai-je, ne sachant où Chiffonnette voulait en venir & redoutant de le savoir.

— Pourquoi?... Parce que voilà un temps infini qu'elle promène partout ton frère comme son amant...

— Louis!... m'écriai-je, stupéfaite.

— Oui... D'abord ça lui a paru drôle, à cette drôlesse, de mener en laisse un collégien, après avoir mené & surmené tant d'hommes faits, barbes blanches & mouſtaches brunes... Quand il sortait de Sainte-Barbe, au lieu de venir chez toi, Louis courait chez la Tafna, qui était folle de lui... Tu ne te doutais pas de cela, ni moi non plus... Mais à Paris on apprend tout, & surtout ce qu'on ne tiendrait pas à savoir... Les amours de Louis & de la Tafna faisaient un bruit du diable dans le monde galant... d'autant plus de bruit & de scandale que, pour être tout entière à son jeune amant, la Tafna avait rompu avec une foule de connaissances qui lui voulaient du bien... Car, entre nous, Manette, la Tafna ne posait dans les ateliers que par pose, pour affirmer sa beauté, &, en réalité, c'était une fille entretenue, rien de plus, rien de moins...

— Mais alors, Louis?...

— Ah! oui, voilà le chiendent... & je comprends que cela t'offusque... Cela m'a bien offusquée, moi qui ne suis pas bégueule!... Louis ne fait pas précisément là un joli métier...

— Le malheureux! Il faut l'arracher à l'abîme! Il faut...

— Il faut, tire-li-faut, Manette, que tu ne t'impressionnes pas tant que cela, c'eſt malsain... Tu n'es pas pâle, tu es verte... Voyons, bichette, sois calme, ou je ne t'aide pas à retrouver ton Louis...

— Je suis calme, Chiffon... Si tu sais quelque chose, dis-le-moi...

— Pour l'inſtant je ne sais que ce que je viens de te dire... La Tafna aime Louis & Louis aime la Tafna, voilà la situation... Où se sont-ils connus? Cela importe peu. Au bal de la *Reine Blanche* sans doute... Ce sont ses galeries, à la Tafna... Où les rencontrerons-nous? voilà ce qui importe davantage... Je vais me remettre en quête, &, quand j'aurai une piſte sûre, je t'avertirai... Jusque-là, reſte tranquille, Manette... D'abord, tu travailles, toi; ensuite, tu ne peux pas aller dans les endroits où j'irai, moi, sans redouter les accrocs à ma réputation, qui est trop déchirée pour cela... Salamandre habituée à vivre dans le feu, je ne crains pas de me brûler... Mais toi, chère hermine, c'eſt bien différent... Adieu... & à bientôt!

— Tu me le promets, Chiffon?...

— Puisque je ne suis venue que pour cela!... A bientôt!...

Pendant que Chiffonnette me racontait ces désolantes nouvelles, nous marchions doucement, mais nous marchions. Quand elle prit congé de moi, nous étions sur les quais, devant l'église Notre-Dame.

Je revins en toute hâte, aiguillonnée par la peur que j'avais que Rosette ne s'ennuyât trop en mon absence.

Rosette s'était ennuyée en effet, car elle était partie

Je descendis chez le concierge, qui ne m'avait pas vue monter.

— Monsieur Bernard ! ma sœur ?... lui demandai-je en tremblant.

— Cette petite demoiselle qui eſt venue ce matin ?... Eh bien ! elle eſt partie... &, en partant, elle m'a chargé de vous dire qu'elle ne reviendrait pas...

— Ah !... elle vous a dit... cela ?...

— Oui, mademoiselle Manette.

— Je vous remercie, monsieur Bernard.

Je remontai en chancelant.

— Ah ! Rosette ! Rosette ! murmurai-je, accablée.

Cette fuite m'enlevait mon courage, parce que je devinais que jamais plus maintenant Rosette ne reviendrait. On l'avait renvoyée chez moi, sans consulter son cœur; les courts inſtants qu'elle avait passés dans ma chambre lui avaient suffi pour juger de l'ennui qui pèserait désormais sur sa vie, condamnée au travail, & elle était retournée à l'oisiveté... Moi qui étais si heureuse à la pensée que nous vivrions ensemble ! Moi qui lui avais si vite pardonné une faute que notre mère, peut-être, ne lui eût pas pardonnée ! Ah ! Rosette ! Rosette !... On n'a jamais le droit d'accuser les autres d'ingratitude, & je ne la trouvais pas ingrate; mais cruelle, ne l'était-elle pas ?

Mes regards allaient çà & là dans la chambre, sans rien voir. Tout à coup j'aperçus mon portrait à une place différente de celle où je l'avais relégué depuis que j'avais compris combien il chagrinait mon pauvre André. J'étais étonnée. Je le fus davantage en conſtatant trois ou quatre entailles données en pleine toile, sur le visage & sur le cou...

Cette découverte me fit frissonner des pieds à la tête, car elle en amenait une autre, plus terrible pour moi que la première : Rosette n'avait ainsi lacéré le portrait de sa sœur que parce qu'elle était jalouse de sa sœur! Rosette & moi nous aimions le même homme! C'était Hector qui avait enlevé Rosette!... Hector?... Rosette?... L'évidence était là, & je me refusais à y croire! Le couteau qui avait servi à commettre cet acte brutal était sur la table, & quelques traces de peinture (du rouge!) s'y voyaient encore, & je me disais : Non! non! cela n'est pas possible!

C'était possible, puisque cela était. Je courus rue de l'Ouest sans me demander ce que j'allais y faire. Y réclamer Rosette ou le cœur d'Hector? Je ne savais, &, en tout cas, si je l'ai su, à cette heure je l'ai oublié. Heureusement Hector n'était pas là; du moins il avait fait défendre sa porte, & j'eus beau rôder toute la soirée dans le voisinage, je ne pus le voir, non plus que Rosette.

Force me fut de rentrer chez moi & de me remettre à travailler avec énergie, afin que la douleur physique me fît oublier les douleurs morales, ou les atténuât un peu. Je m'imposai des privations, en outre de celles auxquelles ma pauvreté ordinaire me condamnait. Je passai des nuits après avoir passé des jours, sans murmurer sous la fatigue, l'appelant au contraire de tous mes vœux. J'espérais même tomber malade, parce qu'alors je serais allée à l'hôpital, d'où peut-être je ne serais pas sortie. Mais mon corps résista à toutes ces épreuves, qui eussent tué toute autre femme, & je n'y gagnai qu'une mélancolie que rien désormais ne pou-

vait guérir, & une pâleur que rien désormais ne devait plus enlever à mon visage.

A quelque temps de là, en reportant mon ouvrage chez Longueville, rue Vivienne, je rencontrai Chiffonnette.

— Quelle belle pâleur tu as aujourd'hui! s'écria-t-elle en s'arrêtant à me considérer. On dirait d'un lys!

— As-tu des nouvelles de Louis? lui demandai-je.

— Oui, mignonne... Et je serais allée chez toi demain pour te dire ce que j'ai appris... quoique cela ne soit pas bien... intéressant...

— Ah!... Eh bien! Chiffon, attends-moi une minute... J'entre dans ce magasin rendre l'ouvrage qu'on m'a confié, & je suis à toi... Attends-moi, je t'en prie.

J'entrai chez Longueville. Le commis principal examina les chemises que je lui rapportais, me fit les observations ordinaires, & je passai à la caisse, où l'on me paya. Mais l'ouvrage ne pressant pas, on me pria de repasser dans le courant du mois. Les ouvrières lingères ont plusieurs mortes saisons : deux grandes & des petites. Les petites m'effrayaient ordinairement plus que les grandes, parce qu'elles sont imprévues & viennent toujours au moment où on les attend le moins. Mais, ce jour-là, dans les dispositions d'esprit où j'étais, grande ou petite, la morte saison qu'on m'annonçait me trouvait insensible. D'ailleurs, Chiffonnette avait des nouvelles de mon frère Louis; peut-être faudrait-il aller çà et là sur ses traces; & je préférais être libre, quitte à ne pas savoir comment manger au bout d'une semaine, lorsque l'argent que je venais de toucher serait épuisé.

Je revins trouver ma petite Chiffon, qui m'avait attendue courageusement sur le trottoir de la rue Vivienne, quoique l'attente soit la chose la plus difficile, parce que la plus pénible, pour une femme, dans les rues de Paris, où il n'eſt permis qu'aux hommes de se promener.

— Je te demande pardon, Chiffonnette, lui dis-je.

— De quoi? Eſt-ce que je ne suis pas habituée à poser?... Cela ne m'amuse pas toujours... Mais pour toi, Manette, il n'eſt rien que je ne fasse... D'ailleurs, cela m'a procuré l'avantage d'examiner en détail les modes nouvelles... que je ne suivrai pas.

— Ma petite Chiffon, tu m'as promis des renseignements...

— C'eſt juſte! Chose promise, chose due... Voici donc ce que j'ai appris tout récemment. La Tafna & Louis continuent à faire parler d'eux dans la bohème galante du quartier Bréda, dont ils sont les héros... Seulement, le feu de paille de la Tafna eſt éteint, &, pour le rallumer, Louis souffle dessus à coups de pied & à coups de poing...

— Chiffonnette!

— Tu m'as demandé la vérité, je te la sers sans le moindre fard... Louis bat la Tafna & la Tafna se laisse battre, elle, une gaillarde, par lui, un enfant! Elle se laisse battre, mais, contrairement à l'habitude des femmes battues, elle n'eſt pas contente... Elle voudrait rompre... Louis ne lui donne pas autre chose que des coups... & il faut vivre... Elle commence à trouver l'amour assommant... Je crois qu'avant peu ces deux tourtereaux ne roucouleront plus ensemble...

— Dieu t'entende!

— Le préfet de police aussi! Car enfin Louis n'a pas dix-huit ans, ou à peine s'il les a... La Tafna devrait être poursuivie en détournement de mineur...

— Louis reviendra à de meilleurs sentiments, je l'espère... Il eſt jeune... A son âge on ne connaît pas la vie... On ne peut pas apprécier la gravité de certaines choses... On se laisse emporter par la fougue du cœur... Ce n'eſt que plus tard qu'on comprend quel tort certaines relations font à la réputation, à l'honneur...

— Turlututu chapeau pointu! Je ne veux pas t'affliger, Manette, mais j'ai peur que Louis ne vaille pas mieux que Rosette... Les deux font la paire...

— Ah! malheureuse enfant! m'écriai-je en me cachant le visage dans mes mains. Voilà son déshonneur rendu aussi public que celui de son frère!...

— Il ne faut rien exagérer, ma mie aimée, répondit Chiffonnette. Ton frère eſt un petit gueux... mais ta sœur ne sera jamais... ce que tant d'autres filles sont... Son hiſtoire eſt connue de notre monde d'artiſtes & de modèles, parce que c'eſt un artiſte qui l'a enlevée au couvent Sainte-Thérèse, & qu'il n'a pas mis assez de discrétion dans son bonheur...

— Hector, n'eſt-ce pas?...

— Oui... Tu sais donc que c'eſt lui?...

— Je l'ai deviné...

— Pauvre Manette aimée! tu n'es pas chançarde, toi! Enfin! il paraît qu'il en faut comme çà, pour faire contraſte avec les autres... Hector donc... Et moi qui ne voulais rien t'avouer!... Mais j'ai été vraiment suffoquée quand j'ai vu la petite chez toi... Je l'avais rencontrée plusieurs fois avec Hector, sans me

douter que c'était la petite Rosette de la rue Fer-à-Moulin... On l'appelait Rosa... ça ressemble à Rosette, c'est vrai... Mais elle, grande fille, ne ressemblait pas à la petite fille d'autrefois... Plus belle d'abord... & puis un air de duchesse! à faire croire qu'elle descendait des Montmorency... par les cerises. Hector donc est un fat... mais je le crois très-toqué de Rosa. Il lui fera un sort... c'est sûr.. ne t'inquiète pas d'elle... Il est riche, quoique peintre...

— Chiffonnette, ne me parle plus de cela... Tu me fais mal..

— Et j'en suis fâchée, ma mie aimée... N'en parlons plus... Tu dînes avec moi, n'est-ce pas?...

— Pas aujourd'hui, Chiffon... je te remercie... A moins que tu n'aies besoin d'argent... Je viens d'en toucher au magasin... Nous partagerions...

— Merci, Manette... Pour aujourd'hui je n'ai besoin de rien que de flanquer une tripotée à la Tafna si je la rencontre à l'*Élysée* ou à la *Boule-Noire*...

— Laisse cette fille tranquille, va ! Elle ne vaut pas la peine que tu te compromettes à propos d'elle...

— Tu le veux?..

— Je te le demande, oui...

— Eh bien ! à cause de toi, elle me devient sacrée: je n'y toucherai plus...

— Adieu, Chiffon.

— Adieu, Manette... nous nous reverrons...

Chiffonnette me quitta, & ce ne fut que lorsqu'elle m'eut quittée que je m'aperçus que j'avais oublié de lui demander l'adresse de Louis, qu'elle devait connaître puisqu'elle connaissait celle de la Tafna. Mais, d'après ce qu'elle m'avait dit, je devais espérer

que cette liaison honteuse allait bientôt avoir un terme & que Louis allait bientôt me revenir, repentant ; &, dans cet espoir assez vague, je songeai à consulter André sur l'emploi à chercher pour ce malheureux enfant.

XXXIII

Précisément, André m'écrivit le lendemain pour m'annoncer son rétablissement complet & son prochain retour à Paris. Je fus heureuse de cette double nouvelle, parce que j'aimais André & que j'avais confiance en lui. Seule au milieu de toutes les misères qui m'assiégeaient, je sentais mon courage s'épuiser. Avec lui, noble cœur toujours prêt au dévouement, je serais plus vaillante devant les épreuves nouvelles. Et puis, j'avais besoin, non-seulement d'un soutien, mais encore d'un guide.

Mais le malheur me poursuivait, je ne pouvais pas échapper à ma destinée. Deux jours après ma rencontre avec elle, Chiffonnette accourut chez moi tout effarée, &, se jetant dans mes bras en sanglotant :

— Ah ! ma pauvre Manette ! ma pauvre Manette ! ma pauvre Manette ! s'écria-t-elle.

— Que t'est-il donc arrivé, Chiffon ? lui demandai-je, inquiète.

— A moi? Rien du tout! me répondit-elle à travers ses sanglots.

— Mais alors, s'il ne t'eſt rien arrivé, à toi, pour que tu te lamentes ainsi, il faut qu'il me soit arrivé quelque chose à moi?

— Ah! ma pauvre Manette! le ciel t'en veut! il t'accable!...

— Qu'eſt-ce? Voyons! parle! Tu me fais mourir... Quelque chose eſt-il donc arrivé à Rosette?

— A elle? non...

— Louis!... qu'a-t-il fait? que lui a-t-on fait?... Réponds...

— Prépare-toi à recevoir un grand coup, Manette, un très-grand coup... Louis...

— Eh bien! Louis?

— Tiens... lis...

Elle me tendit un journal que je parcourus anxieusement colonne par colonne, sans rien voir...

— Au milieu des *Nouvelles diverses*, me dit doucement Chiffonnette.

Je poussai un cri et tombai roide sur le carreau de la chambre...

Quand je revins à moi, j'étais couchée dans mon lit. Deux personnes attendaient mon réveil, c'eſt-à-dire mon retour à la vie, c'eſt-à-dire mon retour à la souffrance : Chiffonnette & André.

— Chère Manette! dit ce dernier en s'agenouillant & me prenant les mains dans les siennes.

— Pauvre Manette! dit Chiffonnette, qui pleurait toujours

— J'arrive, mon amie, répondit André à une question de mes yeux, car je ne pouvais parler encore, &

je voulais savoir qui m'avait déshabillée & couchée... J'arrive... J'ai trouvé mademoiselle en larmes au pied de votre lit... Elle m'a appris ce que j'ignorais... Elle m'a dit qu'à la suite de cette douloureuse nouvelle vous vous étiez évanouie & qu'elle vous avait relevée...

— Pauvre Chiffon! Cher André! murmurai-je. Ainsi donc, ajoutai-je en tressaillant, c'eſt bien vrai ce que j'ai lu?

— Ne parlez pas de cela en ce moment, Manette, je vous en supplie! dit André.

— Ah! le coup eſt porté, répondis-je; maintenant rien ne peut plus me faire. Louis a commis un horrible crime en tuant cette malheureuse fille, sa maîtresse, dans un moment de jalousie: il me déshonore en se déshonorant... Vous voyez, cher André, que j'envisage la situation comme il convient... Je suis résignée...

— Manette, reprit André, les crimes sont personnels... Celui de votre frère n'atteint que lui... ne déshonore que lui... Et puis, il n'eſt pas votre frère, puisqu'il eſt le fils de cet homme que la juſtice des hommes a déjà puni en attendant le châtiment que lui réserve celle de Dieu.

— Louis eſt aussi le fils de ma mère, André! je ne puis l'oublier...

— Je n'oublie rien, moi non plus, Manette, & rien ni personne ne me fera changer d'opinion sur vous... Vous êtes une honnête fille, une vaillante fille, & je serai aussi fier qu'heureux d'être votre mari... Je vous l'avais déjà dit & ne pensais pas avoir besoin de vous

le répéter... Il fallait cette occasion... Reftez-en donc convaincue, chère Manette : bien loin d'être déshonorée par quoi que ce soit, vous honorerez l'homme que vous épouserez... Pour moi, d'ailleurs, il n'y a d'autre famille que celle que l'on se crée; la nôtre se composera de vous, de moi &... voilà tout. C'eft bien assez pour manger les rentes que nous n'avons pas encore, n'eft-ce pas, ma chère femme?

Pendant qu'André parlait & que je le regardais avec des yeux attendris, Chiffonnette s'était agenouillée à côté de lui. Quand il eut fini, elle lui prit les mains & les baisa respectueusement.

— Monsieur André, murmura-t-elle en rougissant, je vous remercie d'aimer ainsi ma pauvre Manette, qui a si grand besoin d'affection. . Mais quelque indigne que j'en sois, je vous demanderai d'en éparpiller un peu sur moi, qui n'en ai pas un besoin moindre... Laissez-moi faire partie de votre famille, je vous en prie!... Deux, c'eft assez sans doute; mais trois, ce n'eft pas trop... N'eft-ce pas, Manette?...

— Vous êtes deux braves cœurs, répondis-je, émue, & je vous aime de m'aimer comme vous le faites... Cher André! Bonne Chiffon!... Maintenant laissez-moi seule, je vous en prie... il faut que je sois seule... J'ai à songer à ce malheureux enfant... André! cher André! ne m'en veuillez pas!... Mais je dois, je veux m'occuper seule de lui... N'insiftez pas, mon ami... ce serait inutile, & vous me blesseriez... Louis ne porte pas le nom de mon père, mais celui d'un homme flétri : à prononcer ce nom, vous vous saliriez les lèvres, André... Il dessouillera les miennes... en les brûlant... Adieu, mon ami.

— Je vous obéis, Manette, mais vous me brisez l'âme ! dit triftement André en se retirant.

— Tu me chasses?... dit Chiffonnette. Eh bien ! moi, je refte...

— Chiffon !

— Oh ! j'ai un excellent moyen de te forcer à me garder : je n'ai pas de domicile... Na !...

— Pauvre Chiffon !... Refte donc, puisqu'il en eft ainsi... Mais tu ne t'amuseras guère avec moi...

— Si tu crois que je suis venue ici pour m'amuser, tu te trompes joliment, par exemple !... Voyons, à quoi puis-je être utile ici?...

— Ici, à rien, pour l'inftant du moins ; mais dehors, tu peux quelque chose...

— Dehors, soit ! De quoi s'agit-il ? demanda Chiffonnette.

Je m'étais levée & j'avais écrit à la hâte une lettre dans laquelle je priais Hector, au nom de son amour pour Rosette, de m'accorder le plus tôt possible quelques minutes d'entretien, où il voudrait, pourvu que cela ne fût pas chez lui.

— Tiens, porte cette lettre à son adresse, Chiffon, lui répondis-je.

— M. Hector? un joli coco ! Enfin !... j'y vole, ma chérie, ne te fâche pas...

— Je vais, moi, à la Préfecture de police pour demander la permission de voir mon frère... Voudras-tu me rejoindre pour me donner la réponse d'Hector?... car c'eft un rendez-vous pressé que je sollicite de lui, & il peut se faire qu'il me l'accorde aujourd'hui même...

— Te rejoindre, j'y consens, Manette, mais pas là-bas, à la Préfecture... Pas dans ce vilain endroit... il

me fait peur, & j'en passe toujours à diſtance... Cependant ma conscience ne me reproche rien... rien de rien...

— Dans la grande allée du Luxembourg, alors ?

— C'eſt mieux... Je t'y attendrai en jetant du pain aux pierrots. Ne sois pas trop longtemps, hein ?...

— J'y mettrai la plus grande diligence, voilà ce que je puis te promettre.

— Cela me suffit. En route !

Je m'étais habillée en un clin d'œil, quoique je me ressentisse encore de ma chute ; Chiffonnette & moi nous descendîmes ensemble.

— Tiens, dit-elle, je vais t'accompagner un bout de chemin, afin d'avoir moins à t'attendre dans la grande allée.

— Non, Chiffonnette, non ! Hector pourrait sortir... Il vaut mieux que tu ailles tout de suite chez lui...

— C'eſt différent. A tout à l'heure !

Elle prit à gauche & moi à droite. Deux heures après, deux grandes heures (il y a tant de prisonniers & tant de gens qui demandent à les voir !), je rejoignais mon amie au Luxembourg, à l'endroit convenu.

— Ce n'eſt pas pour te faire un reproche, Manette, me dit-elle, mais tu as été fièrement longue à revenir, & ta réponse doit commencer à la trouver mauvaise...

— Ma réponse ? tu en as une ?...

— Elle eſt là, devant toi, quatrième marronnier à droite.

Je regardai, étonnée, dans la direction indiquée par Chiffon, & j'aperçus Hector qui me saluait.

XXXIV

Je tressaillis & me sentis pâlir sous ma pâleur de cierge. Hector n'avait pas l'air moins ému ni moins embarrassé que moi. Mais mon émotion, à moi, ne dura pas, & mon embarras se dissipa de même.

— Mademoiselle, me dit Hector, après m'avoir de nouveau saluée & s'être approché de moi qui n'avais pas bougé en l'apercevant; mademoiselle, vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, j'ai préféré vous apporter ma réponse moi-même.

— Je vous remercie de cet empressement... au nom de ma sœur, monsieur... Vous êtes bien convaincu, n'est-ce pas, que s'il s'était agi de moi je ne vous aurais pas importuné?...

— Le lieu est mal choisi pour vous, mademoiselle... Je n'ose vous proposer d'accepter mon bras & de vous conduire...

— Nous sommes très-bien ici, monsieur, & puisque vous avez consenti à y venir, ayez l'obligeance d'y rester.

Hector s'inclina.

— Monsieur, repris-je après m'être recueillie une minute, car des sentiments bien différents luttaient en moi; monsieur, je me hâte de vous rassurer sur les intentions qui m'ont déterminée à vous écrire & à vous

prier de m'accorder cet entretien... Ne voyez pas en moi une sœur irritée, venant vous demander compte de l'honneur de sa sœur séduite par vous... N'y voyez pas surtout, je vous en conjure, une femme oubliée venant vous rappeler votre amour, un rêve...

— Mademoiselle Manette... dit Hector, rassuré en effet sur mes intentions & reprenant peu à peu son aplomb naturel.

— Monsieur, dis-je en l'interrompant, on m'a assuré que vous aimiez Rosette...

— Oh! de toute mon âme! répondit-il avec une sincérité sur laquelle il n'y avait pas à se méprendre.

S'il n'avait pas vraiment aimé Rosette, est-ce qu'il eût osé me faire cette grossière injure de m'avouer son amour pour elle, à moi qui l'avais aimé & qu'il avait aimée?...

— C'est votre excuse, monsieur, murmurai-je.

— Pardonnez-moi, Manette, de dire cela devant vous, reprit Hector tout entier à son amour pour ma sœur; pardonnez-moi, mais puisque vous m'interrogez sur mes sentiments, il faut bien que je vous réponde... J'aime Rosette comme je ne me croyais pas jusqu'ici capable d'aimer... Au début, ce n'était qu'un goût d'artiste pour des formes idéales... J'aimais avec les yeux... Quand, pour obéir à l'engagement que j'en avais pris avec M. André, je dus me séparer de Rosette, je compris alors que je l'aimais autrement que je ne voulais me le faire croire, je compris que je l'aimais avec mon cœur... Et, quand elle revint le soir même du jour où elle était partie, je me jurai de ne plus m'en séparer, quoi qu'il dût arriver... J'aime Rosette au point de l'épouser.

— L'épouser? m'écriai-je, frissonnant malgré moi à cette pensée. Vous voulez l'épouser?

— Certes! N'en eſt-elle pas digne? Ne dois-je pas réparer ma faute?..

— Monsieur, dis-je d'une voix saccadée, il eſt temps que je vous dise pourquoi je suis ici, car si je continuais à vous écouter faire le récit de votre amour pour Rosette, je n'aurais pas le temps de vous apprendre ce qui la concerne... et vous aussi, puisque vous vous proposez de l'épouser... Rosette eſt ma sœur, il eſt vrai; mais elle eſt aussi la sœur de Louis Roupanel, le meurtrier de la Tafna...

— Louis Roupanel, ce misérable assassin, eſt le frère de Rosette? s'écria Hector, terrifié par cette révélation.

— Sans doute, puisqu'elle s'appelle Rosette Roupanel, répondis-je avec un sourire amer que je me reprochai aussitôt.

— Oh! murmura Hector.

— Monsieur, repris-je doucement, je viens de vous faire du mal... je le regrette... mais il fallait bien vous dire cela pour vous dire autre chose encore...

— Autre chose?... N'eſt-ce donc point assez de cette douloureuse révélation? s'écria Hector, accablé.

— Ce qu'il me reſte à vous dire, monsieur, n'a pas la gravité de ce que je vous ai dit. Il me reſte à vous prier, à vous supplier d'emmener Rosette loin de Paris pendant quelque temps, & le plus tôt possible...

— Vous avez raison, Manette... Oui!... il faut qu'elle parte... Cette nouvelle, qu'elle ignore, la tuerait peut-être... &, ici, elle l'apprendrait infailliblement un jour ou l'autre, d'une façon ou d'une

autre. Oui... oui... il faut qu'elle parte... tout de suite. Pauvre enfant!... avec sa sensibilité!.. Je vous remercie du conseil, Manette, je vais le suivre... J'ai de l'argent, grâce au ciel! je peux vivre deux ans, dix ans loin de Paris... D'ailleurs on fait des tableaux partout... Je cours la rejoindre & donner les ordres nécessaires pour notre départ...

Hector me quittait, oubliant même de me saluer : je le retins en lui disant :

— J'ai un service à vous demander, monsieur, & je vous supplie de ne pas me le refuser...

— Un service, Manette?

— Oui, monsieur, & je n'attache pas moins de prix à celui-là qu'à l'autre, à celui que vous me promettez de me rendre en me promettant d'emmener Rosette loin de Paris.

— Quel est-il? Parlez.

— Une femme ne peut pas se procurer de poison, à moins qu'elle ne soit riche... & je suis pauvre.

— Du poison? Vous voulez du poison, Manette? Et pourquoi faire, grands dieux? s'écria Hector en se rapprochant vivement de moi par un mouvement de cœur dont je lui sus gré.

— Si vous ne le devinez pas, je n'ai pas besoin de vous le dire, répondis-je.

— Si c'est pour vous, je refuse, Manette... Je ne voudrais pas, pour tout au monde, avoir contribué, même indirectement, à...

— Monsieur, dis-je en l'interrompant, je n'ai voulu mourir qu'une fois, le jour où... je vous ai rencontré... aux étangs de Saclay... Sauvée par vous, j'ai résolu de vivre désormais, quelque amère que dût m'être la vie

&, bien que les amertumes ne m'aient pas manqué, je me suis tenu parole... Je me tiendrai ainsi parole jusqu'au bout. La vie me tuera : je ne me tuerai jamais...

— Cela me suffit Manette, dit Hector d'une voix émue... Je vous sais une courageuse fille... je n'ai pas besoin d'ajouter : une honnête fille... Vous êtes incapable de mal... encore moins de crime... Je vous ai méconnue... mais je vous connais maintenant toute entière... Où faut-il vous faire tenir ce... que vous me demandez ? Cela ne s'obtient pas facilement, même lorsqu'on eft un homme... & peut-être me faudra-t-il attendre un jour pour me procurer ce... cette chose...

— Un jour ? Mais il faut que vous partiez demain matin... ce soir même... Chaque minute qui s'écoule peut amener la révélation de ce que nous voulons tous les deux cacher à Rosette... Cherchez un moyen d'avoir cela à l'inftant même, je vous en conjure, monsieur... Avec la notoriété que vous avez, il eft impossible qu'on songe à vous soupçonner de quoi que ce soit... Ce qui semblerait étrange dans ma bouche, paraîtra tout simple sur vos lèvres... Cherchez & trouvez, monsieur !

Pendant que je parlais, Hector avait cherché en effet, car il ne tarda pas à me déclarer qu'il avait trouvé.

— Attendez-moi ici... un quart d'heure, vingt minutes... Si, au bout de ce temps je ne suis pas revenu, ne m'attendez pas davantage... Le paquet vous sera transmis par une personne sûre, à l'adresse que m'a donnée M. André...

— Un dernier mot, monsieur... Ce poison qui n'eft pas pour moi, j'aurai quelque peine à le faire parvenir à la personne à qui il eft deftiné... Je suis une igno-

rante, excusez-moi... Il faut donc qu'il soit, sous une enveloppe, du plus imperceptible volume, afin que je puisse le dissimuler durant quelques minutes, dans ma bouche... par exemple.

— Vous me faites frissonner, Manette! murmura Hector en pâlissant.

— Allez, monsieur, & revenez vite, je vous en supplie...

Hector s'inclina tristement & respectueusement, & disparut sous les arbres. Je le suivis des yeux, rêveuse, aussi longtemps que je le pus.

— Comme il est changé! murmurai-je. Ce n'est plus le même homme... L'amour a amené cette transformation... L'amour! Mais alors, il ne m'aimait donc pas, moi?... Hélas! non, ma pauvre Manette! C'était toi qui l'aimais!...

Chiffonnette vint m'arracher à cette méditation qui ajoutait une tristesse inutile à celle dont j'avais déjà l'âme pleine.

— Partons-nous, Manette? me demanda-t-elle.

— Tout à l'heure, Chiffon. J'attends quelque chose que M. Hector doit me rapporter.

— Mais tu dois avoir une faim de loup, ma pauvre chérie, si j'en juge par mon propre estomac. Et encore, moi, j'ai mangé deux petits pains, en compagnie de mes pierrots... Comment fais-tu pour te tenir sur tes talons? Tu te dévores le cœur, n'est-ce pas?

— Oui, Chiffon.

— Mauvaise nourriture, Manette! On n'engraisse pas à ce régime-là...

Hector ne tarda pas à reparaître. En l'apercevant, Chiffonnette s'éloigna.

— Manette, dit-il, en m'abordant avec l'émotion qu'il avait montrée en me quittant, voici ce que vous m'avez demandé... C'eſt un poison terrible et ſoudroyant... J'aurais éveillé des soupçons en le faisant apprêter... Si vous persiſtez dans votre résolution... il faudra prendre de minutieuses précautions... & surtout employer un autre moyen de communication que votre bouche... Oh! cette pensée me fait froid partout... Renoncez à ce moyen, Manette!... il y en a d'autres, il doit y en avoir d'autres... Je ne sais pas lesquels, car je suis aussi ignorant que vous... mais certainement il y en a d'autres...

— Je vous remercie de votre sollicitude, monsieur, lui répondis-je avec douceur; je chercherai un autre moyen, puisque vous avez la bonté de trouver celui-là dangereux pour moi... D'ailleurs, il peut se faire que toutcela soit inutile & que le... malheur que je redoute n'arrive pas... Une dernière fois, merci, monsieur, & adieu!

— Adieu, Manette?...

— Adieu éternel, Hector!...

— Permettez-moi de serrer votre main... Cela me prouvera, Manette, que vous m'avez pardonné...

— Je n'ai rien à vous pardonner, Hector... Je suis sûre qu'avec vous Rosette sera heureuse... si vous l'aimez comme je vous ai aimé... Et maintenant que notre devoir nous appelle tous deux vers des points opposés de la vie, adieu! adieu!...

Et, pour échapper au lâche attendrissement qui me gagnait, je m'enfuis par la grille de l'Observatoire, oubliant Chiffonnette, qui ne me rejoignit qu'à force de jambes.

XXXV

Il y avait longtemps que je n'avais vu Louis, & j'eus quelque peine à le reconnaître quand je fus introduite dans sa cellule, où veillait un gardien. Il était accroupi, farouche, immobile, dans un coin, comme un fauve pris au piége.

— Louis! lui dis-je en m'approchant de lui.

Au son de ma voix, qui lui en rappelait peut-être une autre, il se releva d'un bond & retomba lourdement aussitôt sur les dalles en poussant un sourd rugissement qui me fit involontairement reculer jusqu'à la porte par laquelle j'étais entrée.

— Il avait oublié sa manicle! me dit le gardien en riant d'un rire cruel. Dam! ajouta-t-il en s'apercevant que je ne le comprenais pas. Dam! il a bien fallu lui mettre cette bijouterie-là aux pieds & aux mains, puisqu'il voulait se défaire lui-même...

Je tressaillis, & le gardien, se méprenant sur le sens de mon tressaillement, ajouta :

— Ils sont tous comme cela dans les commencements... Ils se jettent la tête contre la muraille... Ils refusent de prendre aucune nourriture... Mais ça leur passe. D'ailleurs on met bon ordre à leur fringale de suicide... La camisole de force n'a pas été faite pour les chiens...

— Il a donc la camisole de force? demandai-je, le cœur serré.

— Certainement, ma petite dame... Vous pouvez vous en assurer... Approchez-vous... vous êtes sa sœur, il ne vous mordra pas... Moi, par exemple, je ne m'y fierais pas... Il a déjà essayé, le mauvais diable!... Si jeune, le croirait-on?...

Je m'approchai de nouveau de Louis, qui avait repris son immobilité farouche, &, me penchant sur lui, je l'embrassai. Les larmes qui glissèrent de mes yeux sur son front brûlant firent plus que n'avait fait ma voix.

— Manette! murmura-t-il dans un sanglot.

— Louis, mon Louis! cruel & cher enfant! lui dis-je en l'embrassant encore une fois.

— Je veux mourir puisqu'elle eſt morte, reprit-il d'une voix rauque & comme étranglée.

— Songe à notre mère, Louis!...

— Je n'ai pas de mère... Je n'ai pas de sœur... Je n'ai personne... Je n'avais qu'elle... cette gueuse... & je l'aimais comme un fou... C'eſt elle qui m'a perdu... Je l'ai tuée... j'ai bien fait... elle me trompait! Si c'était à recommencer, je recommencerais... Ah! comme je l'aimais!... Si elle était là, vivante, comme je l'aimerais encore!... quitte à la tuer après... Si tu savais!... Si tu savais!...

— Espère, cher Louis... Tout n'eſt pas perdu... Les juges auront pitié de ta jeunesse... Ton amour pour cette pauvre femme, quelque coupable qu'il fût, sera ton excuse à leurs yeux... car ils ont été jeunes, eux aussi... ils ont aimé... On pardonne bien des choses à ceux qui ont aimé... on eſt indulgent pour ceux que

la passion a conduits au crime... Tu peux être acquitté... & alors...

— Mais puisqu'elle eſt morte, tu ne vois donc pas que je n'ai plus rien à faire dans la vie qu'à mourir ! s'écria-t-il sauvagement en m'interrompant.

— Louis, lui dis-je d'une voix ferme, tu as à vivre pour expier dans le travail & dans la pratique du bien les égarements de ta jeunesse. Se réfugier dans la mort pour échapper aux devoirs de la vie, c'eſt une lâcheté... N'ajoute pas celle-là à l'autre, à celle que tu as commise en assassinant une femme... S'il était heure de mourir, je te dirais : « Meurs !... il le faut !... » Mais rien n'eſt désespéré encore... J'ai confiance, moi, dans la miséricorde des hommes, comme j'ai foi dans la bonté de Dieu... Et pourtant, Louis, je ne suis pas sur des roses, moi non plus !...

— Va-t'en ! murmura-t-il avec rage. Va-t'en ! Tu m'ennuies !...

Les larmes me revinrent aux yeux ; mais je les rencognai pour que le cruel enfant ne les vît pas, & je sortis de la cellule en recommandant au gardien de veiller soigneusement sur lui.

La permission que l'on m'avait accordée n'était valable que deux jours par semaine. Je ne manquai pas une seule fois de venir, & chaque fois je conſtatai un changement favorable dans l'état moral de Louis. Il avait consenti à manger, &, en reprenant goût au pain, il avait repris goût à la vie, à ce point que, la veille du jour où il devait passer devant la Cour d'assises, il m'effraya par l'exagération & l'enfantillage de ses espérances... Non-seulement il croyait à son acquittement, mais encore il en attendait monts et mer-

veilles. « Cela devait le poser dans le monde... Il allait être le héros du jour... Toutes les femmes voudraient l'avoir pour amant... » Pauvre cher enfant! Comme il fut cruellement désabusé, le lendemain, quand il s'entendit condamner à la peine de mort!

S'il me chercha des yeux, dans la foule, pour puiser dans ma présence un courage dont, malgré sa forfanterie, il devait avoir grand besoin, il eut le chagrin de ne pas m'y rencontrer. André, malgré les prières que je lui avais faites de ne pas s'occuper de cette lamentable affaire, s'était employé pour le malheureux Louis avec un dévouement qui m'affligeait autant qu'il m'attendrissait, car je me sentais dans l'impossibilité de le reconnaître jamais. Il avait décidé un avocat célèbre à se charger de la défense de cet enfant, coupable de trop d'amour. Toutes les démarches pénibles, humiliantes, il n'avait pas craint de les faire, &, en échange de tant de bontés, j'avais dû consentir à refter dans ma chambre pendant ce fatal jour qui décidait de la vie de mon frère, parce qu'il redoutait pour moi les émotions inévitables de la Cour d'assises. J'étais reftée, comptant les minutes & les trouvant de la longueur des heures, malgré la présence de la bonne Chiffon qui avait essayé par tous les moyens en son pouvoir de diftraire mon esprit du souci terrible qui l'obsédait. L'attitude morne & le serrement de mains silencieux d'André, lorsqu'il était revenu à minuit, m'avaient appris la vérité, la cruelle vérité.

A mort!... Ils l'avaient condamné à mort! Ils n'avaient eu pitié ni de sa jeunesse, ni de sa beauté, ni de son amour! Comment aussi aller s'imaginer que des hommes dont le cœur eft éteint, dont la jeunesse eft

envolée, dont la beauté eſt partie, des hommes vieux, laids & maussades, des bourgeois, des marchands, des rentiers, vont s'intéresser à cette tragique hiſtoire & à son malheureux héros? Qui tue doit être tué : c'eſt la loi & les prophètes de ces honnêtes gens-là qui, parce qu'ils ont de l'eau rougie dans les veines, n'admettent pas que les autres y aient un sang rouge, coulant impétueux comme un torrent & causant les mêmes ravages...

Mais n'était-ce pas le crime du père qu'on punissait une seconde fois dans la personne du fils? André me l'avait dit : ils avaient rappelé la condamnation à vingt ans de travaux forcés de Roupanel, & de là sans doute leur sévérité envers Louis. Un fils de forçat, c'eſt de la graine d'échafaud !... Ah! Dieu juſte! vous permettez que ces iniquités s'accomplissent!...

Contrairement à ce qu'avait redouté André, la fatale nouvelle me trouva calme, c'eſt-à-dire résignée. Pour ne pas avoir le cœur crevé de douleur par une déception, j'avais préféré, dès le premier jour, m'attendre à une condamnation capitale, & les espérances d'acquittement que je n'avais cessé de donner au pauvre Louis, je ne les avais pas partagées. S'il avait été acquitté... eh bien! j'aurais eu le cœur crevé de joie, voilà tout!... J'en serais morte, peut-être, car le bonheur tue quelquefois, mais Louis eût vécu...

J'allai le voir, le lendemain, dans la prison où l'on transfère les condamnés à mort, à la Roquette, un cimetière d'attente situé à côté du Père-Lachaise, le cimetière définitif. Il était abattu & vieilli par l'émotion de la veille. Il y avait de quoi, mon Dieu! A dix-huit ans, quand on commence seulement à vivre,

savoir que dans quelques jours il faudra mourir, & de la mort la plus ignominieuse, de la mort la plus brutale, la plus féroce, sous un couperet de boucher, en plein soleil, devant une foule ſtupide, venue là comme à une fête pour compter sur le visage du condamné les derniers battements d'épouvante de son cœur! On dit qu'il y a des malheureux dont les cheveux blanchissent subitement, dans la nuit qui précède leur exécution : je le crois bien! ils blanchiraient à moins...

Mais cette ignominie suprême, cette honte publique de l'échafaud, j'avais en ma possession le moyen de les épargner à mon pauvre Louis, & je profitai d'un moment où nous étions moins observés du geôlier pour lui annoncer cette nouvelle, qui devait lui rendre l'énergie que l'arrêt de la veille lui avaitenlevée. Mais, contre mon attente, il reçut mal cette ouverture.

— Oh! murmura-t-il en frissonnant de peur sous sa camisole de force. Vous vous pressez trop, ma sœur... Je ne suis pas encore guill...

Il s'arrêta comme si le mot qu'il allait prononcer l'étranglait, & son visage devint livide.

— Je me suis pourvu en cassation, reprit-il. Et, en supposant que le pourvoi soit rejeté, ce qui eſt impossible, car il y a un vice de forme, mon avocat me l'a dit... en supposant que mon pourvoi soit rejeté, il me reſtera le recours en grâce... Mon avocat m'a promis de le porter lui-même aux Tuileries & de le remettre en mains propres à Sa Majeſté... D'ailleurs, on n'exécute pas les jeunes gens de dix-huit ans, pas plus qu'on n'exécute les vieillards de soixante... C'eſt un

prisonnier de la Conciergerie qui me l'a dit... Ainsi!...

— Ah! le malheureux! le malheureux! murmurai-je, anéantie.

Je le quittai brusquement, sans qu'il parût s'en apercevoir, occupé qu'il était de ses espérances de salut; mais trois jours après je revenais, en regrettant la mauvaise impression à laquelle je m'étais laissée aller, & résolue à subir ses puériles espérances lorsqu'il les manifesterait devant moi. Cela dura je ne sais combien de semaines, qui semblèrent bien courtes au prisonnier, qui aurait voulu pouvoir ajourner indéfiniment le moment où son pourvoi serait appelé devant la Cour de cassation. Peu lui importait de vivre en prison, pourvu qu'il vécût. Il tenait d'autant plus à la vie maintenant qu'il la sentait près de lui échapper.

Son pourvoi fut rejeté. Il apprit cela avec stupeur, & je dus le lui confirmer moi-même à plusieurs reprises pour qu'il y crût. Je jugeai le moment opportun pour lui parler de nouveau du moyen que je tenais à sa disposition pour lui éviter l'infamie suprême. Il ne me repoussa pas comme la première fois. J'insistai alors pour lui faire comprendre qu'il me serait peut-être refusé de le voir le matin du jour fatal & qu'il valait mieux en finir plus tôt que plus tard, afin d'abréger son agonie.

— Je compte sur le recours en grâce, me dit-il.

— C'est bien le sang de Roupanel qui coule dans tes veines! m'écriai-je avec un mépris cruel. C'est le sang d'un lâche! ajoutai-je, de peur qu'il n'eût pas assez compris.

Je m'en allais : un cri me ramena.

— Viens demain matin... avec le poison! souffla-t-il d'une voix si faible qu'on aurait dit qu'il avait peur d'être entendu de lui-même.

XXXVI

Le malheureux enfant avait prédit juſte : c'était en effet pour le lendemain qu'avait été fixée son exécution...

En revenant de la Roquette, j'allai à l'église Saint-Médard, & je demandai à parler au curé.

Les curés ont leurs affaires comme les autres hommes : celui de Saint-Médard était absent & ne devait revenir que dans la soirée.

Je revins dans la soirée.

— Mon père, lui dis-je quand je fus seule avec lui, je viens me confesser à vous & vous demander en même temps une prière pour quelqu'un qui va mourir...

— Mon enfant, répondit le prêtre, votre démarche eſt insolite, & votre demande inusitée... Mais je n'ai pas le droit de refuser les prières de l'Église à qui vient les solliciter... Une âme en peine veut se réconcilier avec Dieu... Où qu'elle soit à cette heure, nous allons invoquer le Très-Haut pour elle... Suivez-moi, mon enfant...

Je le suivis. Nous entrâmes dans l'église, sombre & froide. Le prêtre alluma lui-même un cierge à une des lampes du sanctuaire & je m'agenouillai devant lui. Quand il eut entendu ma confession, il se dirigea vers l'autel, tira du tabernacle le vase du sacrifice & dit la messe des morts. Puis d'une voix grave, rendue plus grave encore par le silence du temple, il entonna le psaume solennel :

De profundis clamavi ad te, Domine; Domine, exaudi vocem meam...

— *Amen!* murmurai-je.

Je le remerciai, mis avant de sortir de l'église mon obole dans le tronc des pauvres & m'en revins chez moi, où, malgré les supplications de Chiffonnette, je passai la nuit en prière.

Quand trois heures sonnèrent à Saint-Médard, j'embrassai tendrement Chiffonnette & me dirigeai résolûment vers la Roquette.

La place commençait à se garnir de monde, & l'épouvantable machine rouge se dressait à la lueur des torches.

Il faisait très-froid, & cependant ce ne fut pas de froid que je frissonnai en voyant tout cela, ce peuple joyeux de la fête qui se préparait & ces charpentiers qui montaient l'échafaud.

Au moment d'entrer sous la voûte sinistre par laquelle sortent les condamnés à mort, je plaçai sous ma langue une boulette de mie de pain qui contenait la délivrance du pauvre Louis. J'avais calculé que cette boulette de pain, durcie par le froid, mettrait au moins

quelques minutes avant de se dissoudre dans ma bouche, &, quelques minutes, c'était tout ce qu'il me fallait pour parvenir jusqu'à mon frère.

On me fit attendre au greffe un grand quart d'heure... Il fallait aller prévenir le directeur, obtenir son autorisation, je ne sais plus quoi encore. Un temps précieux! Je me sentis défaillir, parce que je compris d'instinct que j'arriverais trop tard, & qu'au lieu d'un cadavre, tout à l'heure il y en aurait deux...

Enfin on vint m'annoncer que le directeur autorisait l'adieu suprême que je voulais faire à mon frère. On me fouilla minutieusement, ce qui prit un temps assez long... Une sueur froide me mouillait le dos... &, en même temps, j'éprouvais une soif ardente, à me donner envie de boire l'eau du ruisseau...

En chemin (& cependant il n'y avait pas loin du greffe à la chambre où l'on était en train de faire la toilette du condamné) je fus forcée de m'arrêter : les forces me manquaient pour marcher.

— Du courage, mademoiselle! me dit un guichetier d'une voix aussi douce, aussi pitoyable que devait l'être celle du bon Samaritain.

J'évitai de répondre & j'entrai...

Il y avait là quatre personnes : le directeur de la prison, le bourreau, un de ses aides & le condamné.

— Manette! s'écria Louis, dont le visage décomposé par la peur reprit de la sérénité en m'apercevant.

Je me précipitai dans ses bras & nos lèvres se joignirent...

— Retirez-vous, mademoiselle, me dit le directeur.

On m'emmena; on dut me porter, car mes jambes pliaient sous moi & je serais tombée.

— Pauvre enfant! murmura le geôlier qui m'avait conduite jusqu'à la chambre du condamné & qui, maintenant, me reconduisait.

Je sortis de la prison, à demi folle. La gorge me brûlait, la tête aussi. Tout tournait autour de moi. Je ne voyais plus rien...

— Manette! murmura près de moi une voix que je reconnus pour être celle d'André.

— André! André! Pourquoi êtes-vous venu? m'écriai-je.

— Pourquoi êtes-vous venue vous-même, Manette? me répondit-il d'un ton de douloureux reproche.

— Comme j'ai soif! murmurai-je.

— Vous ne boirez pas, Manette!

— Oh! par pitié... un verre d'eau!

— Cela vous tuerait & je veux que vous viviez...

A partir de ce moment je n'entendis plus rien qu'un brouhaha confus qui m'eût effrayée si j'eusse eu la conscience de ce qui se passait. Je ne vis plus rien non plus, qu'un nuage rouge, & je devinai qu'on me transportait quelque part...

. . . .

Quand je rouvris les yeux & les oreilles, j'étais dans un lit d'hôpital. Mes deux fidèles amis, André & Chiffonnette, étaient devant mon lit, épiant mon réveil avec l'anxiété que je leur avais vue quelques mois auparavant, le jour où j'avais appris le meurtre de la Tafna.

— Et Louis? demandai-je.

André & Chiffonnette détournèrent la tête pour me cacher leurs larmes.

— Et Louis? répétai-je avec plus de force.

— Il eſt mort, répondit triſtement André.

— Mort? Oui... je sais bien qu'il eſt mort... Mais... de quelle mort?... De sa main, n'eſt-ce pas?...

Ni André ni Chiffonnette ne répondirent...

— Oh! ma mère! pardonnez-moi! murmurai-je.

FIN

478. — PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

En vente à la même Librairie

JACQUES GALÉRON

PAR ANDRÉ LÉO

Un volume In-18 Jésus... **1 fr. 50 c.**

Extrait du Journal LA VIE PARISIENNE *du* 11 *mars* 1865.

André Léo, ce pseudonyme qui cache une jeune femme du meilleur monde, continue sa série de succès. Après *la Vieille Fille*, *le Mariage scandaleux* et *les Deux Filles de M. Plichon*, voici *Jacques Galéron*, une œuvre toute masculine.

Ce roman, c'est une lettre — une lettre pour l'intrigue et quelques mots de réponse pour dénoûment. Mme Élise Vaillant écrit à son ancienne amie de pension, Mme Julie Mireteau, femme d'un recteur d'Académie, pour lui recommander ses protégées.

Madame Vaillant perdit une fille âgée de seize ans qui, à son lit de mort, pria sa mère de garder auprès d'elle Suzanne, sa sœur de lait. Madame Vaillant remplit le vœu de son enfant mourante; seulement, comme il fallait décider les parents de la petite paysanne, elle lui attribua des gages, tout en l'élevant comme si elle eût été sa fille. De là commencement de la jalousie des bons bourgeois du village, qui continuent à appeler Suzanne *la bonne à madame Vaillant* et ne se décident à l'accepter que pour ne pas éloigner la mère adoptive, femme du médecin de l'endroit.

La petite fille devient jeune fille et embellit, quand arrive dans le village un nouvel instituteur, jeune et beau garçon qui vit avec son grand-père, un vieux soldat d'Afrique. Ils sont les lions du pays, toute la coterie s'empare d'eux, le curé ne les quitte plus. On mitonne déjà un mariage avec une coiffeuse

de sainte Catherine. Mais, patatra ! le cœur de Jacques Galéron fait banqueroute et il demande Suzanne. Le mariage se conclut à travers les embûches, les intrigues, les calomnies. Une école laïque ouverte par Suzanne Galéron à côté de l'école des Sœurs déchaîne toutes les fureurs cléricales. Puis vient une scène entre le vieux soldat et le curé, et enfin la suspension de l'instituteur. Le dénoûment, c'est la réponse du recteur. Qu'il soit plus sage, qu'il fasse sa soumission aux puissants du jour, et on le replacera dans un trou, sur les limites du département.

Évidemment tout cela se passe avant le ministère Duruy. Comme toujours, le style est sobre, pas de phraséologie. Des périodes courtes, mais nettes, claires, précises. En quatre coups de plume, un portrait hardiment posé sur ses pieds et vivant bien. Écoutez celui-ci :

« Mlle Prudence Rochet est une fille de cinquante ans, un « peu voûtée, brèche-dent, jaune de peau, l'œil vif et la voix « mielleuse. Elle porte habituellement un bonnet à rubans « roses et parle en s'écoutant. C'est elle qui pare l'autel le « dimanche, qui raccommode les surplis et les chasubles, qui « dresse les reposoirs de Pâques et de la Fête-Dieu. Elle sur- « veille aussi quelque peu le presbytère et fait aux jours de « gala les honneurs de la maison de M. le Curé. C'est sa voix « un peu cassée qui, avec celles des bonnes Sœurs, dirige à « l'église les cantiques chantés par les petites filles... Mlle Pru- « dence enfin porte le nom de Sacristine dans tout le bourg de « la Roche-Néré. »

Rien de frais comme l'aveu de Jacques à Suzanne. La veille, à la fête, dans une ronde, Jacques avait choisi Suzanne pour l'embrasser. La jeune fille, qui avait déjà été embrassée par d'autres, était devenue rouge comme une cerise et s'y était opposée. Le lendemain, le pauvre garçon arrive chez madame Vaillant et, ne sachant pas que cette dernière l'écoute, il parvient tout doucement à lâcher le grand mot :

« Vous n'allez pas au jardin, monsieur ?

« — Non, mademoiselle, répondit Jacques. » Et le silence recommença.

« Non, répéta Jacques au bout de quelques instants, je ne « vais pas au jardin.

« Il se tut de nouveau, cela valait la peine de reprendre la « parole! En d'autres temps, la rieuse Suzanne eût éclaté. « — Parce que... ajouta-t-il sans doute par un effort hé- « roïque, parce que je suis vraiment bien malheureux depuis hier.

« — Ah!... vous êtes malheureux... pourquoi?...

« — Parce que je vous fais peur... ou plutôt vous avez hor- « reur de moi, n'est-ce pas, mademoiselle Suzanne? — Mais « non, monsieur, je vous assure... je ne trouve pas... ce que « vous dites là n'est pas vrai du tout. — Enfin, vous avez pour- « tant quelque chose contre moi, bien sûr? — Oh! non... mais « je sais bien pourquoi vous croyez cela, pour la chose d'hier... « C'est moi qui avais tort, et j'en suis vraiment fâchée, mon- « sieur Jacques, je vous en demande pardon. — Je ne vous « en veux pas, répondit-il d'une voix rauque après un moment « de silence; mais je n'en ai pas moins de peine, parce que, « voyez-vous, je ne suis fâché que d'une chose... c'est que vous « ne m'aimez pas? — Ah! vous croyez! — Voyons, made- « moiselle Suzanne, dites la vérité... J'en suis comme fou, au « moins... si vous saviez ce que j'ai souffert depuis hier soir « — Oh! je l'ai deviné, dit-elle en tremblant, et je ne peux « pas vous exprimer combien j'en ai eu de peine aussi. J'en ai « pleuré presque toute la nuit. Mais ç'a été plus fort que moi... « quand j'ai vu que vous vouliez m'embrasser comme ça... — « Mon Dieu! cela vous fait bien de la peine que je vous em- « brasse? — Mais non!... c'est qu'il y avait du monde!...

« Chère et chaste enfant! Maintenant je la comprenais: elle « n'avait pas voulu livrer aux yeux de tous une émotion qu'elle « sentait sacrée. Je me levai doucement et m'esquivai dans le « jardin, par la fenêtre qui était ouverte. Il est une force dont « on ne tient compte ni pour la conserver, ni pour en tirer

« parti, c'est l'honnêteté de la jeunesse. Moi, je la crois plus « forte que toute précaution, etc., etc. »

Est-ce assez délicat! On dira que j'abuse des citations. Eh! mon Dieu! nous ne sommes pas ici des critiques de profession... J'ai lu un livre, je dis ce que j'ai ressenti et je prends par la main celui auquel je redis mes impressions pour lui faire voir ce qui m'a plu ou déplu. Libre à lui de ne pas être de mon avis après cela.

En parlant de l'éducation donnée par les religieuses, l'auteur s'écrie :

« Elles croient servir le bien et le servent de toute leur âme, « avec les passions qu'elles renferment; la nature les y force « à leur insu. Un de leurs premiers dogmes étant de croire au « mal, et comme principe et comme incarnation, leur devoir « doit être de le poursuivre à outrance et leur défaut de le voir « partout.

« Ce pauvre monde, si anathématisé par l'esprit chrétien, « ce monde dont le besoin et le goût de vivre sont si opposés « à cette religion de la mort, qui ne cherche la vie qu'au delà « de la tombe, ce monde n'est et ne peut être pour elles qu'un « adversaire et un ennemi.

« Relisez les *Pensées* du P. Bouhours et tant d'autres thèmes « semblables : le monde est l'ennemi du christianisme. N'est- « il pas rigoureusement vrai, d'après cela, que le christianisme « est l'ennemi du monde? Et n'avons-nous pas droit de nous « plaindre d'être livrés pieds et poings liés à notre ennemi? »

Trouvez-moi dans tout le fatras de nos philosophes anciens et modernes une argumentation plus serrée à la fois, plus éloquente que celle-ci. Quand j'ai terminé un livre d'André Léo, j'ai toujours envie, comme les dilettanti anglais, de crier : Encore! encore! Je disais un jour : C'est le George Sand de l'avenir! Ma foi non! — C'est l'André Léo! deux noms qui marcheront de front un jour.

Édouard S.

ENTRE DEUX FEMMES

PAR

Mme LA COMTESSE MARIE DE MONTEMERLI

Saluons l'avénement des plumes féminines! Le délicat génie de la femme, personnifié déjà dans *la Solitaire de Nohant*, veut conquérir le sceptre du roman, du roman comme l'acceptent la saine morale et le bon goût.

Naguère, l'intelligent éditeur, élève du regretté Hachette, instruit à cette école à subodorer les succès, à distinguer d'un coup d'œil les ailes qui s'entr'ouvrent, nous révélait dans le pseudonyme André Léo une dame du meilleur monde, qui, pour essais et coup de maître sur coup de maître, nous donna deux romans qu'aurait signés George Sand; à l'heure où j'écris, tout le monde a lu *un Mariage scandaleux* et *les Deux Filles de M. Plichon*.

Et voilà qu'après cette étoile scintille une étoile, de moindre grandeur peut-être, mais qui, d'après les promesses du début, brillera bientôt sur l'horizon littéraire.

Enfin, le même éditeur a sous presse *les Mystères de la maison*, roman de madame Anaïs Ségalas, bien connue déjà comme muse contemporaine et rivale de l'adorable muse sitôt enlevée aux lettres, et qui veut, comme son modèle, marier les gloires du poëte aux gloires du prosateur.

Entre deux femmes, par madame la comtesse Marie de Montemerli, n'est point un roman d'aventures; dans ce livre, point de mise en scène d'événements écrits pour la curiosité. C'est un drame de la vie conjugale, une étude profondément touchée des passions coupables.

La scène se passe en Italie : deux natures d'élite s'éprennent

violemment l'une de l'autre; mais ces deux amours sont un double adultère : tout le livre, c'est, des deux parts, le remords incessant d'un bonheur illégitime; les mille sensations, douces ou cruelles, éprouvées dans ces émouvantes péripéties d'une longue faute, les reproches de la raison comme les entraînements du cœur sont décrits avec un rare sentiment du réalisme moral; on serait tenté de dire à la jeune romancière : Où avez-vous appris à un pareil degré cette science du cœur humain? La vérité de cette étude est parée de tout ce que peut ajouter de charme au récit une phraséologie toujours élégante et chaste, malgré les périls du sujet.

Comme spécimen de la manière de l'écrivain, cueillons au hasard quelques lignes de ce charmant volume :

L'harmonie est la plus belle œuvre de Dieu... tout dans la nature s'harmonise; l'homme a la physionomie du pays où il est né : le Parisien ressemble à Paris; l'Anglais à Londres; l'Arabe ressemble au désert; l'Égyptien a le calme majestueux de ses ruines immenses; le Grec conserve je ne sais quoi de son ancienne royauté dans l'art; l'Italien personnifie les charmantes séductions de sa patrie..... L'auteur s'est peint sans le vouloir dans ce dernier trait.

Et plus loin, dans un autre ordre d'idées pour lesquelles, en terminant, je hasarderai des réserves :

Quelle grandeur dans les sacrifices que certaines passions savent s'imposer! quelle magnifique expiation dans ces martyres volontaires! quelles nobles réactions dans certains cœurs coupables! Le monde, si prompt à blâmer, si inexorable, toujours prêt à déverser la honte sur la femme; le monde, en présence de ces luttes généreuses, ne se sentirait-il pas pris de pitié? N'y a-t-il donc qu'une seule expression pour caractériser toutes les fautes?...

Oui, madame, il n'y á qu'une seule expression. Quels que soient le talent, le prestige avec lequel vous poétisez l'oubli du devoir, c'est là une absolution dangereuse: toute femme entraînée vers la faute par ses sens ou par la séduction se placera dans les exceptions dont vous faites une excuse. Après

la vertu native, après la conscience, la faiblesse de la femme doit avoir pour sauvegarde la terreur des conséquences de toute nature, désorganisatrices de ce qu'il y a de plus sacré dans notre civilisation, la famille.....

Sachons gré à l'auteur de n'avoir pas pris pour héroïne une épouse mère. Le divin Législateur a dit de la femme adultère : *Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé*; il n'eût pas accordé cette circonstance atténuante à l'épouse des sociétés modernes.

F.

Fourchambault, 15 avril 1865.

LES AMOURS DE HENRI IV

PAR M. M. DE LESCURE

Un beau et fort volume in-18 jésus, imprimé avec luxe et orné de quatre portraits historiques

4 francs.

Les Amours de Henri IV, quel sujet plus curieux, plus intéressant, plus émouvant, car le drame s'y mêle à la comédie et le sourire aux larmes! Quelle physionomie plus intrépide, plus joviale, plus française que celle du seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire! Quelles figures plus attrayantes que celles de ses principeles maîtresses : Corisande, comtesse de Gramont, la rude et vive amazone gasconne, la fraîche et tendre Gabrielle, la mutine et railleuse Henriette d'Entragues,

la coquette et superbe princesse de Condé ! Quelle variété dans ces amours volages, emportées sans cesse à de nouveaux objets par l'insatiable curiosité de l'esprit et du cœur, et conservant jusqu'en leurs plus étonnants oublis, jusqu'en leurs témérités les plus imprévues, un accent de sincérité, de passion, de jeunesse, de vie qui force à sourire et à pardonner l'indulgente postérité ! Un jeune écrivain, d'une érudition profonde et légère, d'une plume alerte, a écrit cette histoire des *cinquante-six maîtresses* de Henri IV, qui ressemble à un roman. Aucun livre n'amuse autant, en sachant toujours instruire et plaire, car c'est un ouvrage savant que cet ouvrage amusant et dont l'apparence seule est frivole. Comme un page espiègle et moqueur, ce joli livre, orné de quatre portraits, élégamment vêtu, marche lestement à un but sérieux et moral et porte joyeusement la queue de la grande et solennelle histoire. Celle-ci, préoccupée des guerres, des négociations, des parlements, a oublié l'intérieur de Henri IV. M. de Lescure nous montre le fils, le mari, le père, l'amant, et nous fait comprendre le roi. C'est un succès, un franc succès, succès d'érudits et de mondains, de femmes et de vieillards, qui grandit tous les jours et qui a pour pendant *les Amours de François Ier*, du même auteur.

MÉMOIRES

D'UNE

HONNÊTE

FILLE

3 fr.

ACHILLE FAURE

ÉDITEUR

478. — Paris. Imp. Poupart-Davyl et Cie, rue du Bac, 30.



